

Jacques Grand'Maison

Sociologue, professeur retraité de l'Université de Montréal

(2002)

Réenchanter la vie

Essai sur le discernement.

Tome I.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: mqpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: mqpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison, **Réenchanter la vie. Essai sur le discernement**. Tome I. Montréal : Les Éditions Fides, 2002, 287 pp.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est chanoine et sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle accordée par téléphone le 6 mars 2004 par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres, articles et livres, dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 12 janvier 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Ouvrages récents du même auteur

Au nom de la conscience, une volée de bois vert, Montréal, Fides, 1998.

Quand le jugement fout le camp, Montréal, Fides, 1999.

Réenchanter la vie, Montréal, Fides, 2002.

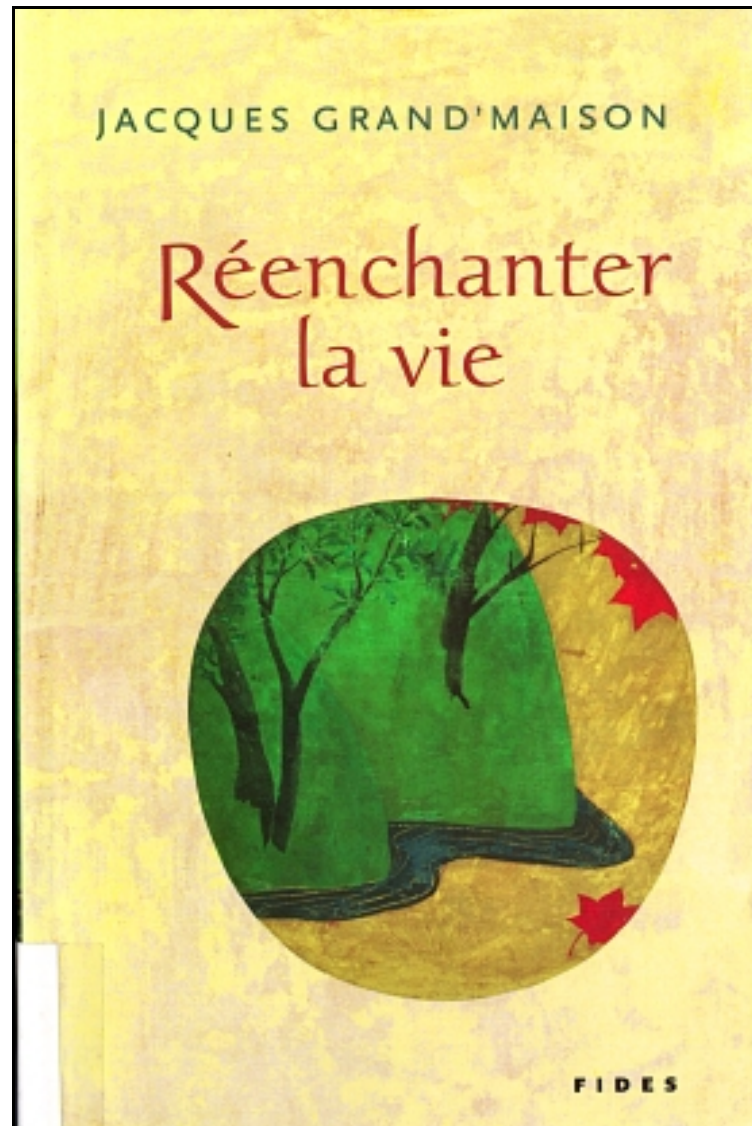
Questions interdites sur le Québec contemporain, Montréal, Fides, 2003.

Du jardin secret aux appels de la vie. Essai sur l'intériorité et l'engagement, Montréal, Fides, 2005.

Jacques Grand'Maison

Réenchanter la vie.

Tome 1. Pour un nouvel humanisme.



Montréal : Les Éditions Fides, 2002, 287 pp.

[6]

Données de catalogage avant publication (Canada)

Réenchanter la vie

Sommaire : t. 1. Essai sur le discernement spirituel.

ISBN 2-7621-2462-X (V. 1)

1. Vie spirituelle. 2. Foi. 3. Croyance et doute. 1. Titre.

BL6Z4.G73 2002 291.4 C2002-941202-1

Les Éditions Fides remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition.

Les Éditions Fides remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Éditions Fides bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA

[7]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

En guise d'exergue

[Retour à la table des matières](#)

Comme une bougie à la table d'un repas chaleureux

*Il y a de ces moments de grâce dans la vie
qui touchent les fibres les plus sensibles de notre cœur Rencontre
d'être à être.*

*Voix, regards et sourires
qui viennent du fond de l'âme.*

*Rires et pleurs qui s'enlacent
et se consolent.*

Avec des silences réconfortants.

*Chimie d'intimité et d'altérité,
de chair et d'esprit, de pain et de vin.*

*Renouement avec les profondeurs spirituelles
de notre humanité.*

*Et parfois d'indicibles sortilèges
et d'ineffables envoûtements.*

*Un je-ne-sais-quoi de transcendant,
de mystique, d'inconditionnel, de gratuit.*

*Comme l'ami qui sait tout de toi
et qui t'aime quand même.*

[8]

*Pareils moments ressemblent au tête-à-tête,
à la chandelle d'une table où l'on partage
le plus secret de soi, tout autant que
la saveur d'un bon petit plat.
Dans le clair-obscur d'un soir intime,
quelque part, hors des froides habitudes,
dans un coin de paix,
de tendresse et de silence,
il n'y a là que la petite flamme d'une bougie
qui fait danser la prunelle de nos yeux
et chanter la joie intérieure de nos âmes.
Il arrive que Dieu parle à notre cœur
de la même façon; comme seule lumière
cette flamme vacillante de notre foi,
vacillante au moindre souffle de nos haleines
qui se croisent,
vacillante, mais tenace et brûlante,
juste ce qu'il faut pour suggérer le mystère
de nos âmes dans le feu d'un regard.*

*Si peu et pourtant un je-ne-sais-quoi
de profonde vérité et d'affectueux attachement,
un accord intérieur,
une rencontre d'âmes,
un frémissement de la fibre la plus intime
de nos corps, de nos visages, de nos mains,
une présence à son propre mystère,
à celui de l'autre.*

*Car ce n'est pas en pleine lumière,
mais au bord de l'ombre que les rayons de la bougie
illuminent nos secrets.
Silence, réserve, respect de l'autre,
humaine chaleur dans l'amitié et l'amour vrais.
Symbole de Dieu qui nous aime en retrait,
qui se consume avec la cire de notre vie*

qui passe pour nous révéler un feu qui demeure.

[9]

*Un pacte d'amitié incassable.
Oui, chair fragile de notre vie,
semblable à la cire qui se consume à un feu
toujours prêt à faire reflamber notre indicible mystère,
celui de nos amours,
celui de la fidélité de Dieu.
Feu de joie et de peine,
feu de rires et de larmes,
feu de rudes passions et de douces tendresses.
Foyer intime de nos liens, de nos connivences,
de nos complicités, de nos confidences,
en amour comme en amitié.*

*Lentement, la chandelle s'abaisse
comme l'or d'un crépuscule,
juste le temps qu'il faut pour retrouver
et son cœur et son âme,
dans ce tête-à-tête unique, irremplaçable,
si modeste, si proche
et pourtant hanté comme la mer
par des choses lointaines et majeures.*

*Il y a des rencontres comme celles-là
qui sont comme la plus ardente, la plus belle prière,
où même la coulée de cire qui se resolidifie,
nous parle d'un dessein de Dieu où rien ne se perd.*

*Mais Seigneur, tu le sais,
nos vies, nos amours sont des bougies
qui se consomment irrémédiablement,
remuées par le souffle du temps,
et dont la flamme oscille
entre l'obscurcissement et la clarté qui la ranime,*

*entre mèche noircie et lueur d'or,
tantôt bleue, tantôt orangée.
Et nous voilà sur cette ligne de crête
où confinent le temps et l'éternité,*

[10]

*la chair et l'esprit, le destin et la liberté.
Flambée de l'angoisse la plus intérieure
qui cache sous sa cendre
une braise de certitude mystérieuse.
Tu es là.
Certitude de soi, de l'autre, de toi, Seigneur,
et tout au bout,
quand la bougie s'éteint,
la dernière flamme répand plus de clarté
que celle qui se consume doucement.*

*Comme la nature, au sortir de l'été,
qui livre, à pleins feux, toutes ses couleurs,
avant l'hiver des grands dénuements.
Nous sommes, Seigneur, de ton feu
qui ne meurt pas,
comme ces amitiés indéfectibles
qui résistent à l'usure du temps
au creux d'une même foi.*

[289]

Table des matières

En guise d'exergue

Quatrième de couverture

Introduction

Première partie.

Voies d'accès

Le silence

Le plaisir comme don de Dieu

Les profondeurs spirituelles de la musique et du chant

Boire à son propre puits

Pour cet amour qui vient de toi

Foi et liberté intérieure

Le récit comme chemin de discernement

Le sens vocationnel de l'altérité et de l'engagement

La transcendance

Deuxième partie.

Un jardin de prières

Liminaire

Des mots qui ont de l'âme

À chaque saison sa prière

Les saisons de la vie et de l'âme

Bouquets

Conclusion transitive

Postface

Jacques Grand'Maison

Réenchanter la vie.

Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Jacques Grand'Maison a de multiples talents, comme le prouve cet ouvrage qui surprendra ses lecteurs les plus assidus. Il y avance par touches progressives dans l'intelligence et la pratique du discernement spirituel Pour en révéler la saveur. « il y a là, écrit-il, une aventure intérieure inestimable de l'âme. Une aventure qui peut aussi réenchanter la vie et inspirer nos engagements personnels et altruistes les plus décisifs. »

Émerveillé par l'admirable créativité culturelle des dernières décennies, il emprunte la voie symbolique - faisant place à la prière - pour accéder à ce bouillonnement de la conscience et de l'âme contemporaine. Pareille démarche est nécessaire pour quiconque cherche à se réapproprier, de manière à la fois critique et dynamique sa conscience, son corps, sa subjectivité, la conduite de sa vie, son univers intérieur, sa quête de sens.

Jacques Grand'Maison est l'un des observateurs les plus attentifs de la société québécoise. Prêtre, théologien, sociologue et professeur émérite de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages.

[11)

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Ce poème, d'entrée de jeu, laisse deviner que le premier « spirituel » se loge d'abord dans la chair de notre plus intime humanité. « Et le Verbe s'est fait chair », comme le dit si bien saint Jean. La visée poétique que je privilégie dans ce premier tome d'un ouvrage consacré au discernement spirituel permet une approche plus existentielle, plus chaleureuse, plus accordée à l'expérience religieuse et à ses multiples cordes de sensibilité et d'intelligibilité, de transcendance et d'immanence. La poétique de la foi peut nous délivrer de la langue de bois d'un discours religieux figé et figeant. Me viennent ici les propos cinglants et libérateurs d'un psychiatre sur le monde clérical où j'évolue.

Je remarquai que les ecclésiastiques qui me parlaient de religion étaient presque toujours savants, presque toujours dominateurs et souvent vertueux. Mais qu'ils fussent des amoureux perpétuels, des enfants embrasés, de belles créatures vivantes, des ressuscités du matin, des êtres balayés par le grand vent du désir souverainement répandu de la Pentecôte, non, vraiment, cela ne m'apparaissait point.

Leur existence ne me paraissait pas aventureuse, aventurée, souverainement fibre, profondément animée, amplement répandue, largement ouverte, vivement menée, gaillardement inventée comme aurait pu l'être celle [12] d'hommes conscients que le désir incarné mène à la mort, donc à un plus de vie par la résurrection. Il m'apparaissait au contraire que ce qui était du domaine religieux était renfermé, rigide, préformé, préjoué, prédigéré, prépensé, pressenti par un autre. Aucun doute vivant, aucune folie jaillissante, aucun élan dérangeant, aucun illogisme enfantin, aucune beauté naturelle ne venait me dire que le Dieu de ces gens-là était vivant, désirant, gracieux, nourrissant et enivrant comme du pain et du vin, ardent comme un berger ou un fiancé.

Premières approches du discernement spirituel

Bien sûr, il ne s'agit pas ici d'opposer bêtement une expérience spirituelle qui « fait du bien » à celle qui « fait le bien ». Le discernement spirituel essaie de conjuguer le beau, le bon, le vrai, le fibre et le juste. Il n'a rien d'un esthétisme facile, d'un moralisme paralysant ou accusateur, d'un amour fleur bleue ou sirupeux qui ignore ou occulte le côté tragique de la condition humaine. Et il ne saurait pas plus tenir d'une transcendance décrochée de la finitude humaine, du scandale du mal, de l'histoire réelle marquée de continuité, de ruptures, de dépassements et d'inédits.

Mais il y a aussi dans l'âme humaine une mystérieuse ouverture sur l'ineffable, l'indicible, sur ces choses qui ne meurent pas où le croyant devine l'horizon de Dieu, ou, à tout le moins, intuitionne un « inconditionné » qui échappe aux calculs et aux raisons de nos savoirs et de nos techniques les plus sophistiquées. Les grands récits mythiques et symboliques de l'histoire humaine connue, véhiculés par les nombreuses traditions culturelles et religieuses, contiennent des trésors de sens qui ont inspiré des milliers de générations. Les rayer de nos entreprises de compréhension de nos aventures individuelles et collectives représenterait un très grave appauvrissement. Un certain nihilisme cynique contemporain n'y est pas étranger quand il proclame la fin des grands récits, la fin de l'histoire, la mort de l'homme tout autant que

celle de Dieu. Du coup s'estompent les horizons de ces choses lointaines et majeures qui hantent la conscience et l'âme humaines et qui ont inspiré les grandes oeuvres et les grands ouvrages des civilisations à leur apogée.

[13]

Avec une certaine ironie, l'athée Koesler disait : « On ne peut tout de même pas expliquer les cathédrales par l'analyse chimique de leur mortier. » Dans sa correspondance à la fin de sa vie, le savant Einstein disait déboucher sur un horizon de mystère où surgissaient en lui la question de Dieu et celle des profondeurs spirituelles de l'être humain, qui lui apparaissait de plus en plus comme un être unique dans le cosmos. Nous émergeons de la matière, de la nature vivante, avec un « je-ne-sais-quoi de transcendance au-delà de toutes les logiques de nécessité », avec une conscience, une liberté, une capacité culturelle de donner du sens, de faire de la musique et de la poésie, sur lesquelles la science n'a pas de prise, sinon celle d'en dire peu de chose.

Le sacré, malgré tous ses avatars, est une composante importante du respect radical qu'appellent les fondations des idéaux et des valeurs, du droit et de la morale, et de l'humanisation d'une société. On prend conscience de son rôle positif quand pointe la menace du « plus rien de sacré ». Pensons à l'interdit sacré de l'inceste qui a permis à des clans en guerre perpétuelle de sortir de la violence grâce à des alliances matrimoniales interclaniques. Cet interdit avait trois dimensions : une dimension sacrale, une dimension morale et une dimension sociale qui se renforçaient et se limitaient à la fois. D'où sa portée humanisante, libératrice, civilisatrice. je ne suis pas sûr qu'un certain laïcisme n'a pas perdu de vue cette « oeconomie » humaine de base. Et, à ce chapitre, nos explications du phénomène grandissant de l'inceste sont bien courtes et superficielles pour rendre compte du drame spirituel, moral et social que sous-tendent pareil refus de toute limite, et ce culte narcissique du « tout est possible ». Un exemple sur mille d'un certain appauvrissement du discernement.

Le discernement est tout aussi précieux pour bien comprendre et assumer les inédits et les progrès, les avancées authentiques de la modernité. Par exemple, la gestation récente d'un nouvel art de vivre sous diverses formes : revalorisation du corps, de l'affectivité et de

la subjectivité, requestionnement et renouvellement éthiques, regain des valeurs spirituelles ; souci d'engager sa propre histoire comme on le fait dans nos familles modernes standard ou recomposées ; priorité donnée aux droits humains fondamentaux ; nouvelle conscience locale et planétaire grâce à laquelle un peu partout dans [14] le monde des individus, des groupes, des classes sociales, des peuples refusent d'être un rouage de la machine économique, de systèmes technobureaucratiques dont l'idéologie est leur propre fonctionnement (Habermas), et aussi de partis politiques uniques ou de régimes totalitaires, dictatoriaux. Il en sera question dans cet ouvrage.

Derrière ce qui se défait, d'autres pousses de vie et de sens surgissent souvent. Ce pari, on le trouve dans les grandes traditions spirituelles. Mais celles-ci nous rappellent qu'il faut de longs, patients et exigeants déenfouissements du sens pour inspirer et féconder de tels sauts qualitatifs dans l'histoire comme dans nos itinéraires individuels. La métaphore du filon d'or qu'on extrait du ventre de la terre et de la pierre opaque nous fait deviner le dur mais passionnant labeur qui accompagne toute démarche de discernement.

Revisiter les fondements de la tradition et de la modernité

Cette démarche s'inscrit toujours dans une expérience existentielle non seulement personnelle mais aussi influencée par les sensibilités et les tendances de l'époque où nous vivons. Le nouvel art de vivre évoqué plus haut a des prolongements inattendus, par exemple, le nouvel intérêt pour les expériences mystiques des traditions et des grands maîtres spirituels, qui est une façon de ressaisir les profondeurs mystiques des enjeux contemporains et de trouver des réponses aux questions inédites soulevées par les défis éthiques provoqués par les découvertes et les innovations scientifiques et technologiques, les graves problèmes d'environnement, les inégalités croissantes, les guerres ethniques et religieuses qui semblent prendre le relais des affrontements idéologiques d'hier.

Cet intérêt mystique se retrouve aussi dans la formidable explosion de la créativité culturelle des dernières décennies, dans le regain de la philosophie suscité par les nouvelles crises et quêtes de sens, sans compter les courants plus explicitement religieux qui circulent plus librement et plus intensément dans l'univers cosmopolite urbain et médiatique.

En contrepoint, comment ne pas souligner ici l'autre extrême du spectre du paysage spirituel actuel, à savoir un nombre grandissant [15] de contemporains qui veulent aller au bout de leur humanité sans religion et qui remettent en cause bien des évidences et des certitudes des esprits religieux ? L'agnosticisme et l'athéisme peuvent jouer, entre autres choses, un rôle purificateur des croyances, des images de Dieu, des aliénations religieuses et renforcer ainsi l'importance du discernement. Dostoïevski disait que la plupart des êtres humains se posent les mêmes questions fondamentales tout en leur donnant des réponses différentes. Sur le terrain plus spécifiquement religieux, Kierkegaard soulignait que les religions sont les divers chemins par lesquels les humains cherchent Dieu et que pour lui, comme chrétien, la Bible et les Évangiles sont un des lieux privilégiés où Dieu vient trouver l'humanité, cheminer avec elle et l'inviter chez lui. Comment ne pas souligner ici la riche et complexe tradition judéo-chrétienne multimillénaire dont les nombreux courants sont marqués par des centaines de cultures et de religions. De lents et ardues exercices de discernement spirituel critique et dynamique ont jalonné l'évolution des croyants au cours de l'histoire. Les incessantes réinterprétations accompagnées souvent de rudes débats nous font constater que l'expérience spirituelle n'a rien d'une référence figée et indiscutable, rien d'un savoir absolu, d'un système étanche.

En même temps, et c'est là son paradoxe, l'expérience spirituelle, même aujourd'hui, se veut une fondation et parfois une refondation, comme le laissaient entendre un groupe de parents dans une entrevue récente où ils s'interrogeaient sur ce qu'ils voulaient transmettre à leurs enfants. Leur réflexion mérite qu'on s'y arrête :

Les valeurs comme l'amour, la justice, la liberté, sont très importantes, mais on sait qu'avec l'une ou l'autre de ces valeurs, on peut faire bien des conneries et se prêter à bien des travers. Quel est le

fondement de tout cela ? On a l'impression que tant de choses présentement ont perdu leurs fondations : l'école et la famille, la politique et la société, la science et la morale, la vie ensemble et même la conscience. Qu'est-ce qui arrive quand il n'y a plus rien de sacré à respecter ? Est-ce qu'un jeune peut se construire et espérer s'il est entouré d'adultes qui ne croient plus en grand-chose ? N'y a-t-il pas une grave crise spirituelle quand l'humanité désespère d'elle-même ? Tous les combats [16] d'aujourd'hui se jouent autour de l'avoir, du savoir et du pouvoir, mais qu'en est-il du croire ? Est-ce que nos sociétés ont remplacé ces couches profondes de sens véhiculées depuis des millénaires par les diverses expériences religieuses de l'humanité ? « Mon fils cégépien lit Dostoïevski, il a peine à le comprendre parce qu'il ne sait presque rien de la culture chrétienne. » En liquidant la religion, on a bloqué la voie d'accès aux riches patrimoines de l'humanité. Ceux-ci ne peuvent être compris par de pures démarches d'information ou de connaissances abstraites. C'est plus que des objets de musée.

Voilà des propos entendus dans cette entrevue qui recourent d'autres propos semblables que nous avons colligés dans le cadre d'une recherche que nous menons depuis plus de dix ans sur les orientations culturelles, sociales, morales et religieuses de la population de six régions typiques du Québec contemporain.

L'enjeu crucial de la fonction interprétative

Il y a présentement une gestation des consciences qui tient d'un discernement spirituel, sinon d'un appel au développement et à l'enrichissement de cette démarche qui déborde l'aire institutionnelle des Églises, et qui même s'en démarque très souvent. Comme si on voulait se réapproprier son propre « Je crois ». Le catholicisme, particulièrement celui des derniers siècles, a été dominé par les clercs qui se réservaient la fonction interprétative dans un cadre autoritaire qui réclamait une obéissance inconditionnelle. Ce qui poussait ma mère à dire à son curé : « Vous ne contribuerez jamais à construire une foi adulte, une foi d'adulte, sur une conscience infantilisée. »

Dans le cadre de la recherche citée plus haut, un de nos interviewés affirmait ceci : « Si j'étais un bon catholique, j'obéirais à la baguette, mais je ne le suis pas, parce que moi, j'interprète. En cessant de pratiquer ma religion, il a bien fallu que je me demande à qui, à quoi je crois. » Ces propos nous renvoient plus largement au cœur de l'expérience spirituelle où la fonction interprétative joue un rôle crucial, justement parce que c'est là un domaine non seulement de convictions personnelles, mais aussi de discernement, de [17] recherche, de doutes, d'incessants questionnements, de profondeur mystérielle, d'indicible et d'ineffable, de paris de sens, d'aventure intérieure, de nécessaire confrontation avec les autres, de « foi partagée », comme disait si bien Fernand Dumont. Dans notre recherche, entre autres questions, nous posions celle-ci : « Quand et comment avez-vous dit votre premier "Je crois" véritablement en votre nom personnel ? » C'est là que nous avons découvert le plus explicitement ce fort mouvement plus ou moins souterrain de réappropriation personnelle et subjective de l'expérience spirituelle, et des perles de discernement pertinent.

Certes, cette mouvance intérieure de réappropriation s'inscrit dans la tendance culturelle de bien d'autres réappropriations où l'on est soucieux, plus que jamais peut-être, d'ouvrir son propre chemin, d'aventurer sa propre histoire particulière, de vivre ses appartenances en y mettant une touche particulière et de concevoir de bout en bout de la vie chacune des étapes comme une nouvelle chance de croissance. On ne parle pas sans raison d'« itinéraires spirituels », passage de bien des errances modernes à une itinérance qu'on veut à la fois mieux balisée et plus libre, où la première transcendance est celle du plus intime au-delà de soi-même.

Évidemment, ce cheminement positif s'accompagne aussi de travers, de dérives. De soi à soi, il n'y a pas de chemin. Ce solipsisme contredit et même tue le spirituel comme aventure intérieure ouverte sur plus grand que soi, sur les autres et l'Autre, sur des horizons dont l'individu ne peut être la mesure. Il n'y a pas de discernement, même spirituel, sans distanciation de soi, sans altérité, sans reconnaissance de « manques » qu'on ne peut seul combler. S'agit-il de salut ? Comment ne pas déjà en reconnaître des requêtes dans nos graves drames d'aujourd'hui ?

Les propos évoqués plus haut portent à croire que plusieurs contemporains qui renouent avec l'expérience spirituelle cherchent justement en celle-ci un chemin libérateur pour sortir de cette culture narcissique qui finit par enfermer l'individu en lui-même, et aussi pour ouvrir un monde livré uniquement à son immanence sous un ciel fermé. Une certaine resacralisation du cosmos est peut-être tributaire de l'étouffement qu'on ressent dans une société où tout se [18] joue à court terme dans presque tous les domaines. Comme si on avait besoin de sommets où l'on respire mieux sa vie et son âme, avec, sous les yeux, des horizons autres que ceux des pulsions et des désirs du moment. Bref, une expérience spirituelle qui élargit, rehausse le temps et l'espace. Le « vide » évoqué par plusieurs de nos témoins était souvent corrélé au spirituel tout autant qu'au sens. Comme disait Oscar Wilde : « À quoi bon connaître le coût, le prix, la mesure de toute chose, si on n'en sait plus la valeur ? »

Il m'arrive de penser que cette nouvelle gestation des consciences est en avance sur la logique instrumentale, procédurale et mercantile dominante de la technobureaucratie, de l'économie et de l'univers omniprésent de la consommation.

Je viens de terminer un mandat de quatre ans comme citoyen dans une Régie régionale, là où l'on gère les problèmes sociaux et de santé. On n'a même pas passé une heure ou deux à réfléchir sur le sens de ce que nous faisons, au-delà de nos objectifs organisationnels et fonctionnels, ne fût-ce que pour nous interroger sur ce qui se passe chez les gens, objets de nos interventions. Une seule fois, une psychiatre, atterrée par la multiplicité et la complexité croissante des problèmes mentaux, psychiques et physiques de ses patients, a dit : « Y a-t-il un lieu, un temps où je pourrais partager avec d'autres les questions de sens que soulèvent tant de drames actuels ? » Sa question est tombée comme un pavé dans la mare. On n'avait pas le temps pour ce genre de démarche. Au même moment, dans notre recherche, j'entendais des gens qui remettaient de l'avant la question du sens, même lorsqu'ils disaient : « On ne comprend plus ce qui se passe, on se sent impuissant. » Voyez comment l'impuissance est aussi tributaire de l'absence de sens...

Comment s'étonner que le recours au spirituel devienne un heu de quête de sens chez certains et que chez d'autres, ce soit la philosophie hors des murs qui joue ce rôle ?

Au printemps 2001, j'ai été invité comme personne-ressource à trois congrès : celui de la santé mentale, celui du personnel clinique et de recherche, et celui des centres de jeunesse. Je retiens un passage des propos que j'ai tenus à la fin de ces trois rencontres, en conférence de clôture :

[19]

En terminant, permettez-moi de résumer cet exposé avec un appel qui m'habite comme un de vos aînés. Un appel à la fois complice, critique et plein d'espoir.

Quand je fais une lecture seconde des expériences de réhabilitation que vous avez réussies dans vos initiatives et démarches heureuses d'intervenants comme praticiens, chercheurs ou cliniciens, je découvre que des jeunes ont souvent rebondi lorsqu'ils ont trouvé avec vous un sens éclairant, libérateur et motivateur. Un sens à leur étape de vie, un sens à leur épreuve, un sens qui ressuscite leur idéal enfoui, et, quelques fois, un sens à leur révolte porteuse d'une conscience en friche, en quête de lumière et d'ensemencement. Ce qui interroge la qualité de nos propres profondeurs morales et spirituelles où se logent les ressorts les plus décisifs de la conscience et de l'âme humaines.

Il m'arrive de souhaiter que des recherches soient entreprises sur cette dynamique fondamentale et existentielle du sens, sur ses différentes formes d'éclosion et de cheminement dans les processus de réhabilitation. Je ne suis pas sûr que nous ayons vraiment exploré les potentialités de cet ordre dans le nouvel art de vivre de notre modernité, ces nouveaux sens qui rehaussent notre conscience, notre humanité. La pertinence de notre travail est largement tributaire de la qualité de notre propre philosophie de la vie, de notre finesse d'analyse culturelle, de conscience et d'âme. Personne de vous ne peut dire que ce n'est pas son créneau. Les appels actuels des jeunes, même les plus paumés, sont marqués par ces nouvelles sensibilités et ces nouveaux sens tapis dans la conscience moderne, à désenfouir et à cultiver.

Nos technologies de crise et leurs tenants me semblent trop pauvres philosophiquement, culturellement et spirituellement. Pauvres autant sur le plan d'une solide culture humaniste qu'au plan de la culture religieuse. C'est un appel que je vous fais respectueusement et non une condamnation. Il y a bien des formes d'analphabétisme. Celle-ci est aussi tragique que les autres. Au soir de ma vie, c'est là une de mes plus grandes peines qui n'a rien d'une nostalgie passéiste, moralisatrice ou confessionnelle. L'âpreté et la profondeur des problèmes et des défis que nous pose cette large cohorte fragilisée de la jeune génération appellent en nous-mêmes une meilleure prise sur les sources et ressources de dépassement de l'âme humaine, sur des horizons de sens mieux déchiffrés. Erikson, un des grands maîtres à penser en notre domaine, disait que nous sommes ce qui nous survit. Dans cette société où tout se joue à court terme, nous occupons stratégiquement un des [20] rares lieux humains concrets de long terme. À ce chapitre, notre responsabilité est aussi politique. Là encore, il nous faut être des espérants lucides, têtus et entreprenants. Les jeunes ont besoin de cette fibre d'adulte.

Dans cet ouvrage, je ne me limite pas à ce premier degré de l'expérience spirituelle. Celle-ci nous emmène au-delà, au-dessus et en dessous de la trajectoire courante de nos débats et combats du jour. Elle nous ouvre à d'autres horizons de sens, à ce qui peut paraître inutile ou gratuit en regard de ce qui rapporte immédiatement, de ce qui relève des échanges, des intérêts et des impératifs d'efficacité. L'expérience spirituelle s'exprime aussi par d'autres mots, d'autres symboles, d'autres références. L'Évangile de Jésus-Christ en est un bel exemple, qui se démarque de nos logiques de sens convenu. Il bouleverse nos idées reçues, nos évidences, nos rites et même nos morales

quand il nous invite à aimer nos ennemis,

quand il dit que les prostituées nous précéderont dans le Royaume des cieux,

quand il refuse radicalement la condamnation irrémédiable de la femme adultère,

quand le père pardonne à son fils prodigue qui a dilapidé une bonne partie de l'héritage familial,

quand il reconnaît le fond de bonté chez Zachée, aux richesses douteuses,

quand il dit bienheureux ceux qu'on méprise : les pauvres, les exclus qu'on tient pour pas grand-chose,

quand il célèbre l'humanité généreuse du bon Samaritain qui fait du bien sans se référer à Dieu,

quand il vante la foi de gens qui sont d'autres religions,

quand il chasse au fouet les vendeurs du temple,

quand il apostrophe le pouvoir religieux sur les consciences,

quand il dit : même si ton cœur te condamne, Dieu est plus grand que ton cœur,

quand il met de l'avant les tiers qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance, et qui ne sont pas inscrits dans les rapports de force.

[21]

Rien ici d'un spirituel à l'eau de rose, facile, prêt-à-penser. Plutôt une rude aventure et d'âpres conquêtes sur soi, sans compter cet appel à des luttes collectives de libération, d'humanisation pour que le monde ne soit pas une caricature du Royaume de Dieu. Et que dire des longs apprentissages pour en arriver à une véritable liberté intérieure ? Tout cela appelle une qualité de discernement spirituel sans cesse remise sur le métier.

La facture de cet ouvrage

Dans ce premier tome, je décrirai les principales voies d'accès au discernement spirituel. Le deuxième tome, plus costaud, portera plus

systematiquement sur la démarche de discernement spirituel, sur ses fondements critiques et dynamiques, sur les enjeux cruciaux actuels.

Parmi les voies d'accès que j'explore dans un premier temps, j'ai privilégié la voie symbolique et poétique, accompagnée de la prière comme lieu existentiel le plus prégnant de l'expérience. Ce qui me permettra d'avancer par touches progressives dans l'intelligence et la pratique du discernement spirituel pour révéler la saveur et le bonheur de s'y prêter, de s'y investir. Il y a là une aventure intérieure inestimable de l'âme et de l'accès à Dieu, une aventure qui peut aussi réenchanter la vie et inspirer nos engagements personnels et altruistes les plus décisifs.

La façon de prier, le contenu de sens de la prière, sa source et son horizon, sa profondeur et son élévation marquent non seulement nos manières de croire - ce qu'exprimait à sa manière le vieil adage de la tradition chrétienne : « *lex orandi, lex credendi* » - mais aussi nos raisons, nos sensibilités, notre univers symbolique, nos engagements et nos ouvertures à la transcendance.

Je tiens à remercier ceux et celles qui m'ont permis de relater leur expérience et qui souvent m'ont instruit, inspiré et relancé dans la foi, telle cette femme de 70 ans qui me donnait récemment une intelligente et robuste leçon d'espérance. [22] Ne soyez pas si pessimiste, me disait-elle, les enfants nous contestent aussi longtemps qu'on est là avec eux. Quand on quitte cette terre, ils ramassent nos affaires et font du neuf avec cela. C'est un peu comme Jésus de Nazareth ; ses disciples n'ont pas compris grand-chose à son message quand il était au milieu d'eux. Ce n'est qu'après son départ qu'ils ont saisi et ressaisi les nouveaux chemins de sens, d'humanité et de foi qu'il venait d'ouvrir dans l'histoire. Êtes-vous prêt à ce consentement que peut-être nous, les parents et grands-parents, acceptons mieux que vous ? Il n'y a pas de foi sans modestie. Même le Dieu de la Bible et de Jésus a fait preuve d'une telle modestie, allant jusqu'à accepter de nous perdre, de se perdre, tellement il tient à respecter notre liberté. C'est là que la foi commence, la nôtre et la sienne en nous.

[23]

Jacques Grand'Maison
Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie

Voies d'accès

[Retour à la table des matières](#)

[25]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

1

Le silence

De silence et de présence

[Retour à la table des matières](#)

Silence et présence, deux biens précieux entre tous, et pourtant de plus en plus rares dans le monde d'aujourd'hui plus que jamais envahi par le bruit et tant de courses folles. Et dire que ces deux biens sont totalement gratuits alors que tout se monnaie, même la culture, l'amour et le moindre service...

Deux biens spirituels dont Dieu est la source, le modèle, l'inspirateur et l'hôte.

Présence à soi, à l'autre, présence à Dieu et de Dieu, d'une même mouvance qui réclame silence et écoute.

Certaines expressions familières disent bien l'absence de présence.

« Tu parles, tu parles, mais tu ne sais pas te taire et écouter. »

« Tu es là physiquement, mais c'est comme si tu n'étais pas là. Tu es ailleurs, partout et nulle part. »

Cette absence commence donc au-dedans de soi. Une absence à soi-même, une sorte de surdité, d'opacité et d'aveuglement intérieur encombré.

Heureusement une nouvelle conscience s'éveille et invite à la « simplicité volontaire » face à cette obsessive et compulsive avidité de consommation. Comment ne pas espérer qu'on prolonge cette libération jusqu'au-dedans de soi pour mieux respirer sa vie et son  me pour retrouver sa paix intérieure ?

« Si le mot que tu veux ajouter n'est pas plus beau que le silence, retiens-le », disait un mystique soufiste.

[26]

Présence et silence s'appellent l'un l'autre. Sous prétexte de transparence et de liberté d'expression, on d sapprend   taire ce qui doit l'être, à garder un secret, une confiance. On dit que, dans le village d'antan, tous savaient tout de chacun, alors que le respect de la vie privée est une des belles conquêtes de la modernité. Où en est-on vraiment à ce chapitre ? Dag Hammarskjöld disait : « Le silence est l'espace qui enveloppe toute action et toute vie en commun, comme l'amitié qui se passe de paroles. »

Avec la télé ou la radio toujours allumée, il est difficile de comprendre ce propos. Pourquoi le silence est-il devenu de plus en plus insupportable ? Veut-on mieux étouffer sa propre intériorité ? Il faudrait relire ce que dit Blaise Pascal sur le divertissement, véhicule tout-terrain de la distraction de soi. Se peut-il que le mal de vivre, que les bleus à l' me doivent beaucoup à ce paradoxe du vide intérieur et de son encombrement de phantasmes hantés par cette « angoisse flottante » sans repères si bien identifiée par Freud ? Un peu comme les mégapoles urbaines qui s'étalent comme un magma sans dehors ni dedans, où tout se disperse, où l'on passe d'une expérience à l'autre, sans en mûrir une seule. Comme le dit si bien l'aphorisme : tout passe, tout lasse, tout casse. Cette dispersion de flux verbal, de bavardages médiatiques, d'images de plus en plus agressantes, éloigne des joies

intenses du recueillement, du silence et de la présence réelle, de la mémoire et de l'horizon.

Le téléphage ressemble à l'insecte qui se précipite sur le feu... les feux de la rampe. Je suis toujours étonné qu'on s'inquiète si peu de l'avachissement 30 à 40 heures par semaine devant le déferlement d'images, de publicités agressantes à la télé, et si peu aussi de la difficulté de s'y arracher, pour boire au puits de sa propre vie et de celle des autres autour de soi. Et dire qu'on tient tant à penser à et par soi-même. « C'est là où l'eau est la plus profonde qu'elle est la plus calme, la plus pure. » Thank you, Shakespeare. Ceux qui d'un papier, d'une toile, d'un marbre ou d'un son ont fait une chose impérissable l'ont souvent tirée de l'inspiration de leur vie intérieure. Depuis quelque temps, on redécouvre la mystique. C'est un signe encourageant.

Il y a en tout être humain un humus poétique et mystique qui mérite d'être cultivé. J'en ai trouvé de beaux exemples dans la prière [27] des humbles quand elle se libère de la langue de bois des formules stéréotypées qui laissent peu de place au réenchantement de la vie, de l'âme et de la foi. Souvent cette prière s'exprime à travers les symboles les plus simples et les plus fondamentaux sur un fond de silence intérieur et de présence recueillie, d'ouverture au mystère lumineux qui habite l'âme et la conscience, le regard du dedans.



Le Seigneur dit à Élie : « Sors et tiens-toi sur la montagne, je vais y passer. » Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent, il y eut un tremblement de terre. Le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre, il y eut un feu ; le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, le bruissement d'un souffle ténu.

Élie comprit que l'Esprit de Dieu souffle d'abord dans l'intimité de l'âme, comme la tendresse qui est le repos de la passion, comme le silence qui est la condition première de la présence.

Je viens à toi, Seigneur, dans le silence de l'enfant qui s'endort. Dans le silence apaisant de l'éclosion des fleurs de nos jardins. Dans le silence lumineux du soleil et des étoiles. Je viens à toi dans la douce brise du matin et le miroir du lac endormi. Dans le pas furtif sur le doux tapis du sous-bois et la bure de ses vieilles feuilles derrière chez nous. Dans l'attente muette et patiente du pêcheur à l'affût des truites invisibles qui taquinent l'appât de sa ligne. Tu viens à nous, comme le grain de semence déposé dans la nuit de la terre, comme le battement fidèle et caché du cœur, comme le mystère de notre âme qui nous inspire le meilleur de nous-mêmes, comme l'ami qui silencieusement est présent tout entier à ta peine.

Apprends-moi, Seigneur Dieu, à goûter ton silence réconfortant et ton murmure dans mon cœur : « Je te donne ma paix, celle que le monde ne peut t'apporter »

Paix avec soi, paix avec les autres, paix avec toi, mon Dieu. « Bienheureux les pacificateurs, le Royaume des cieux est à eux. »

[28]

Il en est de toi, Seigneur, comme ces beautés les plus vraies qui ne sont accessibles que dans le regard paisible et silencieux qui se fait présence et prière.

Seigneur, apprends-nous à libérer le silence au-dedans de nous-mêmes. Comme dit le poète mystique : combien de gens meurent sans avoir fait le tour d'eux-mêmes, sans avoir appri-voisé l'ombre de leur mystère et fréquenté le secret des êtres et des choses...

Le Dieu silencieux de la Bible

*La marque de la divinité
dont tu désires un signe,
c'est le silence même.*

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Dans la jungle, deux explorateurs sont postés dans un jardin qu'ils viennent de découvrir dans une clairière. Pour l'un, il y a un jardinier quelque part ; pour l'autre, il n'y en a pas. On guette pendant des heures et des jours. Rien. « Il doit être invisible », dit alors celui qui croit au jardinier. On décide donc de dresser une clôture électrique pour détecter le moindre mouvement, le moindre bruit, la moindre présence. Rien à faire. « C'est donc un invisible, insensible, inodore, impalpable, silencieux et inaccessible jardinier », ajoute-t-il. L'explorateur sceptique rétorque : « Veux-tu me dire quelle différence il y a entre un tel jardinier et pas de jardinier du tout ? »

Sur ce point le croyant lui-même va rejoindre le sceptique et l'incroyant. Mais ceux-ci ont pour eux l'avantage de la sécurité de leur raisonnement. Comme disait le croyant juif Georges Steiner : « Dieu nous a faits à son image, mais celle-ci n'est jamais en sécurité. » Pourtant, la Bible fourmille de cette expression récurrente : « Et Yahvé dit... » Reste que le croyant est le plus souvent confronté au déchiffrement des traces silencieuses de Dieu, dès qu'il situe sa propre vie dans la foi, et la foi dans sa vie. L'esprit moderne sceptique, si bien scénarisé dans la pièce de Beckett *En attendant Godot*, (God ?) laisse entendre que Dieu ne se présente jamais ; donc, il n'existe pas. Dieu, s'il parle, le fait de façon telle que sa parole peut [29] toujours être réduite, en toute bonne foi et même avec rigueur, à un langage humain. Le croyant ne peut jamais prétendre avoir entendu Dieu lui-même. L'itinéraire de Jésus de Nazareth marque ce rapport à l'Ancien Testament : « Jésus fut conduit par l'Esprit Saint au désert. » On aurait pu écrire : « Dieu dit à Jésus : va au désert »... mais ce n'est pas le

cas. On lit plutôt : « Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu. » Saint Augustin, dans *La cité de Dieu* (XVII, Gi 2), Opte Pour cette formulation heureuse : « Dieu parle aux hommes à la manière des hommes. » S'il est vrai que l'être humain est à l'image de Dieu, qu'y a-t-il d'inconvenant à ce que le verbe humain dise vraiment ce Verbe de Dieu, fait chair en Jésus de Nazareth et en nous, croyants ?

La parole de Dieu ne se fait pas entendre par des haut-parleurs venant déchirer tout à coup le tissu de nos conversations humaines. Elle se lit sur nos lèvres, dans nos vies et prend forme dans nos expériences.

C'est quand nos dialogues, faits d'échanges verbaux et de mille autres signes, prennent assez de profondeur ou d'élan pour déboucher sur la question de Dieu que la parole de Dieu se fait entendre de façon efficace et percutante. C'est quand nous prenons au sérieux les questions cruciales de nos vies que la parole de Dieu prend forme en nos cœurs et nos intelligences au point que, par nous, elle réveille parfois des consciences endormies. C'est quand nos questions et remises en question nous prennent au plus intime de nous-mêmes que la parole de Dieu devient vraiment « vivante, efficace, plus incisive qu'un glaive à double tranchant » (He 4,12). C'est nous qui sommes responsables de la parole de Dieu en ce monde, non pas pour la répandre comme si elle se trouvait quelque part enfermée dans un contenant identifiable, mais pour qu'elle soit ¹.

Cela dit, restent entier le mystère du silence de Dieu, la foi en un Dieu tout autre que ce que nous en disons, et notre propre mystère intérieur qui hante notre âme et notre conscience. S'y love un silence dont il nous faut mieux saisir le sens dans un travail de discernement spirituel.

[30]

¹ Jean Martucci, *Dieu, parole et silence*, Montréal, Fides, 1978.

Dans l'expérience spirituelle, le silence ouvre un passage, le mutisme enferme.

Le silence est un prélude à l'inspiration, à la révélation, à la contemplation, au surgissement du sens, à la perception de l'ineffable et de l'indélébile que même l'athée Jean-Paul Sartre laissait soupçonner dans son ouvrage majeur, *L'être et le néant*, alors que le mutisme marque un refus, sinon une opacité, une aporie qui bloque l'accès au réel invisible, à l'inconditionné. Selon plusieurs traditions religieuses, il y eut un silence avant la création. Le silence enveloppe les grands événements, le mutisme les cache. L'un donne aux choses grandeur et majesté ; l'autre les déprécie et les dégrade. L'un marque un progrès, l'autre une régression. Le silence, disent les règles monastiques, est une grande cérémonie. Dieu se manifeste à l'âme qui fait régner en elle le silence. Il rend muet qui se dissipe en bavardage et ne pénètre pas en qui s'enferme et se bloque dans le mutisme.

Du silence à la prière

Seigneur Dieu, le soleil du jour a caressé nos visages et jusqu'aux paumes de nos mains. Nous avons écouté le silence de la nuit étoilée et contemplé au matin les brumes de l'horizon. Et au crépuscule, ton ciel se colorait de mille et une aquarelles sur le miroir du lac. L'ombre des conifères y dessinait des cathédrales à l'envers.

Ces paysages de beauté sublime nourrissent notre âme et nous parlent silencieusement de ta présence, Ô Divin Créateur.

Tu transfigures notre vie, tu adoucis son âpreté, tu redonnes horizon à nos humbles travaux du jour, tu relances nos amours si fragiles, nos espoirs incertains, tu éclaires nos mystérieux destins. Entends en nous monter le chant de reconnaissance de nos âmes que tu sais si bien pacifier et raviver dans la confiance.

Comme une étoile qui accroche notre regard dans la nuit de notre plus intime mystère, comme un croissant de lune qui enchante nos amours. Comme le sapin toujours vert qui résiste à

nos plus rudes hivers. Comme la trace de nos pas sur le blanc de la neige si pure.

Tu nous as faits, Seigneur, chantres de ta création, amoureux de la terre et décrocheurs d'étoiles.

[31]

À chacun tu as réservé une étoile, ce que les croyants d'hier appelaient suivre sa bonne étoile. La découvrir, c'est se retrouver pour réenchanter sa vie le restant de ses jours jusqu'aux siècles des siècles.

* * *

Seigneur Dieu, tu as mis en chacun de nous une capacité d'enseigner nos jours, d'étoiler nos nuits. Tu as fait de nous des êtres d'amour, pour l'amour. Tu as ouvert nos âmes sur l'infini, sur l'éternel. Tu nous as confiés les uns aux autres et tu n'exclus personne à ta table. Tu es pour nous source de liberté intérieure, de paix intérieure. Tu as pris le risque de nous créer libres comme toi et tu t'offres à nous gratuitement comme un pain qui nourrit et rassemble. Fais de cette eucharistie que nous allons recevoir une force pour que nous repartions d'ici plus légers, plus confiants, plus heureux, plus généreux, plus sûrs de nous-mêmes et de toi.

Que ta paix soit toujours avec nous.

* * *

Pour approfondir ces réflexions, je vous propose un court poème de Victor Hugo inspiré de cette phrase de la Bible : « Et j'entendis une grande voix. »

J'étais seul sur le quai, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieus, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
À voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu.
Et les flots bleues, que rien ne gouverne ni n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
- C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu.

[32]

Libérer le silence

Je voudrais savoir entendre
le pas presque muet du goéland
sur le sable humide de la rive.

Je me ferais veilleur de plage
pour écouter le chant mystérieux de la mer
marié au silence lumineux des étoiles.

Tout petit, j'ai appris le secret du silence
pour approcher l'oiseau rare
et apprivoiser mon premier écureuil.

J'ai su plus tard que seul un amour vrai
pouvait trouver plénitude
dans la présence silencieuse de l'autre.

J'ai parfois violé des êtres
en voulant dénouer leur secret
et débusquer leur mystérieux retrait.

J'ai même dilapidé
mon héritage spirituel d'intériorité
acquis dans une tradition de prière.

Et je me suis habitué au tumulte de la ville,
à ce que la cybernétique appelle
« le bruit qui détraque la vie ».

Alors, j'ai dû réapprendre le silence
à grands frais de solitudes compulsives
arrachées à mes sottises trépidances.

[33]

J'ai connu des mutismes terribles,
mortels, exsangues et stupides
dans une conscience désespérément vide.

Il me fallait passer par ce creuset
pour retrouver un mouvement de vie
qui soit vraiment de mon fit.

Depuis lors, dans le silence, j'ai découvert
les harmoniques de mon existence
et l'inédit de mon propre mystère.

J'ai trouvé l'ami le plus attentif
le lieu de mes aveux décisifs
et une antenne apte à toutes les ondes.

Ceux qui prétendent vivre au « boutte »,
ont-ils jamais fait le tour d'eux-mêmes
avec cette patience qui suinte goutte à goutte ?

Il est plus difficile
de libérer le silence que la parole,
en ces temps de disputes folles.

Et la parole cessera d'être stérile bavardage
pour devenir expression forte d'une engageante lucidité
quand le jugement de conscience sera mûr et libéré.

Plusieurs craignent cette ascèse,
pourtant elle peut tremper leurs trésors intérieurs
et vaincre les pires rouilles du cœur.

[34]

Silence

Toutes paroles me deviennent intérieures
Et ma bouche se ferme comme un coffre
qui contient des trésors
Et ne prononce plus ces paroles dans le temps,
des paroles en passage,
Mais se ferme et garde comme un trésor,
ses paroles
Hors l'atteinte du temps salissant, du temps passager.
Ses paroles qui ne sont pas dg temps
Mais qui représentent le temps dans l'éternel,
Des manières de représentants
Ailleurs de ce qui passe ici,
Des manières de symboles
Des manières d'évidences de l'éternité qui passe ici.

Des choses uniques, incommensurables,
Qui passent ici parmi nous mortels,
Pour jamais plus jamais
Et ma bouche est fermée comme un coffre
Sur les choses que mon âme garde intimes,
Qu'elle garde
Incommunicables
Et possède ailleurs.

SAINT-DENYS GARNEAU

[35]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

2

Le plaisir comme don de Dieu

Eucharistie d'été

[Retour à la table des matières](#)

Nous allons méditer sur le plaisir comme don de Dieu, sur les biens et bienfaits de sa création, l'été : les fruits et légumes frais et leur goût exquis ; les splendeurs de la nature avec sa symphonie ensoleillée de verdure, de fleurs et de coloris chatoyants ; nos corps souvent en meilleure forme. Bref, sur le plaisir et la joie de vivre que nous ressentons davantage.

Le cœur à la fête dans des rencontres plus gratuites, les plaisirs du regard et des bons petits plats, les plaisirs d'amitié, les plaisirs des petits bonheurs de la vie, tout cela a-t-il quelque chose à voir avec la foi ?

Il faut bien reconnaître qu'on a peu intégré le plaisir dans nos prières, dans notre foi. Il est question de la prière dans l'Évangile d'aujourd'hui. Une foi triste est une bien triste religion.

Nous allons méditer sur le plaisir comme lieu humain où s'exprime la joie de vivre et de croire avec les dons du créateur et de sa création.

Saint Paul disait : allez donc aussi à Dieu avec tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la vie. Jésus lui-même ne cesse d'évoquer dans son Évangile les biens de la création. On lui reprochait même de fréquenter les bons vivants, les publicains et les pécheurs (Mt 11).

Mes maîtres religieux ne citaient pas souvent ces expressions fréquentes dans la Bible : « le bon plaisir de Dieu » et « le bon plaisir des hommes ».

[36]

Au matin du monde, nous disent les premières pages de la Bible, Dieu prit un grand plaisir à contempler les fruits de sa création en nous invitant à faire de même : « Et Dieu vit que cela était bon. »

Eh oui ! le plaisir est aussi un don de Dieu, surtout le plaisir de l'amour puisqu'Il se présente à nous comme un Dieu d'amour.

Pourquoi donc le catholicisme et le protestantisme des derniers siècles ont-ils tenu trop souvent le plaisir en suspicion comme s'il était dangereux pour la vie et la foi, pour la morale et la religion ? Pourquoi prier Dieu seulement quand on est malheureux ou en manque ? Comment oublier à ce point que la joie de Dieu, c'est notre bonheur, comme disait saint Irénée, le premier théologien du christianisme ?

Un Dieu aussi passionné, aventuré et aventureux n'aurait-il donc rien à voir avec nos passions humaines ? Ne nous a-t-il pas créés semblables à Lui ?

Bien sûr, Il s'est fait partie prenante de nos épreuves, de nos souffrances. Il combat avec nous le mal sous toutes ses formes. Il tient à sauver tout être humain. Mais Il n'est pas seulement le Sauveur crucifié en Jésus. Il est le Créateur qui nous a faits créateurs à notre tour. Créateurs de beauté, de bonté, de bonheur, d'amour, de plaisirs, de vie nouvelle. Les premiers chrétiens priaient debout, les bras ouverts, comme pour marquer leur joie et leur foi en Dieu qui, dans la Résurrection du Christ, rouvrait le monde, la vie, la mort et son au-delà à l'espoir, à une terre nouvelle, à des cieux nouveaux.

Oui, ce monde a un sens, le bonheur est possible, l'amour et la justice sont possibles, l'être humain n'est pas condamné à retourner au néant, l'histoire avance vers Dieu malgré tous ses drames. Dieu ne cesse de ressusciter notre foi en nous-mêmes, en notre humanité. Dieu croit plus en nous que nous en Lui. Il est un Dieu qui nous fait du bien. Peut-on aller vers Lui sans ce qui est bienfaisant en nous, sans ces humbles plaisirs et petits bonheurs de la vie qui peuvent nous aider à croire aux plus grands bonheurs que Dieu nous promet ?

[37]

Tournons cela en prière

Seigneur Dieu Créateur, aide-nous à réintégrer dans notre foi et notre prière les biens et les dons de Ta Création, les plaisirs et les joies de la vie, les petits bonheurs quotidiens.

Redonne-nous, Seigneur, un sens plus positif de la vie pour en faire un lieu plus heureux, un sens de bénédiction, de reconnaissance, d'action de grâce. Aide-nous à découvrir le sens spirituel du pain, de nos amours de chair, du vin de nos fêtes et des nombreux biens de Ta Création.

Apprends-nous à prier devant les fleurs de nos jardins, avec les joies de nos enfants, avec nos amours et nos amitiés, avec nos saisons de la nature, nos saisons de la vie, nos saisons de l'âme et de la foi. Tu le sais, nous t'oublions trop souvent quand nous sommes heureux, quand nous avons du plaisir, alors que c'est un bonheur pour toi de nous voir ainsi.

Apprends-nous une prière qui t'associe au partage de nos joies et plaisirs, avec nos chansons d'amour, nos gestes d'amour, nos fêtes, nos succès, nos bons coups, nos moments de plénitude, de fierté.

Aide-nous à témoigner de toi comme des chrétiens heureux, avec une foi qui bonifie, embellit, grandit, chante la vie et enchante le cœur

Aide-nous à croire que toi, le Dieu d'amour, tu dances avec nous quand nous sautons de joie, quand nous croyons au bonheur possible. Aide-nous à comprendre qu'un chrétien c'est celui qui peut prier avec toutes choses à n'importe quel moment, en toutes circonstances, parce qu'Il te sait toujours présent, disponible et fidèle.

Tu chavires quand on Te dit : j'ai besoin de Toi.

Tu exultes quand on bondit de bonheur

Tu chantes et pleures avec nous comme Jésus avec Lazare, avec Madeleine, avec l'aveugle guéri, avec Pierre ou Judas qui ont trahi, avec l'étranger qui croit en Toi.

Redonne-nous le goût de prier, la capacité de prier avec plaisir, de Te prier avec nos plaisirs, même les plus modestes, et à les reconnaître comme dons de Dieu. À Te bénir pour eux, en eux, avec eux.

Apprends-nous une foi plus heureuse qui fait du bien et nous porte au bien.

[38]

Réflexion critique

Il faut bien l'avouer, le christianisme, particulièrement celui des derniers siècles, chez les catholiques comme chez les protestants, n'a pas une carte de route glorieuse au chapitre du plaisir comme don de Dieu, surtout dans ce qu'on appelait le « plaisir de la chair ». Tout était matière à faute grave, même les « mauvaises pensées » qui, elles aussi, pouvaient mener à l'enfer. La grille de nos fameux examens de conscience comportait une longue liste de péchés charnels. Cette obsession s'enracinait jusque dans la lointaine conception du péché originel faussement rattaché au péché de la chair d'Adam et Ève.

Je n'oublierai jamais le choc que j'ai eu un jour dans un monastère de France en découvrant une inscription gravée dans la pierre, qui re-

montait au Moyen Âge et s'énonçait comme suit : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. » Cette expression peut marquer davantage un mépris de la chair, de la vie et du monde que l'amour de Dieu. L'importance extrême qu'a prise le système monacal pendant mille ans de christianisme a fait paraître la vie monastique comme l'idéal de la vie chrétienne : ayant su choisir Dieu, et Dieu seul, le moine est quelqu'un qui est séparé du monde, séparé de l'autre sexe, voué à la continence ; il est obéissant, par volonté d'obéir au supérieur comme à Dieu même, et tout préoccupé de son salut et de l'attente de l'autre vie, la véritable. C'est à partir de ce modèle qu'on jugeait des dites faiblesses charnelles des pauvres laïcs et de leur petite vie dans le monde.

On me dira qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. Nous y reviendrons. Car il est important de se rappeler aussi que la plupart des grands vins et fromages sont venus des moines. Si ceux-ci n'avaient pas aimé la vie, ils n'auraient pas inventé ces plaisirs et ne les auraient pas vécus comme dons de Dieu, et comme réjouissance du cœur. Ils disaient : « Ce bon vin coule en vous comme le petit Jésus en culotte de velours. » Même le champagne nous vient du moine dom Pérignon.

Le Moyen Âge a été une âpre époque d'invasion des barbares, de guerres incessantes, de maladies effroyables, comme la peste et le choléra. Ces épreuves n'aidaient pas à l'amour de la vie, de la chair et [39] du monde. Et pourtant ce n'est que plus tard dans le protestantisme comme dans le catholicisme que le péché de la chair est devenu une véritable obsession. Les extrêmes se ressemblent et souvent se succèdent. La permissivité et l'autoritarisme ont des effets aussi pervers l'un que l'autre ; l'extrême gauche est aussi brutale que l'extrême droite. À l'obsession du péché de la chair a succédé aujourd'hui l'obsession tyrannique du plaisir maximum à atteindre à tout prix.

L'ouvrage remarquable de Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir* retrace jusqu'au fond des âges bien des tyrannies de la sexualité, et cela, jusqu'à aujourd'hui. S'il est un domaine qui demande beaucoup de discernement, c'est bien celui-ci, parce qu'il concerne à la fois la vie, l'amour, l'instinct, le plaisir, la reproduction, des désirs plus profonds, autant que des pulsions et des valeurs comme la sensibilité, le respect, l'altruisme, la vie passionnée, l'élan culturel créateur. Mais

la sexualité peut aussi véhiculer des contre-valeurs comme la violence, la domination, la possession des autres. Bien des pouvoirs absolus ont maté le peuple jusque dans sa sexualité.

D'où la difficulté de voir le plaisir comme un don de Dieu et une composante dynamique de l'expérience humaine. Essayons de porter un regard plus positif sur le plaisir dans toutes ses dimensions, mais comme don de Dieu. Mettons-y un brin d'humour. D'abord, une blague « monacale » :

Dans une communauté de moines chartreux, on avait décrété que chacun ne prononcerait que cinq mots tous les dix ans. Un moine bougon, grognon, ronchon, au bout de dix ans, dit à son supérieur ses premiers cinq mots : « Nourriture infecte, portions trop petites. » Dix ans plus tard : « Lit exécration, sommeil trop court. » Après dix autres années, il dit à son supérieur : « Moi, je sacre mon camp. » Réponse du supérieur : « On sait bien, tu as chialé toute ta vie. »

Et une blague plus laïque :

Les gars et les filles d'une même famille avaient planifié un « party » fort épicé. Leur mère, en prenant connaissance du programme, s'était exclamée : « Vous ne ferez pas de notre foyer une maison de péché avec [40] vos danses lascives, vos histoires salées et vos petits jeux cochons. » Leur père, bon vivant, était dans tous ses états. Lui, il le voulait le party. Quelle merveilleuse occasion de danser avec des jolies filles ! Exaspéré par le refus de la mère, il finit par trouver une solution. L'œil brûlant et câlin, il tenta une dernière suggestion : « Mère maîtresse, on le fait le party et puis après, tu nous emmènes tous à confesse. »

Quand je suis devenu prêtre, mon père m'a incité à me mêler de mes affaires. il m'a dit : « L'Église ne semble pas comprendre que le

plaisir d'amour peut nous aider, nous, les parents, à mieux vous aimer, vous, nos enfants, et aussi à croire que Dieu est amour. »

Revenons donc à notre réflexion sur le plaisir. Pour rédiger le texte qui va suivre, je me suis inspiré d'une homélie prononcée par Pierre Talec lors des vendanges chez des vigneron de Bordeaux.

Le plaisir, un élan vital

Disons d'abord que le plaisir est dans la logique de la vie. Dieu nous a faits êtres de chair, avec des sens nous permettant de goûter en toute chose un certain parfum de bonheur. Mais, dans le détail de la vie quotidienne, comment reconnaître le visage du bonheur si nous n'avons pas le sens du plaisir, c'est-à-dire cette heureuse connivence avec la création, cette bonne santé de l'existence, cette prédisposition à s'aimer soi-même avec largesse, à aimer les autres non par devoir, mais de manière détendue, dans la joie ?

Je sais, les chrétiens parlent plus volontiers de la joie. Le plaisir, ça fait païen, humain, trop humain. Comme si l'humain n'était pas normal dans la vie d'un chrétien qui croit que Dieu s'est fait homme. Certes, la joie est intérieure, elle est noble et durable. Elle est sérénité acquise, faite de cette douce béatitude que donne l'avant-goût de l'éternité. Ainsi s'accorde-t-elle bien avec notre désir d'absolu qui nous hante. (Qui n'est pas avide d'éternité, désireux d'imprimer au temps la marque du définitif ?) Tandis que le plaisir, lui, est éphémère. Il peut paraître frivole et pourtant il est fait, au coeur même de la gaieté où il s'exprime, de la lucidité tragique de celui qui sait que le temps présent ne peut que s'évanouir. Et même parfois il peut [41] arriver que le plaisir cache une certaine angoisse de mourir. En cela, il s'accorde bien à la condition humaine, où tout est fugitif. Il n'est pas étranger à la grandeur de l'homme, car l'honneur d'être un homme se vit dans le courage de la contingence, c'est-à-dire dans le consentement à vivre le quotidien, non pas comme la salle d'attente plus ou moins ennuyeuse du ciel, mais comme le temps présent qui a une valeur en soi.

Le plaisir est un élan vital. Dieu nous le donne comme un tonus pour vivre pleinement le plus clair de notre temps qui se passe dans la banalité. Le courage de nous lever tous les matins -pour répéter la même chose - risquerait de nous manquer si nous perdions cette aptitude à savourer les bonnes choses de la vie, sous prétexte qu'elles passent.

Ainsi le plaisir est bon. Il est simple et modeste. Regardez : quel plaisir de veiller autour d'un bon vin, de choisir un bon cru, un bon millésime, d'apprécier son corps, sa robe et son fumet. Il y a une telle surabondance de plaisirs simples et naturels ! Il faut savoir les cueillir. Quel plaisir de respirer l'odeur de la terre, la vraie terre, celle qui sent bon les sillons et la rosée, quel plaisir de regarder le ciel quand, le bleu est silence, au petit matin, sur une plage déserte. Quel plaisir de sentir l'odeur des petits marchés fleuris où l'on cause, surprenant le sourire d'un enfant.

Tout ce qui fait la vitalité chrétienne, c'est-à-dire la générosité de la création, l'amabilité de notre Dieu qui n'est pas un petit esprit, le don gracieux du salut de Jésus-Christ, la dilatation de l'être qu'est l'espérance, tout cela serait-il étranger au plaisir d'être un homme incarné ? Alors, ne croyez pas non plus que je parle en païen. Quand je parle du plaisir, Dieu n'est pas loin. Pour nous, chrétiens, le plaisir n'est pas obsession d'une jouissance à tous crins, pure facilité, repli sur soi, mais au contraire reconnaissance de ce qu'il y a de bon dans la création. Le plaisir est comme un offertoire à soi-même, où l'on s'offre ce que Dieu nous donne. Il est ouverture à l'autre, accès à la communication. Et finalement, le plus grand plaisir, c'est encore de faire plaisir à l'autre... Il ne se confond pas avec la satisfaction de posséder des choses. Il est plutôt possession de soi-même, maîtrise de soi, dans la communication avec les autres.

[42]

Il me semble que Dieu nous susurre à l'oreille : « Faites-moi aussi un peu plaisir. Sachez discerner le bon plaisir... » Pour le plaisir de Dieu, célébrons dans la joie cette eucharistie. Buvons à la santé de Dieu parmi les hommes, à notre santé du corps, du cœur, de l'esprit... À la vôtre, au plaisir...

Note biblique sur le plaisir

Le pessimiste Qohelet, qui dit tant de choses sur l'absurdité du monde et des hommes, ne fait pas moins un éloge étonnant du plaisir jusqu'à le considérer comme un don de Dieu :

« Il est bon de manger, de boire et de jouir des bonnes choses. » (Qo 8,15)

« Va, mange ton pain dans la joie et bois de bon cœur ton vin car Dieu a déjà apprécié tout ce que tu as fait. Porte toujours des habits blancs ; que l'huile ne manque pas sur ta tête. jouis de la vie avec la femme que tu aimes, tous les jours de ta vie incertaine que Dieu te donne sous le soleil, parce que c'est ta part dans la vie et dans la peine que tu prends sous le soleil. » (Qo 9,7-9)

« Pour tout homme à qui Dieu a donné richesses et trésors et qu'il met en mesure de s'en nourrir et de prendre sa part, et de jouir de son travail, pour celui-là, il s'agit bien d'un don de Dieu. » (Qo 5,18)

C'est une erreur, dit l'exégète Antoon Schoors, de traduire la racine hébraïque SMH par « sois heureux » ou « réjouis-toi, sois joyeux ». La seule traduction correcte est « jouis, prends du plaisir ». Faut-il en déduire que les traducteurs traditionnels tenaient en suspicion tout éloge du plaisir comme tel, et surtout comme don de Dieu ² ?

² Voir « L'aspect radieux de la foi », dans *Concilium*, n° 287, 2000, p.. 36.

[43]

Gare ta vie au soleil

Oui, arrête-toi, tu ne l'as pas volé.
Tu ne peux vivre sans cesse dans la course et le bruit
Ne crois pas trop vite aux marchands de soleil.
Les vraies vacances ne se mesurent pas au nombre de kilomètres.
Les vraies vacances, ce sont les vrais amis ;
ça ne se vend pas, ça ne s'achète pas.
On peut râler sous le soleil et chanter sous la pluie.

Lorsqu'il pleut, sois dans la joie
car les plantes pourront grandir ;
et, quand le soleil t'éblouit,
songe aux fruits qui pourront mûrir !

Savoure les petits bonheurs, les grands coûtent trop cher. Apprends à
t'aimer toi-même et entraîne-toi ainsi à aimer les autres.
Embrasse la vie,
réconcilie-toi avec elle, la tienne et celle des autres.

Habilles ton regard de lumière et ton cœur de silence.
« Il nous faut écouter l'oiseau au fond des bois, le murmure de l'été,
le sang qui monte en soi. »
Et, quand ton « cœur est à marée basse »,
dans une zone de tristesse que tu ne peux expliquer,
prends patience avec toi-même.
Vis au rythme des saisons. Attends la marée haute.

Bannis l'obsession, cesse de te tourmenter.
Tu n'as pas si mal travaillé. Tous ceux que tu as aidés à grandir, laisse-
les faire, laisse-les se faire. Laisse Dieu les faire :
Il chemine en eux mystérieusement.

[44]

Consécration

Nous venons à toi avec le pain de nos amours, de nos travaux et de nos jours. Consacre-les en semences d'éternité.

Plus que les biens à partager, apprends-nous à nous partager comme tu l'as fait en Jésus ton fils bien-aimé à la dernière cène, à son dernier repas sur terre, pour nous signifier que nous sommes tous invités à ta table ici-bas et dans l'au-delà et pour faire de nos repas à la maison un lieu de ta bénédiction, un vrai moment de partage béni de toi.

Jésus prit du pain et nous révéla que tu t'es fait pain à partager.

Messe de la vie, dans la vie où tu nous invites à vivre ton Eucharistie.

Messe sur le monde et son Créateur

Messe, levain qui rehausse nos parcours quotidiens.

Messe, sel de la terre qui affine nos goûts de vivre, de bien vivre et de partager généreusement.

Messe de la mission particulière confiée à chacun.

Messe chantée dans les cinq continents en milliers de langues et de musiques de toute gamme.

Messe de la fraternité en quête d'une humanité, d'une seule famille terrestre.

Messe des liens entre les vivants de la terre et du ciel.

Messe de ton Royaume toujours en marche vers son plein accomplissement dans la foulée du Christ qui nous y précède.

À la table de Dieu

Nos frères protestants ont maintenu la belle tradition de la bénédiction et de la prière au moment des repas. Nous venons de méditer sur le plaisir comme don de Dieu. Le plaisir de la table est un des plaisirs les plus quotidiens, les plus familiers, les plus fréquents. Cette tradition chrétienne pourrait raviver en nous le sens du plaisir comme don de Dieu, le sens de la faim et de la soif. Dis-moi quelle est ta soif et je te dirai qui tu es...

Quelles sont tes faims et tes soifs ? Quels plaisirs cherches-tu ? Que valent-ils ? Sais-tu faire plaisir aux autres ? As-tu faim de Dieu, soif de sa présence ? Sais-tu vivre ta foi dans la joie ? Sais-tu le plaisir de [45]

Dieu ? Que cherches-tu ? Qu'attends-tu quand tu viens communier ? Dans quel esprit le fais-tu ? Avec quelle prière au cœur ?

« Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri. »

Action de grâce

Nous voulons te rendre grâce, Seigneur, pour tous les bienfaits de ta Création, pour cette beauté de l'immense univers auquel tu nous as donné accès par notre intelligence, notre conscience et nos yeux.

Nous te rendons grâce pour les forces de la nature que tu as confiées au génie humain pour développer le monde, féconder la terre et en faire une demeure viable, la seule dans notre univers planétaire connu.

Nous te rendons grâce pour cette étonnante vie qui jaillit du soleil et de la pluie, pour les mille et une saisons qui rythment le temps et l'espace de nos itinéraires humains.

Nous te rendons grâce pour nos cinq sens qui nous permettent de goûter la saveur des êtres et des choses, et aussi de penser, de transformer le monde et de le réenchanter

Nous te rendons grâce pour cette capacité de créer à notre tour et de développer notre propre art de vivre, d'aimer, de croire et d'espérer.

Merci pour la parole qui nous permet de communiquer, d'échanger, de chanter et de te parler

Merci pour les raffinements du cœur humain et ses mille et un sentiments, ses plaisirs et ses joies.

Merci pour notre âme capable de se dépasser et de s'élever jusqu'à toi.

Merci pour la joie de croire en toi et de se savoir aimé de toi. Entends notre prière d'action de grâce qui monte vers toi.

Bénédiction

Terminons cette réflexion avec un sentiment de reconnaissance, avec la bénédiction de Dieu, avec la volonté ferme de l'associer non seulement à nos peines et à nos besoins, mais aussi à nos plaisirs et à nos désirs, avec la résolution d'être davantage des semeurs de bonheur, avec le souci de témoigner d'une foi plus heureuse qui donne [46] le goût de vivre, élargit l'horizon d'espérance, renforce la confiance, dynamise nos efforts, nos projets et notre apport au monde.

Merci, Seigneur.

* * *

[47]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

3

Les profondeurs spirituelles
de la musique et du chant

Les origines spirituelles

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire nous apprend que dans les plus lointaines origines chinoise, indienne et biblique la musique a jailli des profondeurs spirituelles de notre humanité. Elle inspirait la communication avec le divin et modulait les accords entre le corps et l'âme, entre la terre et le ciel ; elle cultivait une harmonie des mouvements du cœur. S'y modulait une démarche concertante des assonances et des dissonances de la vie, de la chair et de l'esprit. C'était un lieu privilégié de l'expérience mystique de ces choses lointaines et majeures qui hantent la conscience humaine, l'au-delà de la vie et la mort.angoisses, désirs, paix intérieure et abandon y trouvaient leur résonance. Et que dire de la voix humaine qui sait si bien chanter toute la gamme des sentiments, et qui seule peut chanter la beauté de l'immense univers et glorifier son Créateur.

Au dire de plusieurs historiens et anthropologues, la croyance au Créateur serait la plus répandue dans l'histoire des cinq continents, des diverses cultures et religions. Il y a dans l'âme de la musique et la musique de l'âme un élan créateur où se concertent l'humain et le divin, l'immanence et la transcendance du monde et du sens qu'on y cherche.

On a beaucoup parlé de la culture moderne qui aurait désenchanté le monde par ses calculs et sa raison. Et pourtant comment ne [48] pas y reconnaître en même temps la formidable explosion des arts et de la créativité dont on sous-estime trop la prégnance spirituelle ? Le merveilleux Adagio de Samuel Barber, d'une sensibilité très moderne, est porteur d'un réenchantement de l'âme et de ses sources spirituelles évoquées plus haut. Bien sûr, le génie pictural humain et sa formidable richesse symbolique de représentation et d'inspiration méritent aussi un intérêt majeur. Mais il reste que le son précède la vue, semble-t-il, dans nos origines culturelles d'Orient et d'Occident. C'est peut-être parce que le rapport entre la musique et l'âme est parmi les rapports les plus fondamentaux de la conscience humaine avec son intimité et son ouverture sur l'infini, sur le mystère et, pour le croyant, sur Dieu.

Des recherches récentes ont découvert que l'enfant dans le sein de sa mère entend déjà les berceuses qu'elle lui chante. Ce qui amène à penser que le son précède la vue, comme si la musique intérieure précédait, accompagnait et dépassait les plus beaux paysages. N'est-ce pas évoquer ici le caractère originel et fondamental de l'oreille du cœur et de l'âme et leurs profondeurs spirituelles ? On a dit que là musique adoucit les mœurs humaines trop souvent inclinées à la violence.

Que ta musique intérieure, Seigneur Dieu, adoucisse notre cœur et que ta paix soit toujours avec nous.

À chacun sa musique

Comme le cœur qui a ses battements, comme les saisons qui ont leurs rythmes, la conscience et l'âme, l'expérience humaine et la spiritualité ont aussi leurs rythmes propres, à la manière de la musique avec ses cadences d'allegro et d'adagio, de capricio et de fugue, d'impromptu et de prélude, de bémols et de dièses, de notes blanches et noires, de pauses et de silences.

Mais il arrive aussi que nos mains traînent longtemps sur le clavier pour retrouver une mélodie perdue, le bon accord, la note juste ou un nouvel accord qui réenchante l'âme et le monde.

[49]

Quand je sens le besoin de me recentrer dans ma vie dispersée et ma prière trop distraite, je vais vers Bach.

Quand je cherche deux notes qui s'aiment, je m'enlace à l'archet de Mozart.

Quand je veux raviver ma passion d'aimer, de lutter, d'espérer, je convoque Beethoven.

Quand j'ai besoin de danser avec les autres, j'affectionne l'harmonieux désordre fou et décapant du rock.

Quand je pleure mes bleus à l'âme, j'aime bien le jazz et le blues au saxophone.

Mais rien comme la flûte traversière pour retrouver mon âme et mon Dieu et son « souffle ténu », le violoncelle pour toucher mes fibres de chair blessée, l'orgue pour apprivoiser le mystère, le sacré des choses lointaines qui hantent mon intériorité où se nouent et se dénouent l'ailleurs et l'intimité.

« Sans la musique, la vie serait une erreur », disait Nietzsche ; la foi aussi peut-être, et mon pari sur Dieu. C'est avec Lui que j'ai toujours cherché ma propre mélodie, ma vérité intérieure, la fidélité à

mon lit de source, ou encore de nouvelles cordes que je n'ai jamais pincées. Sans cesse la métaphore de la musique me revient à l'âme. Thème et variations dans le concert de mes raisons et passions, dans ma partition qui cherche sa place au milieu de l'orchestre de mes relations aux autres.

Et puis vient le ravissement d'une plage d'écoute sur un horizon d'éternité. Comme disait Goethe : « Arrête instant, tu es si beau. » Surgit ce vœu de faire durer ces instants d'enchantement. Comme dit la chanson : « Quand on est heureux, on voudrait arrêter le temps. » Mais c'est grâce à la musique, à ses rythmes, à ses marées, à ses patiences cadencées que le temps se fait un merveilleux sculpteur, même des matériaux les plus durs de nos aventures :

Ah, si nos mains obéissaient davantage à nos âmes pour sculpter des joies qui ne meurent pas, des beautés qui nous rapprochent de toi, Ô divin sculpteur de nos soleils aux mille et une couleurs, de nos rêves impossibles, que toi seul, Seigneur, peux réaliser. Nous ne sommes pas que des êtres de besoin, de pain et de jeux, mais des êtres de désirs [50] ouverts sur l'infini et l'éternel. Nos amours, nos chants et même nos chagrins n'en sont-ils pas déjà les premiers sacrements ?

Rares sont les musiques authentiques qui n'ont pas quelque chose de sacré lové dans nos âmes. Art et spiritualité ne sont pas loin l'un de l'autre, comme la musique et la poésie, si tant est qu'on a en soi une vivante intériorité capable de résister à un style de vie agitée et tout en surface. Oui, une spiritualité qui libère et crée des espaces heureux pour réinventer une cité qui ne soit pas une grimace de ce Royaume dont nous parlent les mystiques de Dieu. « J'ai pleuré, j'ai dansé avec vous, disait le Nazaréen, envoyé de Dieu, et vous ne l'avez pas reconnu ou même deviné. » « N'empêchez pas la musique » de vos âmes, répète le Qohelet dans la Bible. Nos plus belles et fécondes inspirations intérieures viennent de là, y compris les fureurs sacrées de nos passions aussi bien que les tendresses qui nous en reposent.

L'orgue avec ses multiples claviers ne fait que prolonger les riches gammes de l'âme et de ses enchantements.

La musique qui reste sur papier est peut-être le plus sûr symbole d'une foi oubliée, mais toujours en attente d'être ravivée. Je pense au magnifique psaume qui souvent me tance : « Qu'as-tu fait de la foi et des ferveurs de ta jeunesse ? » Ton Dieu qui ne vieillit pas peut te la rendre aussi neuve et chantante.

Quand la musique se fait prière

Nous nous émerveillons devant la riche complexité du génome humain, de son code génétique sans trop penser à la magnificence du créateur qui en est l'auteur. Mais peut-être pouvons-nous mieux en retracer la touche, Seigneur Dieu, dans ce que l'humanité a pu faire avec les huit notes de la gamme et les sept couleurs de l'arc-en-ciel. S'y modulent des beautés qui viennent à la fois de toi et de nous. Par cette capacité de créer, tu as fait de nous tes égaux, semblables à Toi. Sujets d'une alliance gratuite que tu offres à notre liberté.

Tu nous offres plus qu'une amitié, tu nous offres une complicité d'inspiration dans l'invention de notre propre chemin et dans la création de sens, [51] de musique qui peuvent réenchanter nos amours, nos œuvres, nos soifs et nos faims.

Quand il a mis la dernière touche à son oratorio Le Messie, Handel est tombé en prière, dans ce qu'il a appelé sa rencontre ineffable entre lui, compositeur, et le Créateur qui l'a inspiré. Des centaines de générations ont prié par la suite en écoutant ces airs inoubliables qui nous parlent de Toi, l'Éternel, le grand musicien de nos âmes et de nos richesses spirituelles impérissables qui résistent à l'usure du temps. Dans ces joies sans limite tu nous ouvres aux horizons infinis d'harmonie de ton ciel, de ton mystérieux Royaume où tu nous invites.

Aide-nous, Seigneur, à résister à toute banalisation de nos alléluias, à la « trivialisation » des cordes les plus sensibles de

notre cœur, et surtout de notre âme. Peut-être nous faut-il davantage ressaisir la genèse des beautés premières qu'évoque déjà le récit biblique de la Création qui décrit ton souffle planant au-dessus des eaux au matin du monde.

Souffle, inspiration, émerveillement, élan mystique, illumination intérieure, intimité d'âme, ne sont-ce pas là les premières sources de l'art et de ses plus belles créations, à vrai dire, de tous les arts ? Art de vivre, art d'aimer, art de bien penser, art de réenchanter le monde. Rien ici d'un esthétisme facile et superficiel. Rien d'un ravalement à une trippe sans âme de danses trépidantes qui compensent illusoirement le vide intérieur ou l'absence d'horizon d'espérance.

Heureusement renaît, resurgit en nous notre âme trop oubliée, mais toujours habitée par Ton souffle, Seigneur Dieu, et les beautés de Ta Création ressuscitent nos propres élans créateurs de beau, de vrai, de juste et du plus libre en nous-mêmes. N'est-ce pas là le lieu premier et dernier de tous nos rendez-vous avec Toi ?

Célébration

Bible et Évangiles, comme toutes les traditions mystiques, nous invitent à chercher des biens impérissables. À quoi bon tout avoir si on est vide à l'intérieur de soi, vide d'âme, vide de Dieu et de ses richesses inestimables. Il arrive que la musique et le chant nous redonnent de l'âme, de l'élan intérieur et aussi le goût de Dieu lové [52] dans nos fibres les plus sensibles. Nous allons méditer sur cela dans un climat reposant et nourrissant de prière et de recueillement ; désencombrons-nous d'abord de tant de choses qui nous alourdissent le corps et l'esprit.

Écoute, Seigneur, ces chants d'appel vers toi qu'étaient les kyrie eleison et les alléluias de nos premiers élans de foi. Ravive en nous ce qui purifie le cœur et fais jaillir en nous la musique de notre âme.

Notre incantation sera scandée, psalmodiée par le plus bel alléluia du chant grégorien. Comme le doux bruissement du feuillage dans l'accalmie du soir qui s'abandonne dans les bras de la nuit. Entends, Seigneur, le chant de notre âme qui monte vers toi, notre divin ami. Alléluia !

Comme l'enfant qui éclate de rire après avoir pleuré et qui s'endort au murmure de sa prière innocente dans des bras qui le bercent, nous nous abandonnons à toi, Dieu de tendresse, en te confiant nos amours et nos rêves. Alléluia.

Comme le chant des oiseaux dans le silence de nos réveils et l'aube de ton soleil qui enchante notre âme, reçois, Seigneur, notre reconnaissance pour ce nouveau jour et la vie qu'il relance. Alléluia !

Comme les berceuses qui ont enchanté notre jeunesse, nos enfants et petits-enfants, souviens-toi Seigneur de nos premières ferveurs et aide-nous à ne pas vivre notre vieillesse comme une triste sagesse. Alléluia.

Toi, le Dieu compagnon et complice de notre plus intime aventure, attentif à tous nos appels jusqu'à nos cris les plus étouffés, entends l'écho de nos voix intérieures, de nos silences, de nos peines de vie et d'amour . Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur, écoute mon appel, que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière. Je mets mon espoir en toi, je suis sûr de ta parole.

Arrêtons-nous un instant à ces délicieuses connivences entre la musique et notre âme, sur la foi qui peut réenchanter la vie, ses jours et ses nuits, nos sagesse et nos folies, nos élans et nos replis.

Chacun a son propre chant intérieur, sa musique d'âme, ses airs préférés, sa propre mélodie à trouver ou à retrouver.

Dans la foi nous pouvons découvrir, avec l'oreille du cœur et de l'âme, Celui qui sait le mieux pincer nos cordes les plus sensibles, nos fibres les plus intimes.

[53]

La musique est un des plus beaux cadeaux que Dieu a conférés au génie humain. C'est incroyable ce que l'humanité a pu faire, créer, inventer avec les huit notes de la gamme et les sept couleurs de l'arc-en-ciel...

« N'empêchez pas la musique », nous redit le Dieu de la Bible, c'est elle qui dit le mieux l'âme et son Dieu, l'amour et la vie, la peine et le bonheur.

Il y a des chansons même apparemment très profanes qui ont un je-ne-sais-quoi de sacré, de spirituel, d'intériorité inspirée qui fait vibrer en nous des désirs, des allégresses, des pleurs, des souffles d'âme, d'infini et d'éternité.

Je pense, par exemple, à la chanson de Jacques Brel qui s'intitule *La quête*. Rien qu'à la lire, on rehausse en soi la tonalité de ce qu'on vit, de ce qu'on voudrait vivre, de ce qu'on espère le plus. Dans cette mouvance de sons et de mots, de sens et d'harmonies, le croyant peut deviner une trace de Dieu, et, comme un écho, cette parole : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »

[54]

La quête

Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part
Aimer jusqu'à la déchirure
Aimer, même trop, même mal,
Tenter, sans force et sans armure,
D'atteindre l'inaccessible étoile.
Telle est ma quête.

Méditation

On peut recevoir et comprendre l'Évangile comme une invitation à nous désencombrer de bien des choses futiles qui nous empêchent d'apprécier les richesses spirituelles que Dieu peut nous apporter. Une d'entre elles est constituée de musiques et de chants qui nous branchent sur d'autres longueurs d'ondes que celles de plus en plus tonitruantes de nos médias omniprésents. On l'aura compris, la musique dont il s'agit est celle que seule l'âme peut syntoniser et goûter. La musique qui fait le plus de bruit n'est pas celle qui libère nos propres mélodies intérieures de l'âme et du cœur et permet de nous recueillir, de nous cueillir au fond de nous-mêmes, et de rencontrer Dieu qui chante en nous son amour et ses promesses.

C'est notre âme qui nous dit : Chante-moi quelque chose pour que je sente que je suis toujours là dans ton cœur. Dieu nous dit la même chose, le même souhait, avec la même tonalité de tendresse, le même accord complice.

De tous les trésors amassés par l'âme humaine dans l'histoire, la musique et le chant figurent parmi les plus précieux, bien au-delà de ce qu'on appelle les oeuvres sacrées. C'est dans le drame profondément humain et spirituel de sa surdité que Beethoven a composé son admirable *Neuvième symphonie* et son *Hymne à la joie*. Pouvait-il mieux exprimer la mystérieuse capacité de résurrection de l'être humain ? [55] Derrière ce qui meurt, autre chose surgit, pousse, renaît en vie neuve. Beethoven était chrétien. La mort et la résurrection du Christ étaient chez lui une source d'inspiration. À son tour le compositeur réenchanta ce grand mystère lumineux et silencieux de cette scandaleuse et merveilleuse foi en la victoire de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine, du bien sur le mal, de l'espérance sur le désespoir. En écoutant cette oeuvre, on peut se dire qu'il faut de profondes harmonies de coeur et d'âme pour soutenir les fortes dissonances de la vie et de l'aventure humaines.

En contrepoint, je pense à l'écrivain Flaubert qui au plus noir de sa maladie mortelle disait : « Je vais mourir comme un chien alors que cette putain de Bovary [personnage central de son oeuvre] va traverser peut-être les siècles sans moi. » L'expérience chrétienne de Beethoven ouvre un horizon de sens où corps et âme font partie intégrante de l'avenir, où retentit en musique la promesse de Dieu : « Je suis avec toi pour toujours. » Le mystérieux, l'ineffable, l'indicible, le transcendant, prennent ici un visage, s'inscrivent dans l'histoire, rejoignent le plus existentiel de notre itinéraire de vie, et nous redonnent de l'âme. La musique et le chant allient nos plus intimes fibres du coeur et de la chair, le corps et l'âme, la vie et son au-delà. Ici on comprend mieux la portée de ces mots de Dostoïevski : « La beauté sauvera le monde. »

Je n'oublierai jamais ce moment de grâce dans un grand congrès international où pendant nos discussions, à tour de rôle, des voix discordantes s'affrontaient autour des priorités de libération. Priorité à la lutte contre le racisme chez les uns, contre la pauvreté chez les autres, contre le capitalisme ou le communisme chez d'autres. Non, disaient des militantes, ce doit être la lutte contre le sexisme pour libérer la femme. Et bien sûr, les délégués du Tiers-Monde qui dénonçaient l'axe tragique des inégalités entre le nord et le sud de la planète.

te. À la fin de la dernière soirée du congrès consacré à la musique et aux chants de divers pays et continents, quelqu'un s'est levé et a dit ceci :

Nous nous sommes disputés à qui mieux mieux en opposant nos priorités, en nommant ces choses dont on veut se libérer, sans jamais [56] nous arrêter à ce au nom de quoi nous voulons lutter, à ce que nous avons en commun. Ce soir, j'ai vibré jusqu'au fond de mon âme à ces musiques et ces chants aussi beaux que différents des quatre coins de la Terre. Tous avaient en commun ce que Mozart disait : « Je cherche toujours deux notes qui aiment. » Et moi, à mon tour, je me disais : nous n'irons pas loin si nous perdons de vue, si nous n'approfondissons pas la beauté, la grandeur de l'être humain, notre amour de l'être humain, la tendresse de la Terre, les trésors de l'âme, la mystérieuse capacité de dépassement de nos consciences où se logent nos ressorts les plus décisifs, et tous les sortilèges et envoûtements de nos musiques et de nos chants, qui sait, peut-être sommes-nous les seuls dans l'univers à pouvoir penser, transformer et réenchanter le monde.

À tant nous obséder des misères, nous adoptons une mentalité misérabiliste qui maintient le pauvre dans une image dégradante et paralysante de lui-même. Nous lui ravissons, malgré nos bonnes intentions, sa dignité, sa musique et son chant. Comme les romantiques d'hier qui disaient : « Les chants les plus désespérés sont les chants les plus beaux et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. » Je ne veux en rien minimiser l'importance des luttes sociales et économiques, mais subrepticement nous glissons vers une pure conception de l'homme producteur. Ne faisons-nous pas le jeu de ceux qui font des êtres humains des rouages, des instruments, des ressources de leur économie, de leur marché, de leur système, de leur parti, et de quoi encore ?

Ce soir, dans la plus totale gratuité, nous avons chanté et mis en musique l'être humain qui a une valeur en lui-même, sa beauté, son âme, sa transcendance, ses profondes harmonies capa-

bles de soutenir de fortes dissonances. Ces chœurs, ces chorales d'enfants de toutes races ont chanté des mélodies d'Afrique, d'Asie, d'Amérique du Sud, des pays du Nord. Ils m'ont fait rêver, espérer et vivre la transcendance de notre famille, humaine commune. Ne sont-ce pas eux et leur avenir qui devraient nous motiver le plus dans nos diverses luttes de libération et de développement durable ? Ne sont-ce pas eux qui amènent la majorité des adultes de la planète à d'étonnants dépassements ? Eux qui n'ont ni avoir, ni savoir, ni pouvoir, eux qui ne sont pas inscrits dans les rapports de force, eux qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance. Eux les poètes qui savent danser, chanter leurs rires, leurs pleurs, eux la transcendance réenchantede en musique pour nous faire retrouver cette innocence originelle, seule capable de vaincre les nouvelles [57] modes de nihilisme et de cynisme qui se cachent derrière l'humour noir et gluant des bien-portants des pays riches, et les nouveaux philosophes de l'incertitude qui brisent à la racine de la vie les rêves et les idéaux des jeunes en quête de sens qui font vivre, aimer, lutter, espérer. Il y a déjà assez de merde en ce monde... À tort ou à raison, je me dis que ce sont peut-être la musique et le chant qui véhiculent le mieux la transcendance humaine, sa force d'élévation, de communion, de motivation et de rebondissement, sa joie et son goût de vivre la paix intérieure, premier cran d'arrêt à la violence, et surtout cette profondeur d'âme sans laquelle on ne peut vraiment s'éduquer et apprendre à bien vivre ensemble.

Cette magnifique intervention inspirée par cette dernière soirée consacrée à la musique fut un moment de grâce inoubliable. En l'écoutant, je pensais au beau texte d'un Père de l'Église du III^e siècle qui s'intitulait *Entre l'arc et la lyre*. Rappelons ici que l'Empire romain était à cette époque en pleine décadence, les esprits étaient troublés, les sociétés divisées et déchirées par la violence ; les batailles des hommes étaient transposées symboliquement en bataille des dieux. Ce Père de l'Église écrivait ceci :

Dans les époques troublées les êtres humains ont toujours la tentation de faire jouer une seule corde, qui la religion, qui la politique, qui l'économie, qui le plaisir comme seul lieu de sens. Quand on joue une seule corde, on en fait souvent un arc qui met les autres en joue, les menace, ou tire dessus. Alors que la musique met en jeu plusieurs cordes. il en faut plus d'une pour trouver sa propre mélodie et celle des autres, pour jouer, chanter, danser et vivre ensemble. Le concept d'orchestre marque la possibilité, la beauté et le bienfait de la communion humaine et les mille et une virtualités d'accords, de mélodies possibles, de notes qui s'aiment. Horizon symbolique du rêve d'une humanité raccordée. Est-il un lieu plus évident, une expérience plus prometteuse que cette quête d'harmonie en l'homme et entre les hommes ? La musique, ses cordes, ses instruments concertés, ses voix lovées l'une dans l'autre maintiennent le cap sur nos besoins et nos rêves d'harmonie, de réconciliation, d'accords et raccords recherchés. Y compris au contrepoint des dissonances toujours présentes dans nos vies individuelles et collectives.

[58]

Du coup l'injonction de la Bible « N'empêchez pas la musique » prend, encore ici, tout son sens d'humanité et de spiritualité. De tous les arts, y compris la poésie, la musique est peut-être le plus apte à transcender les frontières de tous ordres, le plus apte à un langage universel, à rejoindre l'âme sous un mode à la fois très personnel et communel. On a souvent comparé l'art grec à l'art d'inspiration judéo-chrétienne. Le premier exprime la perfection de la forme finie alors que le second laisse toujours une béance sur l'infini, sur la transcendance. Les oeuvres de Michel-Ange, de Vivaldi, de Dante, de Pascal, de Beethoven, en témoignent. Bien sûr, il faudrait apporter des nuances à cette comparaison. Les panthéons grecs et romains dans leurs mises en perspective ne sont pas enfermés dans la finitude, dans la conception cyclique d'une histoire qui se répète ou se referme sur elle-même. Le fameux panthéon d'Agrippa à Rome n'a pas de clé de voûte, sa coupole est ouverte sur le ciel, d'où vient la lumière qui illumine tout l'intérieur de l'édifice, alors que les églises romanes et même gothiques marquent

une certaine transcendance du plein qui trahit la foi biblique et évangélique. Ce sont les verrières et leur clair-obscur qui expriment le mieux cette ouverture au mystère, à l'âme et à Dieu. Le chant grégorien aussi, avec sa voix blanche et ses pauses, se prête aux souffles de l'âme et de l'Esprit. On trouve quelque chose de cette musique chez le poète-musicien et mystique indien Tagore dans sa prière :

Seigneur, aide-moi à faire de ma vie une chose simple et droite, pareille à la flûte de roseau et son souffle de musique dont tu inspires mon âme.

Souffle de l'Esprit, inspiration, cordes sensibles du cœur, illumination intérieure, joies spirituelles sans limites et toujours nouvelles, toute la gamme des sentiments joyeux, autant de bienfaits que nous pouvons tirer d'une musique qui a de l'âme, y compris de nos chansons d'amour quand elles nous rejoignent au meilleur de nous-mêmes. Je reviens à Jacques Brel qui a si bien su pincer nos fibres les plus fines, dans tant de ses chansons.

Il suffit de les lire, et déjà chante en nous leur mélodie toujours neuve et un je-ne-sais-quoi de semblable à une prière. Brel sait si bien [59] faire jaillir le sens dans le non-sens, la vie dans la mort. Lors d'une visite au cimetière où gît son ami Jojo, il lui chante : « Six pieds sous terre, Jojo, tu frères encore. Six pieds sous terre tu n'es pas mort... Six pieds sous terre, Jojo, je t'aime encore. » Chez Brel, l'espérance défonce tout désespoir, comme il le chante si bien : « La lumière jaillira, claire et blanche un matin... La lumière jaillira, parsemant mes silences de sourires de joies... La lumière jaillira qu'éternel voyageur mon cœur en vain chercha. »

La transcendance ne cesse d'affleurer dans ses chansons et sa poésie, qui apportent avec elles et pour nous un supplément d'âme à l'oreille du cœur. Brel nous parle en bas de ces choses d'en haut qui ne meurent pas. Chez lui on se rend compte que le premier « spirituel » se loge dans les profondeurs de notre humanité. Et c'est toujours à travers nos humbles espoirs de cinq sous, à travers les cris de la terre et

de la chair, nos amours impossibles, nos amitiés fidèles et l'innocence première de l'enfant. Écoutons-le encore :

Dites, dites, si c'était vrai. S'il était né vraiment à Bethléem, dans une étable. Dites, si c'était vrai le coup des noces de Cana et le coup de Lazare. Si c'était vrai ce qu'ils racontent les petits enfants, le soir, avant d'aller dormir. Vous savez bien, quand ils disent Notre Père, quand ils disent Notre Mère ? le coup du Christ ressuscité ?

Brel chante le plus humain en nous et notre pari sur Dieu avec ses doutes, et notre bel entêtement à croire en Lui.

Bénédictio

Laissons-nous sur une pensée tournée en prière.

Apprends-nous, Seigneur, à nous retrouver et à Te retrouver dans la musique de l'âme et l'âme de la musique.

Aide-nous à vivre une foi capable de chanter et de réenchanter la vie, à découvrir notre propre mélodie intérieure qui porte notre identité, notre vérité la plus profonde.

Syntonise notre âme sur ta longueur d'onde dont nous trouvons tant d'échos dans Ta Création, comme Mozart qui cherchait toujours deux notes qui s'aiment.

[60]

Que tes accords viennent surmonter tous nos désaccords. Seules tes profondes harmonies peuvent soutenir les dissonances de notre vie.

*Bénis nos chants d'amour et d'espoir Sois béni pour ton
souffle inspirateur de ces musiques immortelles qui nous bran-
chent sur Toi, l'Éternel, et nous réconcilient avec notre humani-
té pour mieux l'aimer et T'aimer*

* * *

[61]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

4

Boire à son propre puits

*Les choses nous rendent regard pour regard.
Elles nous paraissent banales parce qu
nous les regardons d'un regard indifférent
Mais pour un œil clair, tout est miroir ; pour
un regard sincère et grave, tout est profondeur
G. BACHELARD*

*Miroir moins que frisson... à la fois pose et
caresse, passage d'un archet liquide sur un concert de mousse.
PAUL CLAUDFL*

[Retour à la table des matières](#)

CREUSER LE PUITTS DE SA VIE, pelletée par pelletée, le cœur à la source, l'œil. à l'horizon, avec de profondes respirations d'âme et de terre. Oui, un puits solitaire et solidaire, à l'affût d'une eau plus têtue que la pierre, au bord de l'ombre en quête de lumière... Et surtout y laisser émerger les veines cachées de son propre mystère.

Dans mon pays laurentien, il y a bien peu d'aqueducs. Plutôt des lacs, des sources... et beaucoup de puits. Ceux-ci m'ont appris beaucoup sur la vie. De mémoire d'homme, j'ai toujours eu un puits près de chez moi.

Sur la margelle de mon « vieil ami solitaire », comme je l'appelais, il se passait d'étranges et belles choses au fond de moi.

Un héritage purifié qui remontait en eau vive par-delà son dépôt décanté dans le ventre de la terre.

Une longue expérience toujours fraîche et limpide qui avait quelque chose d'un éternel printemps.

[62]

Admirable miroir vivant qui peut réfléchir la profondeur d'une âme, son ciel de rêves, sa beauté intérieure.

Cette force de renouvellement dans la fidélité. Non pas l'habitude de soi, mais la réinvention de soi à même son propre fit. En prise sur le centre de son âme, vigilant à y retremper ses forces dans la présence, et de là illuminer toute chose avec les rayons de ce foyer intérieur.

Quand une vie a su creuser son puits, elle sait tout autant être solitaire que solidaire. Voilà peut-être le paradoxe le plus beau qui se fait leçon d'hommes sur la margelle... Eh oui ! mon vieux solitaire capte les sucs et les sources de la terre. Il apprivoise souterrainement la rosée comme le torrent. Il attire les nappes profondes par mille et un filons, sans jamais dilapider ses réserves. Et ce qu'il y a de plus beau encore, c'est que la soif du puits abreuve celle du monde. Sa solitude alimente autrui, apportant chaque jour sa part d'eau vive.

Domage que tant d'hommes aient peur de la solitude ! Son eau noire apparaît au regard de surface comme emprisonnée entre ses murs, désespérante comme la cellule d'un condamné. Elle semble noyer le jour au fond de la nuit. Mais cette illusion se dissipe quand la vérité du dedans met en cause les évidences de l'œil. Il faut se préparer à cette autre longueur d'onde, plus subtile, plus sensible, plus profonde. Le deuxième regard est toujours intérieur. C'est souvent un mouvement d'âme qui remonte de la lie, s'accroche à la pierre, puis nous livre sa lumière.

Si la mer évoque un je-ne-sais-quoi de divin, le puits, lui, m'apprend le plus bel humain. C'est une oeuvre de nos mains. Une création à la mesure de notre soif. Un apprivoisement du mystère.

Heureux celui qui a construit patiemment un puits près de sa maison. Aucun chemin moderne de la dispersion ne l'égarera de lui-même. Aucune pollution ne brouillera irrémédiablement son âme et sa conscience.

Voyez nos solutions. On ajoute, on accumule alors qu'il faudrait avoir le courage de creuser. On s'encombre plutôt que de se délester. Tout le contraire d'une vie fibre, dégagée, spacieuse.

Justement, la solitude permet de vidanger ces inutiles dépôts qui colmatent tous les accès de la source au fond du puits, alors que la [63] vie grégaire et vulgaire préfère passer et repasser, au chlore des clichés, ses vieilles eaux usées.

Je rage en pensant que nos rivières polluées contiennent le tiers des réserves mondiales d'eau douce. Serait-ce le symbole des énormes ressources humaines que ma société a liquidées pour se retrouver aujourd'hui dans un tragique désert spirituel ?

Oh ! je sais qu'on me dira nostalgique et rêveur sur la margelle du passé. Je proteste.

Mon puits est abondant, mais il ne gaspille pas.

Mon puits a de l'âge, mais il est de tous les âges.

Mon puits sait la jeunesse tout autant que la maturité.

Mon puits est à la mesure de l'homme, de sa soif... il est toujours à sa portée.

Il raccorde mon quotidien à mon mystère, mes sueurs à mes rêves.

Il est cœur, tête et main... tout un comme la vie. Il a ce sens de la totalité que nous avons perdu. Mais je le sais trop discret, trop ouvert, trop fibre pour le soupçonner d'être totalitaire.

Il nous rappelle que nos amours font si souvent de l'autre une eau et un pain pour nous-mêmes. Lui, il sait notre soif. Son amour part de là. S'il a le génie de capitaliser l'eau vive, c'est pour mieux la partager.

Bien sûr, c'est un assoiffé qui siphonne toutes les sèves du terreau. Mais voyez-le généreux, disponible, discret.

On le croirait arrogant dans sa solitude assurée. Mais non, il ne calcule même pas la mesure. Chacun en prend pour sa soif. Rien d'une égalité simpliste, définie par le savoir ou le pouvoir des autres. Égalité plate ou envieuse. Égalité des petits pois dans la boîte de conserve. Égalité de caserne : du berceau à la tombe. Égalité unanime, sans individualité et vraie liberté. Eh oui ! cette égalité qui coupe la tête ou les pieds sur le gigantesque lit de Procuste des idéologies. Une égalité sans relief sans horizon, sans profondeur. J'insiste. Elle est en train de faire le tour de la terre, comme une autre vision de la domination. Égalité des centres commerciaux comme celle des goulags. Tous au même pas, à la même mesure. Copie conforme aussi bien ici que là-bas.

[64]

Mon puits dénonce l'abondance vaine et gaspilleuse comme les fausses réponses aux soifs de la misère.

Il a la juste touche humaine et politique.

Il sait la soif et l'eau qui la comble à satiété.

Mais d'abord la soif. La soif de l'autre, la sienne. Voilà la première solidarité. Dans le creux de sa solitude, le puits cultive sa soif, se remplit et se rend disponible à la soif de l'autre.

La marque de toute décadence humaine, c'est l'absence de soif. Sans elle, il n'y a plus ni élan ni espoir.

Rien n'est plus faux que le proverbe « Ventre affamé n'a pas d'oreilles ». C'est plutôt le ventre gavé, lourd, blasé, qui n'entend plus rien !

Quelle est ta soif ? Quelle est ta faim ?

Voilà la question que pose mon puits. Au beau milieu de ma terre comme à l'infini de mon mystère... du Mystère.

Cette eau vive immédiatement disponible est chargée d'une longue histoire, d'une lointaine mémoire. La rencontre amoureuse de Jacob et de Rébecca qui nouèrent leur soif dans une même foi, après la dure lutte entre l'Éternel et l'ange de la mort. Et plus tard, la Samaritaine

qui portait toutes les soifs de la femme d'hier et d'aujourd'hui. Elle a tout appris sur la même margelle. Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit « Donne-moi à boire », c'est toi qui aurais demandé de l'eau vive et Il t'en aurait donné. Avec quelle délicatesse Dieu se fait mendiant de nos soifs... Un seul verre d'eau fraîche entre lui et nous... et jaillit la source d'une vie éternelle !

Oh ! je sais des existences semblables à des trous noirs et vides où il ne reste au fond qu'une lie fangeuse et fétide. Alors il faut creuser, vidanger, remaçonner en plein brouillard, avec le secret espoir que, sous le limon, se dégorgent les veines et gicle à nouveau une eau cristalline où se confondent le mystère de la terre et la lumière d'en haut. Ce qui me fascine dans le puits, c'est qu'il peut être intarissable comme la mer... et pourtant si petit. Comme l'homme avec son Dieu, comme Dieu avec son peuple. L'infini dans la finitude.

J'aurais peine à croire l'espérance chrétienne en Dieu si elle n'avait pas l'humilité humaine du puits. Elle me noierait dans une sorte d'éternité indéfinie, sans rives, sans port d'attache, sans ancrage. Il ne [65] faut jamais perdre de vue le petit juif Jésus, fils d'homme, humble tige de Jessé, qui a poussé dans un tout petit coin de terre, et n'a été comme nous tous qu'un instant dans l'histoire. En se dépêchant d'en faire le Christ, Seigneur de l'univers, on risque de se perdre dans une lointaine et trop vaste espérance sans prise sur nos minuscules espoirs qui rôdent autour de notre maison et de son puits. Le plus merveilleux de la foi chrétienne, c'est que Dieu, en Jésus, fait passer l'océan dans les filons les plus humbles du puits de nos jours et de nos nuits.

Les grands mots de l'Apocalypse seraient écrasants, mystifiants sans ces paroles toutes simples de l'Évangile... Un semeur au travail... Un fils revient chez son père... Une veuve pauvre partage ses sous... Un pasteur et sa brebis perdue... Une main tendue, une mesure de farine, une vague qui vient se coucher au ventre de la barque... La brûlure de Dieu serait insoutenable sans un long apprivoisement tout en tendresse, comme celui de nos amours, de nos retours, de nos patiences, de nos recommencements. Il a voulu être l'autre rive qui tantôt s'approche, tantôt s'éloigne de la nôtre, avant l'étreinte définitive. « Dieu est

là, et je ne le savais pas. » Pouvais-je seul apprivoiser mes fauves sans pour cela les domestiquer ?

Quand jaillit la prière comme une source

Tu nous as dit que nul ne peut ajouter une coudée à sa taille et qu'il vaut mieux creuser le puits de la vie et de sa propre terre.

Toi, le Verbe fait chair, tu nous as appris que la foi évangélique se loge d'abord dans notre humanité, dans nos amours de chair, dans la justice du pain partagé, dans nos désirs et nos espoirs les plus chers, dans nos cris, même les plus étouffés.

Tu nous as initiés à repérer les vrais chemins intérieurs qui mènent aux riches et fécondes sources que tu ne cesses de faire jaillir au fond de nous pour une vie en abondance.

Tu es descendu dans les enfers du mal, de la souffrance, de la mort et de tant d'autres abîmes de non-sens, d'impuissance, de fatalité, de révolte sans nom qui nous noient, en les vivant toi-même avec nous, avec les mêmes questions sans réponses.

[66]

Et tu es remonté en nous, avec nous, dans la foi ressuscitante de l'Autre, l'Inattendu, l'Imprévu, pour nous faire découvrir des forces inconnues de rebondissement, de renouvellement, de réenchantement déjà plantées en nous par Toi. Tu étais déjà souterrainement à l'œuvre dans tous les durs enfantements de l'évolution de l'univers, de l'histoire du monde et de nos aventures humaines.

Toi, le Dieu caché qui ne veut pas s'imposer et qu'on ne peut deviner sans le grand risque d'y croire, sans ouverture au fond de nous-mêmes. On t'appelle le Très-Haut, mais Tu te fais Très-Bas, comme en témoigne ton fils, ton envoyé. Est-ce pour te rendre plus accessible à nous ? Comment ne pas t'en remercier ?

Mais peut-être veux-tu, entre autres choses, nous signifier que les hommes, les peuples, les sociétés s'unissent par leurs propres racines et sources d'humanité, par leur transcendance d'en bas, là où ton Esprit met en œuvre le salut, au creux des plus profondes requêtes de libération.

N'est-ce pas aussi l'histoire secrète que tu poursuis dans le puits que nous avons creusé dans notre vie, nos amours, nos quêtes de sens, nos travaux et nos luttes, nos épreuves et nos projets ? Aide-nous à les aventurer avec toi qui, depuis si longtemps, accompagnes notre humanité dans une foulée de liberté commune où rien n'est décidé à l'avance, sinon ta promesse entêtée et notre risque d'y croire.

Méditation sur les symboliques spirituelles de l'eau

Source de vie, moyen de purification et force de régénérescence, ce sont là trois références symboliques qui remontent aux traditions les plus anciennes. On sait déjà que, dans l'univers biblique et chrétien, l'eau symbolise la naissance et la renaissance, comme en témoigne le rite du baptême. La perte des eaux du sein maternel lors de l'accouchement ouvre sur une vie nouvelle, sur la naissance au monde. La Bible, dès le début, évoque l'Esprit qui planait sur les eaux de la création de Dieu. Au départ, les eaux, masse indifférenciée, représentent l'infinité des possibilités. Elles contiennent le germe des germes, toutes les promesses de développement. Elles sont un heu de ressourcement dans un immense réservoir de potentialités où l'on peut puiser une force nouvelle.

[67]

La notion d'eaux primordiales, origines et véhicules de toute vie - un peu comme la sève d'une plante -, est quasi universelle. La plupart des religions voient dans ces eaux primordiales, outre leurs fonctions régénératrices et purificatrices que les rites mettent en valeur, un don du ciel. Dans la spiritualité tadoïste, elles tiennent d'une sagesse

sans contestation, d'une liberté qui, comme la source, sait toujours se frayer un chemin. L'eau rituelle des initiations tibétaines marque le symbole des vœux, des engagements pris par le postulant.

Plus près de nous, dans les traditions juive et chrétienne, l'eau symbolise, outre l'origine et la source de toutes choses, la transcendance dont elle est une hiérophanie. Mais, comme dans beaucoup de symboles, il y a ici ambivalence parce que l'eau peut détruire, tuer, noyer dans l'abîme.

Mais, pour les nomades du désert qu'étaient les premiers juifs, le puits et la source étaient lieux de joie et d'émerveillement ; les points d'eau, des lieux sacrés, oasis de paix. Puis l'eau est devenue un enjeu de vie et de mort, comme ce sera le cas aussi, peut-être, pour les générations qui nous suivent. Et comment ignorer qu'au berceau de notre propre civilisation la valeur humaine et spirituelle de l'hospitalité était exprimée par une coupe d'eau fraîche gracieusement offerte aux visiteurs et par le lavement de leurs pieds pour la paix et le repos ?

Toute la Bible est traversée par la symbolique de l'eau ³.

Incursions bibliques

Yahvé est comparé à une pluie de printemps (*Os* 6,3), à la rosée qui donne aux fleurs leur croissance (*Os* 14,6), aux eaux fraîches s'écoulant des montagnes, au torrent qui abreuve. Le juste est semblable à l'arbre planté au bord des eaux courantes (*Nb* 24,6) ; l'eau apparaît donc comme un signe de bénédiction. Mais il convient d'en [68] reconnaître justement l'origine divine. Ainsi, d'après Jérémie (2,13), le peuple d'Israël dans son infidélité, méprisant Yahvé, oubliant ses promesses et cessant de le considérer comme la source d'eau vive, a voulu creuser ses propres citernes ; celles-ci, lézardées, ne conservèrent pas l'eau. Jérémie, blâmant l'attitude du peuple à l'égard de son Dieu, source d'eau vive, se lamente en disant : « ils feront de leur pays un

³ Voir J. CHEVALIER et A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Lafont, 1982, P. 376-382.

désert » (18,16). Les alliances étrangères sont comparées aux eaux du Nil et de l'Euphrate (11,18). L'âme cherche son Dieu comme le cerf altéré cherche la présence de l'eau vive (*Ps* 42,2-3). L'âme apparaît ainsi comme une terre sèche et assoiffée, orientée vers l'eau ; elle attend la manifestation de Dieu, telle la terre desséchée qui souhaite être abreuvée par les pluies (*Dt* 32,2). C'est ce symbolisme, issu des bases les plus anciennes du monde méditerranéen, qui fournira au poète Federico Garcia Lorca la trame même de sa tragédie *Yerma*, la femme stérile par manque d'homme, comme est stérile *yermo*, le désert, par manque de pluie.

Il est tout naturel que les Orientaux aient considéré l'eau d'abord comme un signe et un symbole de bénédiction : n'est-ce pas elle qui permet la vie ? Quand Isaïe prophétise une ère nouvelle, il dit : « [...] de l'eau jaillira dans le désert [...] le pays de la soif se changera en sources » (*Is* 35,6-7). Le voyant de l'Apocalypse ne parle pas différemment : « L'agneau [...] les conduira aux sources des eaux de la vie » (*Ap* 7,17).

L'eau est donnée par Yahvé à la terre, mais il est une autre eau plus mystérieuse : celle-ci relève de la Sagesse, qui a présidé, lors de la création, à la formation des eaux (*Jb* 28,25-26 ; *Pr* 3,20 ; 8,22,24,28-29 ; *Si* 1,2-4). Dans le cœur du sage, l'eau réside ; cet homme est semblable à un puits et à une source (*Pr* 20,5 ; *Si* 21,13), et ses paroles ont la puissance du torrent (*Pr* 18,4). Quant à l'homme privé de sagesse, son cœur comparable à un vase brisé laisse échapper la connaissance (*Si* 21,14). Ben Sira compare la Thora (la Loi) à la Sagesse, car la Thora répand une eau de Sagesse. Les Pères de l'Église considèrent l'Esprit Saint comme l'auteur du don de sagesse qu'il verse dans les cœurs altérés. Les théologies du Moyen Âge représentent ce thème en lui donnant un sens identique. Ainsi, pour Hugues de Saint-Victor, la Sagesse possède ses eaux, l'âme est lavée par les eaux de la Sagesse.

[69]

L'eau devient le symbole de la vie spirituelle et de l'Esprit, offerts par Dieu et souvent refusés par les hommes.

Jésus reprend ce symbolisme dans son entretien avec la Samaritaine : « Qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif...

L'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle » (*Jn* 4, spécialement verset 14).

Avant tout symbole de vie dans l'Ancien Testament, l'eau est devenue symbole de l'Esprit dans le Nouveau Testament (*Ap* 21).

Jésus-Christ se révèle le Maître de l'eau vive avec la Samaritaine (*Jn* 4,10). Il est la source : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (*Jn* 7,37-38). Comme du rocher de Moïse l'eau jaillit de son sein et sur la croix la lance fera couler de l'eau et du sang de son côté ouvert. C'est du Père que l'eau vive s'écoute, elle se communique par l'humanité du Christ ou encore par le don de l'Esprit Saint qui, suivant le texte d'un hymne de la Pentecôte, est *fons vivus* (fontaine d'eau vive), *ignis caritas* (feu d'amour), *Altissimi donum Dei* (don du Très-Haut). Saint Athanase précise le sens de cette doctrine en disant : Le Père étant la source, le Fils est appelé le fleuve, il est dit que nous buvons l'Esprit (*Ad Serapionem*,1.19). L'eau revêt donc un sens d'éternité : celui qui boit de cette eau vive participe déjà à la vie éternelle (*Jn* 4,13-14).

L'eau vive, l'eau de la vie, se présente comme un symbole cosmogonique. C'est parce qu'elle purifie, guérit, rajeunit qu'elle introduit dans l'éternel. Selon Grégoire de Nysse, les puits conservent une eau stagnante. *Mais le puits de l'Époux est un puits d'eau vive. Il a la profondeur du puits et la mobilité du fleuve, ce qui n'est pas sans rapport avec la prière de Lorca mentionnée plus haut.*

D'après Tertullien, l'Esprit divin choisit l'eau parmi les divers éléments, c'est à elle que vont ses préférences, car elle apparaît dès l'origine comme une matière parfaite, féconde et simple, totalement transparente (*De baptismo*, 3). Elle possède par elle-même une vertu purificatrice et pour cette raison encore elle est considérée comme sacrée. D'où son usage dans les ablutions rituelles ; par sa vertu, elle efface toute infraction et toute souillure. Seule l'eau du baptême lave des péchés et elle n'est conférée qu'une fois, car elle fait accéder à un autre état : celui d'homme nouveau. Ce rejet de l'homme ancien, ou [70] plutôt cette mort d'un moment de l'histoire, est comparable à un déluge, car celui-ci symbolise une disparition, un effacement : une époque s'anéantit, une autre surgit.

L'eau, possédant une vertu purificatrice, exercera de plus un pouvoir sotériologique. L'immersion est régénératrice, elle opère une renaissance, dans le sens où elle est à la fois mort et vie. L'eau efface l'histoire, car elle rétablit l'être dans un état nouveau. L'immersion est comparable à la mise au tombeau du Christ : il ressuscite, après cette descente dans les entrailles de la terre. L'eau est symbole de régénération : l'eau baptismale conduit explicitement à une nouvelle naissance (*Jn 3,3-7*), elle est initiatrice. Le *Pasteur* d'Hermas parle de ceux qui descendirent morts dans l'eau et en remontèrent vivants. C'est le symbolisme de l'eau vive, de la fontaine de jouvence. Ce que j'ai en moi, dit Ignace de Théophore (d'après Calliste), c'est l'eau qui opère et qui parle. On se souviendra que l'eau de la Castalia de Delphes donnait son inspiration à la Pythie. L'eau de la vie est la Grâce divine.

Les cultes sont volontiers concentrés autour des sources. Tout lieu de pèlerinage comporte son point d'eau et sa fontaine. L'eau peut guérir en raison de ses vertus spécifiques. Au cours des siècles, l'Église s'est élevée maintes fois contre le culte rendu aux eaux ; la dévotion populaire a toujours considéré la valeur sacrée et sacralisante des eaux. Mais les déviations païennes et le retour des superstitions étaient toujours menaçants : le magique guette le sacré pour le pervertir dans l'imagination des hommes.

Si les eaux précèdent la création, il est bien évident qu'elles demeurent présentes pour la recréation. À l'homme nouveau correspond l'apparition d'un autre monde.

Dans certains cas - et nous l'avons dit au début de cette partie -, l'eau peut faire oeuvre de mort. Les *grandes eaux* annoncent dans la Bible les épreuves. Le déchaînement des eaux est le symbole des grandes calamités.

Les eaux amères de l'océan désignent l'amertume du cœur. L'homme - dira Richard de Saint-Victor - doit passer par les eaux amères, quand il prend conscience de sa propre misère, et cette *sainte amertume se changera en joie*.

[71]

Des symboles anciens de l'eau comme source de fécondation de la terre et de ses habitants, nous pouvons revenir aux symboles analyti-

ques de l'eau comme source de fécondation de l'âme : la rivière, le fleuve, la mer représentant le cours de l'existence humaine et les fluctuations des désirs et des sentiments. Comme pour la terre, il y a lieu de distinguer dans la symbolique des eaux la surface et les profondeurs. La navigation ou l'errance des héros en surface signifie qu'ils sont exposés aux dangers de la vie, ce que le mythe symbolise par les monstres qui surgissent des profondeurs. La région sous-marine devient ainsi symbole du subconscient. Le perversissement se trouve également figuré par l'eau mélangée à la terre (désir terrestre) ou stagnante qui a perdu sa propriété purifiante : la vase, la boue, le marais. L'eau gelée, la glace, exprime la stagnation à son plus haut degré, le manque de chaleur d'âme, l'absence du sentiment vivifiant et créateur qu'est l'amour : l'eau glacée figure la complète stagnation psychique, l'âme morte.

L'eau est le symbole des énergies inconscientes, des puissances informées de l'âme, des motivations secrètes et inconnues. Il arrive assez souvent dans les rêves que l'on soit assis au bord de l'eau en train de pêcher. L'eau, symbole de l'esprit encore inconscient, renferme le contenu de l'âme que le pêcheur s'efforce de ramener à la surface et qui devra le nourrir. Le poisson est un animal psychique...

Gaston Bachelard a écrit de subtiles variations sur les eaux claires, printanières, courantes, amoureuses, profondes, dormantes, mortes, composées, douces, violentes, l'eau maîtresse du langage, etc., qui sont autant de facettes de ce symbole miroitant.

Une fois de plus nous constatons que des symboles fondamentaux persistent dans le cœur et l'imaginaire humains, dans la mentalité collective. Une civilisation technicienne et industrielle, par les manques et la pollution qu'elle suscite, peut aviver le besoin, l'angoisse et l'appétit de signes qui parlent.

* * *

[73]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

5

Pour cet amour qui vient de toi

[Retour à la table des matières](#)

FERNAND DUMONT me disait un jour son exaspération devant le langage sirupeux de certains ecclésiastiques quand ils parlent de l'amour humain et de l'amour de Dieu : « Du moralisme outrancier d'hier ils sont passés à des sucreries spirituelles qui n'ont rien du sel de l'amour qui brûle la chair, le cœur et l'âme. » Vigneault est plus près de l'Évangile quand il chante : « Qu'il est difficile d'aimer ! » Combien de nos chansons d'amour dites profanes ont souvent plus d'âme, de vérité, d'inspiration, de transcendance, d'horizon spirituel que ces nouvelles « tounes » liturgiques olé olé de nos chorales d'église ! Les peines de nos amours modernes, leurs déchirements, leurs folies, leurs fragilités, leurs recommencements ou reprises nous parlent mieux de Dieu, de son fol attachement à l'humanité et à nous-mêmes. On ne peut plus chanter facilement le pardon quand on intègre les blessures et les ruptures amoureuses dans la foi, dans les rapports de Dieu à nous, de nous à Dieu. On comprend mieux les colères d'amour du Dieu de la Bible et des Évangiles, du Fils de Dieu, humain comme

nous, et « les prostituées qui nous précéderont dans le Royaume des cieux »... et les homosexuels et les divorcés et celles qui ont vécu des avortements déchirants. Qui sait jusqu'où peut aller la folie amoureuse de Dieu ?

Je pense à ces commentaires scandaleux d'Isaac le Syrien, un Père de l'Église du II^e siècle, sur les Béatitudes, surtout celle des cœurs purs qui verront Dieu : « Veux-tu savoir si tu as vraiment le cœur pur ? Demande-toi si tu sais reconnaître le fond de pureté qui se cache au fond du cœur de ceux que toi et d'autres vous considérez [74] comme des impurs... » Zachée le riche, le fils prodigue qui a dilapidé l'héritage de son père, Madeleine la prostituée qui « sera pardonnée parce qu'elle a beaucoup aimé », Judas le traître, Pilate le lâche. Jésus lui-même a mis du temps pour se démarquer de son héritage religieux culturel avant de déboucher sur le refus de toute condamnation éternelle et irrémédiable. Les premiers chrétiens qui nous ont livré son Évangile ont enfoui cette Bonne Nouvelle de son Esprit nouveau dans la lettre du vieux testament. Aujourd'hui encore, nous en savons si peu sur la folie amoureuse de Dieu. Nos folles amours modernes, encore ici, nous en rapprochent peut-être plus que nos théologies, même les plus ouvertes au scandale subversif du Dieu caché d'Isaïe et de Jésus. « Je ne veux plus rien savoir de tes péchés. » Comme la liberté, l'amour fou de Dieu vient à peine d'émerger dans la conscience chrétienne. Cet amour fou est la fine pointe du salut de Dieu.

J'avoue que je l'ai si peu intégré dans ma foi, dans ma prière, dans mon rapport à Lui. Mais je commence à deviner, à discerner que ma confiance, mon espérance, mon pari sur Lui, sont largement tributaires de Sa folie amoureuse « ignorée des savants et des sages »... et de mes propres raisons d'y croire.

Oh, je sais tous les périls et brouillards de ce qu'on appelle aujourd'hui les « Fous de Dieu », ces fanatiques qui tuent et massacrent au nom de Dieu, qui le défigurent tragiquement. La folie de Dieu, du Christ et de ses disciples est tout le contraire de ce fanatisme mortifère et d'un Dieu vengeur. Le feu amoureux de Dieu brûle la mort, le mal, la haine, l'injustice, le désespoir et nous associe à cette grâce, à cette responsabilité. Terre nouvelle, cieux nouveaux. Difficile d'y croire, mais c'est notre plus cher espoir, notre conviction, notre pari

sur Lui. Plus que jamais peut-être l'amour devient objet de foi. On l'a tant galvaudé. On a tant de peine à y croire aujourd'hui. Au nôtre comme au sien. Relisons d'abord, avec des yeux neufs, *l'Hymne à l'amour* de saint Paul, dans la nouvelle traduction de la Bible.

[75]

Hymne à l'amour de saint Paul ⁴

Je peux bien parler les langues des hommes,
celles des anges,
mais sans l'amour,
je ne suis plus que l'écho du bronze,
l'éclat d'une cymbale.

Je peux être prophète,
avoir l'intelligence de tous les mystères,
tout connaître ;
ma grande confiance peut bien déplacer des montagnes,
sans amour je ne suis rien.

Je peux partager tout ce que j'ai pour nourrir les bouches,
livrer mon corps au bûcher,
sans amour je n'en fais rien.

L'amour est patience.
L'amour est bienveillance.
L'amour n'est pas jalousie.
Il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'importance, ne blesse pas, ne
cherche pas son intérêt, ne tient aucun compte du mal
sa joie n'est pas l'injustice, sa joie c'est la vérité
il couvre tout, il fait toute confiance, il espère tout, il supporte tout.
[...]

⁴ *La bible* (1 Co 13, 1-7, 12-13), Paris/Montréal, Bayard/Médiaspaul, 2001, p. 2523-2524.

Nous voyons tout pour l'instant à travers un miroir,
de façon énigmatique, mais alors ce sera dans un face-à-face. Pour
l'instant, ma connaissance est relative,
mais alors je connaîtrai vraiment comme je fus vraiment connu.

Aujourd'hui, il y a la confiance, l'espoir et l'amour.
Ils sont trois.
Mais de ces trois, le plus grand c'est l'amour.

[76]

Se purifier le cœur

Il sera donc question des dimensions spirituelles et chrétiennes de l'amour, de sa source en Dieu. Il y a présentement dans le monde et jusqu'au fond des consciences individuelles la tentation de ne plus croire en l'amour, comme si, plus que jamais, l'amour avait besoin d'être sauvé par le Dieu d'amour dont nous parlent la Bible et les Évangiles.

Ce monde trop dominé par la violence, par l'argent, par l'unique recherche de ses propres intérêts, risque de devenir un monde sans amour, une caricature du Royaume de Dieu qui nous a créés par amour et pour l'amour.

Prenons un moment de silence pour sonder notre cœur, notre vie, notre âme, nos manques à l'amour et pas seulement nos manques d'amour.

Aide-nous, Seigneur, à « réamoriser » la vie, aide-moi, Seigneur, à mieux aimer. Sauve ce monde en manque d'amour.

Méditation

Au meilleur de notre modernité et de ses expériences d'un nouvel art de vivre, on a redonné au corps, à l'affectivité, à la sexualité, au plaisir, des accents plus libres, plus sereins, plus épanouissants et souvent plus authentiques. Je dis bien « au meilleur de notre modernité », car nous savons tous que l'amour aujourd'hui connaît aussi des avatars, des ravalements et de nombreux échecs. Dans un cas comme dans l'autre, les profondeurs spirituelles de l'amour sont concernées jusque dans leur fondement. Pour nous chrétiens, l'amour est à la fois un trait fondamental de Dieu et de l'être humain qu'il a créé à sa ressemblance. J'ai évoqué un peu plus tôt la crise spirituelle de la foi en l'amour, non seulement chez les individus mais aussi entre les peuples, les races, les religions, comme si l'amour avait besoin de salut. Comme le mariage et la famille d'aujourd'hui. Qui sait, l'exploration spirituelle de nos belles mais difficiles amours humaines pourrait peut-être renouveler notre regard...

[77]

Soulignons d'abord qu'on prend souvent l'amour comme quelque chose qui va de soi. On l'exprime avec des mots convenus, stéréotypés, généraux et souvent usés : « Ah oui, c'est beau, c'est grand, c'est important l'amour. » Puis, au fond de soi, on dit parfois le contraire : « Ah, l'amour, il n'y a pas que ça dans la vie, il y a des peines là-dedans, des crises, des fragilités, des tiraillements, des incertitudes, des souffrances et tant d'autres choses qui font souffrir. » Resurgit l'interrogation sur la crise de foi en l'amour, surtout en un amour durable, capable de croître avec les années, capable de se bonifier comme un bon vin dont le bouquet se rehausse avec l'âge.

Alors on peut se demander si aujourd'hui plus que jamais se marier, c'est être confronté à un acte de foi appuyé humainement par un acte de volonté résolu à réussir son amour.

Dans les médias, les téléromans, les chansons d'amour, les conversations courantes, ce côté spirituel profond de l'amour est rarement évoqué.

Et pourtant des jeunes tiennent à se marier religieusement. Je ne suis pas étonné que des jeunes ne se marient pas à l'église, mais que plusieurs autres y tiennent encore avec des motivations, une authenticité, une liberté et une foi émouvantes. Sans ces crispations que j'ai déjà observées chez la génération qui les précède.

D'aucuns diront que c'est parce que le mariage civil est d'une platitude, d'une sécheresse insondable. D'autres diront que c'est parce que leurs parents et grands-parents seraient déçus si ça ne se faisait pas à l'église.

D'autres diront simplement : « Parce que c'est plus beau, plus solennel, plus magique à l'église avec de la belle musique et du beau chant, avec une superbe robe de mariée. Et ça fait des photos plus grandioses, plus somptueuses. »

Bref, en surface, on ne croirait plus à l'amour, mais à une passion qui vaut seulement lorsqu'elle est en feu, à son paroxysme. Si elle se refroidit, s'il survient une crise, on pense que l'amour est mort, qu'il faut aller chercher ailleurs un autre feu qui, lui aussi, risque d'être un feu de paille.

Pourtant, et c'est ce qu'il y a de formidable dans l'amour que Dieu a semé en nous, l'amour ne cesse d'être le moteur, la force, [78] l'aspiration la plus puissante pour soulever la vie, lui donner goût, saveur, valeur et dynamisme. Et là, on se rend compte que même dans les chansons d'amour modernes les plus profanes, on peut trouver une profondeur humaine et spirituelle, une foi indéracinable toujours prête à reflamber. Une sorte de braise qui demeure vivante même sous les cendres de bien des déceptions. Je pense ici à La chanson des vieux amants de Brel.

Bien sûr, nous eûmes des orages
Vingt ans d'amour, c'est l'amour fol
Mille fois tu pris ton bagage
Mille fois je pris mon envol

[...]

Moi, je sais tous tes sortilèges
Tu sais tous mes envoûtements
Tu m'as gardé de pièges en pièges
Je t'ai perdue de temps en temps
[...]

Oh, mon amour
Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour
[...]

Et puis je pense à cette autre chanson de Brel :

Quand on n'a que l'amour
à s'offrir en partage
au jour du grand voyage
qu'est notre grand amour
Quand on a que l'amour
mon amour toi et moi
pour qu'éclatent de joie
chaque heure et chaque jour.
Quand on a que l'amour
pour vivre nos promesses
sans nulle autre richesse
que d'y croire toujours

[79]

Voyez comment Brel fait de sa chanson un enjeu de foi et d'espérance spirituelle. Comment ne pas reconnaître qu'il y a au fond de nous cette braise, ce feu, cette foi, cette espérance portée, inspirée par l'amour, par le besoin d'amour ?

Le plus bel héritage, le socle le plus dynamique pour toute la vie, c'est d'avoir été aimé comme enfant, et d'avoir appris à aimer.

Mais il y a aussi quelque chose de particulier dans l'amour du couple humain.

Pour nous de l'extérieur, on a beau bien connaître un couple qui s'aime, on a beau avoir des explications pour comprendre le fait qu'ils s'aiment, mais l'essentiel nous échappe. Il leur échappe aussi à eux. Pourquoi sont-ils toujours ensemble ces deux-là ? Pourquoi se marier quand on sait que les alliances sont plus fragiles que jamais ? Pourquoi croient-ils envers et contre tout à un amour pour toujours ? Pourquoi veulent-ils faire tout ce qu'ils peuvent pour que leur amour dure, croisse, grandisse et se renouvelle sans cesse ?

Comment nier qu'il y a un je-ne-sais-quoi de transcendant dans l'amour humain, un mystère, une sacralité, une source et un horizon de sens qui dépasse les raisons, les calculs et les intérêts. Et aussi les logiques d'instinct, d'héritage, de reproduction et de quelque autre impératif qui va de soi. Déjà le langage amoureux est imprégné de cette transcendance, de ces choses lointaines et majeures qui viennent de plus loin que nous et vont au-delà de nous. Comme Khalil Gibran disait : « Ne crois que tu puisses guider le cours de l'amour, mais l'amour s'il t'en trouve digne guidera ton cours. » Christian Bobin a écrit : « Éclairer ce que tu aimes, sans toucher à son ombre, à son mystère. » Un exemple parmi cent autres de ces touches d'âme d'un amour authentique, d'une spiritualité de l'amour. Ce poème de Paul Éluard, dans sa dynamique la plus mûrie, est tissé de foi et d'espérance :

Je te cherche par-delà l'attente
Par-delà moi-même
Et je ne sais plus tant je t'aime
Lequel de nous deux est absent
Tu es venue, le feu s'est alors ranimé

[80]

L'ombre a cédé, le froid d'en bas s'est étoilé
J'allais vers toi, J'allais sans fin vers la lumière.

Il est à mettre en contrepoint d'un autre de ses poèmes :

La nuit n'est jamais complète
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme au bout du chagrin
Une fenêtre ouverte, une fenêtre éclairée
Il y a toujours un rêve qui veille
Désir à combler, faim à satisfaire
Un cœur généreux
Une main tendue, une main ouverte
Des yeux attentifs
Une vie, la vie à partager

Chez le poète Fernand Dumont, dans un poème dédié à sa femme, peu avant de quitter cette terre, la transcendance affleure au plus pur de l'âme, de l'amour.

Quand je serai très vieux
Demain peut-être
Quand l'ange tournera discrètement la page inachevée

Quand j'aurai fini de traquer les mots
Défaillant d'en avoir tant mis sur la page
Quand viendra le temps de partir
Toute parole close
L'âme bleue pareille au silence
Et livrée aux confins de l'absence

Quand il faudra s'en aller sans rien trahir
Que nulle hâte ne tirera plus par la manche
Que sera passée l'heure des floraisons et des peines

Quand il faudra remiser la plume et le sablier
Replier mes solitudes avec mes amitiés
Ranger mes rêves dans l'armoire aux ténèbres

Ce jour-là toutes mes nuits au bout des mains
Je fermerai les yeux de la mémoire
Tendu dans l'attente de la lumière
Transi de tenace espérance

L'âme enfouie dans ses feuillages
Ses heures résignées en un vaste songe
J'abandonnerai ma main consolée dans la tienne
Ce sera le matin je pense

Au début de ce chapitre, j'ai évoqué la pudeur de Dumont. Pudeur de son amour, mais aussi pudeur de sa foi chrétienne. Le poème cache ici autant qu'il dévoile. Il y a de cela dans tout amour authentique. Dieu lui-même s'y tient en retrait tout autant qu'il s'y révèle, avec un infini respect de nos amours, de leurs espaces secrets, de leurs complicités intimes et réservées. D'où la réticence de Dumont devant les discours ecclésiastiques de morale intrusive et « viol-ente », d'imposition intempestive de l'amour de Dieu, pourtant tout autre avec nous et pour nous. Le christianisme d'avant le jansénisme et le puritanisme était discret, réservé face à l'intimité et à la liberté du couple. C'est ce christianisme qui s'est insurgé contre les viols de la liberté du couple, contre les mariages imposés par les familles. Cette libération historique a été refoulée indirectement par les clercs par un autre biais, celui du contrôle moral - intrusif jusqu'à l'indécence - de la longue liste des péchés de la chair. Quand j'étais jeune prêtre, en pleine chrétienté omnipotente, je n'entendais parler que de cela au confessionnal. Mais c'est mon père qui, plus que tout autre, m'a fait comprendre le tragique de cette agression et surtout le bienfait de sa libération : « Cette libération nous a aidés à mieux nous aimer, à mieux vous aimer, vous les enfants, et aussi à croire en l'amour de Dieu. »

Par-delà ces graves propos, j'entends des gens de tous âges qui me disent leur rêve, leur espoir ou leur expérience vécue du grand amour pour toute la vie et de son vœu mystérieux d'éternité qui transcende l'instinct animal d'accouplement et de reproduction.

Saint Paul dans son *Hymne à l'amour* nous le laisse entendre clairement. Ce vœu-là ne peut venir que de Dieu, Lui l'éternel amoureux.

[82] C'est cet amour-là qui nous branche sur Dieu. C'est par cela qu'il nous a faits semblables à Lui : des êtres d'amour créés par l'amour et pour l'amour. Par le vœu éternel qui habite nos amours. On aime ses enfants pour toujours. On prie ses parents et ses grands-parents qui nous ont aimés, même longtemps après qu'ils nous ont quittés pour le ciel. Il en va de même de nos autres expériences d'amour authentique.

Bien sûr, il peut arriver des ruptures, des amours impossibles. Dieu comprend cela. Mais reste toujours au fond de soi ce vœu, ce désir, cet espoir d'un amour pour toujours. Quand on perd la foi en cette possibilité, on brise ce qu'il y a de plus profond en notre humanité, on perd la foi en l'humanité et aussi en Dieu, en un Dieu amour.

En regard de cette foi, ce qu'il y a de plus beau, de plus rempli d'espérance, c'est le fait que l'amour ne mourra jamais dans l'humanité, parce que Dieu s'est engagé à ce que jamais l'amour ne cesse d'être la force fondamentale du cœur humain, une force infinie, éternelle.

Une invitation à toujours chercher deux notes qui font chanter la vie, l'amour et l'âme, même dans les épreuves, un peu comme Brel dans sa superbe chanson *Voir un ami pleurer* :

Bien sûr ces villes épuisées
 Par ces enfants de cinquante ans
 Notre impuissance à les aider
 Et nos amours qui ont mal aux dents
 Bien sûr le temps qui va trop vite
 Ces métros remplis de noyés
 La vérité qui nous évite
 Mais, mais voir un ami pleurer

Malgré les longs moments d'absence, malgré les éloignements et les distances, une véritable amitié reste toujours vivace. L'ami sait tout de toi et t'aime quand même. Quelle belle parabole de la fidélité et de l'amitié de Dieu pour nous !

Cette dernière chanson de Brel ouvre sur des perspectives plus larges, par exemple l'enjeu d'amorisation de nos milieux de vie, de nos rapports aux autres, de la société elle-même.

[83]

Si on ne mise plus sur l'amour, si on ne croit plus en l'amour possible, c'est toute la vie qui prend un coup de froid ou s'assèche humainement et spirituellement. On ne sait plus être attentif aux autres, on ne pense qu'à ses propres intérêts. L'amour dans la vie, c'est comme le soleil qui illumine le jour, réchauffe la terre, fait verdier, grandir, embellir la nature, la rend chaleureuse. L'amour redonne couleur, saveur et beauté à la vie, au cœur et à l'âme, à toute la vie quotidienne, au travail, à ces mille et un échanges de chaque jour. Que Dieu se présente à nous comme un Dieu d'amour, voilà qui nous incite à amoriser non seulement nos cœurs, mais aussi notre façon de vivre, de nous comporter, de travailler, de communiquer avec les autres. Il faut réinjecter ce courant chaud de l'amour dans ce monde où trop souvent la violence, la logique du marché, l'unique recherche de ses propres intérêts, occupent toute la place. L'amour - le Dieu d'amour - peut nous sauver.

Moment de grâce de nos amours

*Comme à tous les moments de profond bonheur,
Nous trouvons difficilement, Seigneur Dieu,
Les mots pour te dire
La joie de ces époux et de ce jour.*

*Dans leurs yeux qui se croisent
Et regardent ensemble vers demain,
Dans leurs deux mains
Resserrées par le serment et l'alliance*

*Et le plaisir d'être proches
Dans notre présence
Pour offrir l'affection
Entends monter vers sa source
Le chant d'amitié et d'amour*

*Oui, nous te rendons grâce
Et nous chantons pour toi, Dieu vivant,
Car depuis l'aurore de la création*

[84]

*L'amour et la vie ne cessent de s'enlacer
Au souffle de ton désir*

*Pour que l'Homme soit à ton image
Tu l'as créé homme et femme
Et tu as mis en leur cœur
L'amour qui les unit jusqu'au don de la vie*

*À travers les peines et les joies de leurs jours
Au long des fatigues et des merveilles quotidiennes
Tu leur dis que tu es là
Présent au chemin de leur alliance
Et de leur amour tu fais une pierre d'angle
Pour la fraternité humaine*

*Et quand Jésus, ton Unique, ton Bien-Aimé,
est apparu parmi nous,
Lui, la parole de ton amour
Le geste de ta grâce
e visage de ton mystère,
Il a repris à neuf
L'alliance entre la terre et le ciel
Pour l'ouvrir sur ta propre vie.
Dans sa lumière
La communion de l'homme et de la femme
s'est révélée enfin
La figure de ton premier et seul désir*

Toi avec nous et nous avec Toi

*Garde à ces nouveaux époux
La tendresse dont tu les entoures en ce jour
Dis-leur, à travers leur propre voix,
Que l'amour,
Quand il se nourrit du don de soi*

[85]

*Et devient fidélité,
Est plus fort que toutes les morts.*

*Nous confions à ta bonté
Ceux et celles que la vie n'a guère choyés
Et qui connaissent bien peu
La joie d'aimer et d'être aimés.
Poussés par l'espérance de cette heure de grâce
Par la force même de ton Amour
Et dans la foulée de tes pas avec eux,
Nous souhaitons, Seigneur Dieu,
Que ne soit laissée sans réponse
Aucune quête de bonheur.*

*Bénis ces deux êtres que nous aimons
que -nous fêtons, avec toi, aujourd'hui.
Bénis ceux qui sont venus
Leur témoigner estime et affection.
Bénis nos amours, nos travaux et nos jours
Nos efforts d'humanité, nos quêtes de bonheur*

*Raffermiss nos liens de vie, d'amitié, de solidarité.
Inspire nos chemins, nos choix, nos projets.
Ravive notre confiance en nous-mêmes, en la vie,
En les autres et en Toi, le fidèle entre tous.*

*Tu es de toutes nos expériences de vraie fraternité
Qui préparent l'ultime rendez-vous de nos amours
Dans ton Royaume éternel déjà au milieu de nous.*

*Et en ces temps de violence et de tant de divisions
Aide-nous à semer la paix et la justice
Et veille sur nous, sur nos enfants et ceux des autres.*

* * *

[87]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

6

Foi et liberté intérieure

[Retour à la table des matières](#)

DE TOUTES LES VALEURS, c'est peut-être la liberté qui exige le plus de discernement. Et de toutes les libertés, la plus difficile à fonder, à construire, à vivre, à renouveler sans cesse, est la liberté intérieure. Celle-ci ne saurait écarter aucune valeur pour se constituer et se vivre. Cette base humaine intériorisée fait partie de la foi chrétienne, qui ne s'y réduit pas, bien sûr. L'Évangile marque ces valeurs de touches particulières inestimables, mais il ouvre d'autres horizons qui viennent d'un Autre. Dieu, dans la foi chrétienne, n'est pas une création de l'homme, ni une émanation de nos valeurs humaines les plus sublimes. Dans cet horizon, nous venons de plus loin que nous et nous allons plus loin que nous, non pas selon une logique de nécessité, mais dans un contexte de gratuité qui fonde en quelque sorte la liberté de la foi, celle de Dieu qui nous a créés librement, libres comme Lui. Cette liberté existe chez ceux qui ne croient pas en Dieu. Dans cette foulée de la liberté de Dieu et de la liberté humaine, nous avons à vivre notre foi et nos rapports avec ceux qui n'adhèrent pas à cette valeur inesti-

mable et fondamentale qui, pour nous, chrétiens, et d'autres croyants, est un des dons les plus précieux de Dieu.

Nos ancêtres croyants qui nous ont transmis les deux Testaments vivaient dans des conditions matérielles, dans des cultures et souvent dans des situations de survie qui les portaient à concevoir leur rapport à Dieu dans une logique de nécessité. Pour les premiers croyants de l'histoire biblique, la terre était comme un radeau sans cesse menacé d'être renversé. D'où un rapport de nécessité avec Dieu, avec son [88] Salut. Ils ont mis du temps à comprendre que le monde et l'humanité se tenaient par eux-mêmes et que le Créateur a fait de nous des sujets fibres, responsables, interprètes, décideurs dans la foi comme dans la vie. Des sujets de plain-pied auxquels Dieu offre gratuitement une alliance libre et sa propre vie éternelle en partage.

Cette évolution de la foi en un Dieu créateur est née de l'expérience de libération d'Israël de l'esclavage d'Égypte. Libération dont Dieu a été l'initiateur. C'est de là que s'est développée leur foi en un Dieu créateur de l'univers et de l'humanité. Création libre d'hommes libres, oeuvre d'un Dieu d'amour qui traverse avec nous même le mal, la mort, pour nous inviter chez Lui. Mais les croyants ont mis encore plus de temps pour reconnaître, au-delà du Dieu qui libère, le formidable don de liberté qu'Il a conféré à l'humanité. Ils ont retenu plutôt la foi en Dieu qui commande une obéissance inconditionnelle, si peu le Dieu libre qui nous a créés à sa ressemblance.

Avec Jésus de Nazareth et les Évangiles s'est produit un basculement radical, comme si la condition humaine devenait la condition de Dieu. Le mystère le plus scandaleux et merveilleux de la foi chrétienne est l'Incarnation de Dieu fait homme, du Verbe fait chair, de Jésus de Nazareth fait Christ Seigneur. Comme si Dieu ne voulait d'autres représentations de lui-même que cette condition humaine de Jésus et de nous-mêmes. C'est par ce chemin que s'est faite la révélation de la Trinité, de la divinité de Jésus, Fils d'un Dieu Père et de l'Esprit Saint.

Encore ici, les disciples ont difficilement compris la démarche radicalement libre de l'Incarnation, de la mort et de la résurrection du Christ, et de la foi chrétienne. « Ne saviez-vous pas que le Fils de l'homme devait passer par là ? » Toujours la logique de nécessité qui prend le dessus. Tout se passe comme si la liberté était constamment

subsumée ou refoulée, ou occultée sur le plan de la foi elle-même. Jésus lui-même a mis du temps avant de se démarquer de la logique de nécessité, et il en est ainsi des premières communautés chrétiennes qui nous ont livré les Évangiles. Et que dire de notre propre héritage de chrétienté où l'on parlait si peu de la liberté de la foi et où l'on se méfiait de la liberté humaine.

[89]

Malgré nos réformes ecclésiales récentes, la pastorale, la liturgie, le droit canon, font peu de place à la radicalité de la liberté de Dieu et de la foi, j'y reviendrai. Ce que je veux souligner d'abord, c'est cette démarche cruciale de Dieu qui, en Jésus, se révèle à travers notre humanité et ses valeurs fondamentales. La réflexion sur celles-ci n'est pas un simple préalable. Ces valeurs sont aussi des constituants de la foi chrétienne, en particulier dans les béatitudes et le jugement dernier où, entre autres choses, le Dieu de la Bible et les Évangiles nous posent ces questions : Quelle sorte d'être humain es-tu ? En quoi pêches-tu contre ton humanité et celle des autres ? En quoi travailles-tu au salut de l'humanité avec ton Dieu qui s'y consacre tout entier ? Quelle place accordes-tu à ceux qui n'ont que leur condition humaine à mettre dans la balance des rapports de force, de pouvoir et d'avoir ?

C'est donc à une première exploration de l'état actuel des valeurs humaines que nous allons procéder, sur l'axe de la liberté comme pendant critique, comme test de vérité, jusqu'à celle qui est la plus profonde : la liberté intérieure.

Revisiter les valeurs et leur évolution

Aux chartes des droits humains fondamentaux on a ajouté les libertés et on a supprimé la référence explicite aux devoirs des citoyens. Rappelons ici qu'à l'origine du concept de citoyen celui-ci était vu d'abord comme un constructeur de la cité, donc plus qu'un simple receveur de services. Cette conviction, on la retrouve dans les premières pages de la Bible où Dieu confie à l'homme l'intendance de la terre, tout en nous confiant les uns aux autres. Le mot hébreu *radah* a

des connotations très fortes de responsabilité, de mission, comme si la responsabilité fondait le droit plus que l'inverse. Aurait-on inversé cette base première ? Il y a ici matière à débats. En effet, la référence aux droits a elle aussi une valeur fondamentale : la justice. Il en va de même de la liberté, sans laquelle on ne peut exercer sa responsabilité. De plus, sans la liberté, lois et droits deviennent des carcans, des codes étouffants. Cette base ternaire - droits, libertés et responsabilités - suffit-elle ? Que deviennent ces trois références [90] sans l'amour ? Qui n'a pas connu des gens de devoir, vertueux, des militants idéologues, des revendicateurs de droits, des tenants de pouvoir sans chaleur humaine, sans le plus de l'amour qui transfigure la vie, sans ces cordes sensibles d'empathie, de compréhension, de réconfort, d'amitié fidèle, d'accueil, d'hospitalité, d'attention à l'autre ? Il y a tellement de façons d'humilier l'autre. Je me demande si ce n'est pas là le pire des péchés...

De toutes les valeurs, celle du souci de vérité est peut-être la plus refoulée. Elle est absente des sondages sur les valeurs, autant au chapitre des questions qu'à celui des réponses. La vérité a mauvaise presse. On ne retient que ses travers. Il faut dire qu'on s'est souvent servi d'elle pour assommer les autres ou les tenir en tutelle. Si bien que nous avons à la redécouvrir à sa genèse : être vrai avec soi, avec les autres. « Seigneur, tu aimes la vérité au fond du cœur. » S'il est une valeur spirituelle, c'est bien celle-là. Mais c'est aussi une valeur éminemment sociale. Un milieu est vite empoisonné quand on n'est pas vrai les uns avec les autres, quand on se ment les uns aux autres, quand on dit le contraire de ce qu'on pense ou de ce qu'on vit. Sans souci de vérité, le « sens » se pervertit, les contradictions se multiplient et tous les rapports sont faussés. Le fameux « à chacun sa vérité » permet bien des esquives. On se renvoie dos à dos. On se, refuse à toute auto-critique.

Le souci de vérité est si important qu'on peut se demander s'il n'est pas le fondement des fondements. Jean XXIII établissait les valeurs ainsi : « La justice comme règle, l'amour comme moteur, la liberté comme climat, la vérité comme fondement. » Cela m'a pris du temps avant de bien comprendre le caractère de fondement qu'il accordait à la vérité. J'ai la gueule de mon époque qui se méfie de la vérité.

Et pourtant, à ce que je sache, le mensonge est aussi vivace aujourd'hui qu'il l'était hier. De même que l'hypocrisie, la tromperie. On a beaucoup ennobli la valeur de l'authenticité comme trait majeur de la modernité dans ce qu'elle a de mieux. Un progrès indéniable. Mais je m'étonne que tant de discours sur l'authenticité parlent si peu du souci de vérité.

Être soi-même, fidèle à soi-même, en accord avec soi-même, n'infère pas forcément qu'on est vrai, qu'on a fait la vérité en soi, [91] qu'on est vrai avec les autres, qu'on cherche la vérité, que la vérité fait autorité sur soi. Une valeur cesse d'être une valeur quand elle ne fait pas autorité sur soi, quand on l'ajuste et on la découpe uniquement à la mesure de soi, de ses calculs et intérêts, de son propre bien-être, de son sentiment du moment, de sa dernière pensée. Ce moi, mesure de toutes choses, ne saurait être le critère fondamental de l'authenticité et des valeurs. On n'est jamais totalement juste ou honnête ou libre ou vrai.

Distinguer le vrai du faux fait partie de l'a b c de la philosophie. Blaise Pascal soulignait dans ses Pensées que le vrai et le faux s'emmêlent dans bien des propos et des comportements et que parfois ils se ressemblent comme l'ivraie et le bon grain de la parabole évangélique. D'où l'impératif d'un patient et lucide travail de discernement toujours à mettre en oeuvre, à reprendre. Les modes psychologiques actuelles se prêtent très peu à cette ascèse de l'esprit et de l'âme. Quand on est collé sur soi, sur ses pulsions les plus immédiates, sur son « vécu » érigé en vérité prête à porter, sur la spontanéité comme mesure d'authenticité, on ne peut accorder aucun crédit au discernement du vrai et du faux. On le méprise même. On n'y trouve aucune pertinence. Toute distance critique est perçue comme une menace ou même une agression. Il est souvent question de quête de sens par les temps qui courent. Mais en fait, combien ont l'esprit blindé, réfractaire à la moindre remise en question, surtout celle d'eux-mêmes. « Je ne cherche plus, j'ai trouvé. » Cette remarque, nous l'avons entendue des dizaines de fois dans notre enquête. Souvent, c'est une réponse qui, selon eux, explique tout, éclaire tout, transcende tout. Vérité sans faille, indiscutable, sans oreille pour entendre autre chose qu'elle-même. Elle

devient la valeur unique qui n'a pas besoin des autres valeurs pour se penser. C'est le discernement au point zéro.

Il en est des valeurs comme des îles qui se tiennent par la taille au fond du lac. Et ce « fond », métaphorique, laisse entendre que les valeurs sont inséparables et deviennent lettres mortes quand elles ne sont pas vécues avec un souci critique de vérité. On peut falsifier si facilement n'importe quelle valeur : la liberté, la justice, l'amour, comme la morale, la religion ou la politique.

[92]

On me dira que ce sont là des considérations purement philosophiques qui ont peu à voir avec la spécificité de la foi chrétienne, outre l'amour du prochain dont les chrétiens, d'ailleurs, n'ont pas le monopole. Faut-il rappeler ici que dans les Évangiles, ce qui démarque les êtres aux yeux de Dieu, c'est d'abord l'humanité ou l'inhumanité de leurs pratiques. C'est la première voie d'accès au discernement spirituel.

De toutes les valeurs humaines assimilées par la foi chrétienne et l'esprit évangélique, la liberté est celle qui a été le moins bien intégrée dans l'héritage religieux chrétien. On ne peut passer sous silence le fait que, chez nous en particulier, l'émancipation de la chrétienté traditionnelle s'est faite au nom de la liberté, d'une libération des carcans rigides d'un système clérical qui établissait sa domination sur les consciences, sur l'ensemble de la société et de la vie collective. Encore aujourd'hui, certains catholiques ont peine à faire confiance à leur propre jugement moral, à leur propre discernement spirituel, à leur liberté intérieure. De toutes les libertés, celle-ci est la plus fondamentale. Il faut s'y arrêter un bon moment parce qu'elle concerne éminemment nos profondeurs morales et spirituelles et nos rapports à Dieu ainsi que les contentieux de bon nombre de nos contemporains avec l'Église.

Des rescapés des camps de concentration nous ont appris des choses fort pertinentes sur la liberté intérieure : une conscience vive et tenace de leur propre dignité face à leurs bourreaux ; une force d'âme dans l'épreuve ; un souci des autres, particulièrement des plus fragiles ; une présence intime et *mémorielle* des êtres chers de leur vie ; une foi qui transcende l'horizon immédiat et bouché ; une mystérieuse

espérance au fond d'eux-mêmes, malgré leur désespoir (peu de suicides) ; une fraternité humaine qui traverse toutes les frontières ethniques, idéologiques ou religieuses et qui remet en cause les slogans et l'effervescence ponctuelle des solidarités superficielles qu'ils avaient vécues auparavant.

Le pendant de ce qui vient d'être décrit est l'absence de liberté intérieure qu'évoquent les *reality shows* en train d'envahir tous nos canaux de télévision occidentaux. On y voit de jeunes mâles et femelles en chaleur, nantis, instruits, beaux, fibres de toute attache, [93] ils sont rassemblés dans un lieu de nature vierge et pure (!). Il sont vus et suivis par des millions de téléspectateurs (aussi narcissiques qu'eux ?). Un seul gagnera le gros lot promis comme bonheur suprême. Le spectacle est affligeant : image de soi écorchée, querelles incessantes, compétition féroce, violence verbale, sans aucun signe d'intériorité, de fraternité autre qu'une solidarité ponctuelle intéressée.

Ces vedettes instantanées viennent du monde dit libre et se perçoivent comme des êtres libres. Et les voilà malheureuses comme du poisson pourri, incapables de nouer un quelconque lien, écrasées par l'image hypertrophiée qu'elles ont de leur personne, épuisées par des délibérations, des confrontations et des bavardages sans fin qui ne mènent nulle part. On ne sent chez elles aucune liberté intérieure qui pourrait leur donner une distance critique, une conscience de leurs contradictions, de leurs tyrannies intérieures et pulsives qu'elles reportent sur les autres. Pourtant, ces vedettes incarnent la figure symbolique du bonheur parfait en Occident : être à la fois et pour toujours jeunes, beaux, riches, sans contrainte, dégagés de tout lien durable, mais enfermés dans leur corps idolâtré, inconscients de leur vide intérieur et de leurs bleus à l'âme innommables et non identifiables. Il y a ici une caricature vivante d'un idéal juvénile éternel qui ne se présente pas habituellement d'une façon aussi marquante. Les *reality shows* dévoilent et cachent en même temps ce mythe contemporain à l'opposé d'une véritable liberté intérieure capable de faire la lumière sur pareille illusion.

On le voit bien, il n'y a pas que la religion qui a des problèmes avec la liberté. Dostoïevski disait que la liberté est un poids tellement lourd à porter que les êtres humains ont tôt fait de se livrer à de nouvelles

servitudes. Les libertés extérieures favorisent une capacité de liberté intérieure mais ne la procurent pas. Nous en savons quelque chose dans le « monde fibre » où trop souvent la liberté est vécue superficiellement, et reportée sur des objets insignifiants, au point d'être parfois une coquille vide de sens. D'autres s'en servent pour draper de noble une permissivité sans limites, sans balises ni repères. Comme dit un chanteur populaire de chez nous : « J'ai bien le droit de faire ce que je veux, quand je veux, comme je veux, où je [94] veux. » On comprend pourquoi des agences de publicité ont associé cette chanson à des produits de consommation. À ma connaissance, personne n'a réagi à ce message « adulescent » anti-éducatif, antisocial et racoleur d'une star de 50 ans. On est bien loin de ce qu'est une véritable liberté intérieure, responsable et sensée.

La liberté intérieure est un lieu privilégié de recherche, d'accueil, d'articulation et de création du sens. Elle structure le sens sans s'y enfermer. Elle relativise tout système de sens qui se veut unique et absolu. Elle sait la patience du long terme et la valeur de ce qui prend le temps de mûrir. Elle ne confond pas l'émotion immédiate et pulsive avec la profondeur du sentiment. Elle sait que toutes les valeurs humaines pour être bien vécues sont le fruit de longues conquêtes, d'un travail soutenu courageux et lucide sur soi. Elle régit la tête, le cœur, l'âme et les mains. Elle résiste à toute domestication. Elle cultive l'altérité, le respect de l'autre, l'empathie et la compassion, tout en reconnaissant ses limites et ce qu'elle reçoit des autres. Elle mesure ses critiques à l'aune de son autocritique. Elle est ouverte à ce qui la transcende et elle l'élève au-dessus et au-delà d'elle-même. Elle reconnaît en elle et chez les autres que les hommes sont à la fois meilleurs et moins bons qu'on pense. Sagesse et liberté intérieure se fécondent. La prière du psaume suivant lui convient très bien : « Seigneur, enseigne-moi la mesure de toute chose, tu aimes la vérité au fond du cœur. »

Seconds regards évangéliques

Une lecture attentive des Évangiles peut nous faire découvrir l'étonnante liberté de Jésus face à son héritage religieux, face aux pouvoirs de tous ordres, face aux lois de son temps. En Israël, il y avait des centaines de prescriptions qui, aux yeux de Jésus, étouffaient la vie, la conscience, le bonheur, l'amour et plus gravement la foi en Dieu qui nous a créés libres comme Lui. Le psychanalyste Carl Jung affirmait que Jésus et Paul sont des prototypes, des exemplaires de ceux qui, faisant confiance à leur expérience intérieure, ont tracé leur propre chemin sans tenir compte de l'opinion publique et des modes du jour. Jésus nous invite à cette liberté intérieure capable de [91] résister à tout ce qui asservit la vie, la conscience et la foi, à tout pouvoir de domination, de possession, d'exploitation et d'humiliation des autres.

Le sabbat, loi la plus sacrée chez les juifs, est pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat. Jésus de Nazareth plaide ainsi pour une loi qui fait le bien et du bien... qui crée du sens, qui nous rend plus humains, qui nous permet de vivre ensemble d'une façon plus juste, plus heureuse, plus fraternelle.

Jésus relativise la tradition : « Jusqu'ici on vous a dit, moi je vous dis... » Du coup il laisse entrevoir une foi plus libre, plus personnelle, plus autonome, plus autodéterminée.

Jésus n'était pas un anarchiste. Il ne plaidait pas pour une liberté folle, irresponsable, qui réclame de faire n'importe quoi, n'importe comment, n'importe quand, au gré des pulsions du moment.

Il savait que toute vie en société est impossible sans repères communs, sans lois, sans autorité. Redisons-le, une valeur n'est plus une valeur si elle ne fait pas autorité sur soi. L'honnêteté, la dignité, le respect, l'amour, la vérité, la justice, ne sont pas des valeurs vraiment vécues si elles ne font pas autorité sur soi. Elles ne peuvent nous faire grandir, nous libérer, nous humaniser si elles ne font pas autorité sur nous-mêmes, si elles ne nous ouvrent pas à plus grand que notre petit

moi avec ses intérêts immédiats. Dans la racine latine du mot autorité (*augere*), il y a cette idée fondamentale et dynamique : ce qui fait grandir. L'expression « élever un enfant » le dit bien. C'est le faire grandir en humanité, en sagesse, en autonomie, en responsabilité, en liberté féconde. Mais ce qu'on a aussi trop sous-estimé, particulièrement dans notre héritage religieux, c'est l'importance de la liberté, sans laquelle la foi et la responsabilité ne peuvent être vécues d'une façon vraiment personnelle.

D'où une religion qui ne devenait ainsi qu'une affaire d'obligations, d'obéissance inconditionnelle, et qui faisait trop peu de place à la conscience personnelle, au jugement de conscience, à la liberté intérieure, à un rapport de liberté avec Dieu qui pourtant nous a créés libres comme Lui.

La Bible formule cette phrase étonnante, libératrice, que mes maîtres religieux ne citaient pratiquement jamais : « Dieu livra [96] l'homme et la femme à leur propre conseil. » Et Jésus disait : « Apprenez à juger par vous-mêmes. »

Il y a là un extraordinaire appel à la liberté de la conscience, à une foi libre, à une liberté intérieure.

La liberté que Dieu nous confère, c'est une liberté pour être plus humain, plus capable d'amour, pour être plus juste, plus solidaire, pour rendre les autres plus libres, pour être soi-même plus vrai, pour être quelqu'un debout dans la vie et dans la foi. C'est par la liberté que la responsabilité devient vraiment personnelle et non par une vie sur le pilote automatique de la mode, du « tout le monde le fait, fais-le donc ». il y a bien des esclavages qu'on ne sait pas reconnaître comme tels dans notre vie moderne. On se croit souvent libre sans se rendre compte qu'on s'asservit soi-même à des conformités de « pet-à-l'oeil », de bien paraître et d'obéissance à toutes ses envies du moment. L'enfant-roi qui tyrannise ses parents est un bel exemple d'asservissement de soi et des autres.

Bref, une fausse liberté, une liberté qui tue la liberté, une permissivité qui empoisonne la vie ensemble. On ne le dira jamais assez : être vraiment libre, c'est une longue conquête individuelle et collective.

C'est ce qu'on a de spécifique comme être humain. Alors que l'animal est prisonnier de son instinct.

La liberté, disaient les Pères de l'Église, c'est un des plus grands dons que Dieu nous a faits pour vivre, aimer, penser, agir et croire librement, pour marcher, décider par nous-mêmes, pour aller à Dieu librement. La foi chrétienne est radicalement libre. Le Credo, redisons-le, commence par « Je crois ». « Je crois en Dieu », en mon nom personnel, librement. Dieu ne nous force pas à croire en Lui. On ne peut obliger les autres à croire en Lui. Notre foi est libre à son fondement et à son sommet. Dieu qui nous a créés libres s'offre à nous librement. Il accepte qu'on ne croie pas en Lui. Son Royaume éternel, il l'offre gratuitement à notre liberté. Cette Bonne Nouvelle de Jésus de Nazareth a été reçue comme un scandale par les esprits religieux de son temps. Elle menaçait non seulement les pouvoirs religieux et civils mais aussi tout le système religieux basé sur le « Crois ou meurs ». On n'a pas crucifié Jésus pour rien. Jésus plaidait pour une liberté de la foi et de la conscience qu'on jugeait dangereuse, [97] inacceptable. Ce sont la Bible et les Évangiles qui ont injecté dans l'histoire humaine cette liberté de conscience et de foi à la source des grands sauts qualitatifs de l'histoire de la civilisation occidentale et du monde actuel. Cette liberté prend sa source dans notre filiation à un Dieu libre. Cette liberté fonde l'être humain et ses responsabilités terrestres, ainsi que sa capacité d'accueillir l'offre d'Alliance que Dieu lui fait, ce Dieu fibre qui nous aime librement et ne cesse de nous rendre plus libres. Ce Dieu-là ne peut punir éternellement ceux qui ne croient pas en Lui. Il serait en contradiction avec Lui-même.

Pour nous, croyants chrétiens, cette foi libre est fondée sur le respect radical de Dieu pour notre liberté humaine et sa conscience.

Dans cette foulée, l'amour, la justice, sont renvoyés à notre propre responsabilité individuelle et collective avec le soutien de Dieu qui nous y incite fortement. S'il y a un enfer, c'est celui que les hommes se créent eux-mêmes. Du côté de Dieu, c'est l'offre gratuite de son ciel, et je devine qu'un jour nous découvrirons que tout au long de notre itinéraire terrestre Dieu n'a cessé de travailler à dégager de nouveaux espaces fibres devant nous.

Il serait dommage que, sur cette terre, nous, croyants pratiquants, soyons peu conscients que notre foi est source d'une liberté intérieure joyeuse, confiante, aimante, responsable et solidaire, épanouissante, dynamique et féconde. Oui, une liberté intérieure qui fait du bien à soi et aux autres. Ainsi, nous serons des témoins du bonheur de croire en Dieu, en sa grâce d'amour et de liberté, et non pas des gens obsédés par un moralisme paralysant ou accusateur.

Un texte percutant de Dostoïevski

Après cette méditation sur les rapports entre la foi chrétienne et la liberté, on ne peut passer sous silence un questionnement critique formulé par Dostoïevski dans son fameux texte *La légende du Grand Inquisiteur*, un texte qui est toujours d'une actualité brûlante. L'auteur met en scène cette dramatique : Jésus revient sur terre. Pour contrer l'attrait qu'il suscite, on l'enferme en prison. Le Grand Inquisiteur qui symbolise tous les pouvoirs absolus, y compris [98] religieux, vient le visiter. Voici un extrait du discours tenu par le Grand Inquisiteur devant un Jésus silencieux. Un silence qui renvoie à celui de Jésus dans la première version évangélique du récit de la passion :

Tu es venu dans le monde, les mains vides, en leur promettant une liberté qu'ils ne peuvent même pas comprendre dans leur simplicité et dans leur anarchie innée, une liberté qu'ils craignent et qu'ils redoutent, car il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société que la liberté ! Tu vois ces pierres dans ce désert nu et brûlant ? Transforme-les en pains, et l'humanité courra derrière toi, comme un troupeau reconnaissant et docile, bien que tremblant toujours que tu ne retires ta main et tes bienfaits... Ils comprendront, enfin, que la liberté et le pain terrestre pour tout le monde sont incompatibles, car jamais, jamais, ils ne sauront se répartir le pain entre eux. Ils se convaincront aussi qu'ils ne pourront jamais être libres, car ils sont faibles, vicieux, nuls et rebelles...

En effet l'homme fibre n'a pas de souci plus permanent et plus torturant que de trouver, au plus tôt, devant qui s'incliner. Mais l'homme cherche à s'incliner devant quelque chose qui soit indiscutable, si indiscutable que tous les hommes consentent simultanément à l'adorer...

Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu n'as fait que l'accroître. Tu as imposé pour toujours cette torture au Royaume intérieur de l'homme... Il n'y a que trois forces sur terre, trois forces seulement, capables de vaincre pour toujours et de capter pour toujours, pour leur propre bonheur, la conscience de ces rebelles impuissants ; ces trois forces sont le miracle, le mystère et l'autorité. Tu les as refusées toutes les trois, donnant toi-même l'exemple dans tes tentations au désert... Nous avons corrigé ton œuvre, et nous l'avons basée sur le miracle, le mystère et l'autorité. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau conduits, comme un troupeau, et d'être libérés, enfin, d'un don aussi terrible qui leur avait valu tant de tourments...

Si tu avais accepté le monde et la pourpre de César, tu aurais fondé un empire universel et tu aurais donné la paix au monde. En effet, qui doit régner sur les hommes, sinon ceux qui règnent sur leur conscience et détiennent leur pain ? Ainsi ils nous apporteront tous les secrets les plus torturants de leur conscience et ils croiront, avec joie, à nos [99] décisions, car elles les libéreront d'une grande anxiété, des tourments de la décision personnelle, des affaires de la liberté ⁵.

Ressaisi dans la foi biblique et évangélique, l'enjeu de la liberté intérieure va au-delà du pouvoir qui l'opprime. Ce don précieux que Tu nous as fait, Seigneur, nous nous en servons trop souvent pour bien d'autres objectifs que ceux des responsabilités, des amours, des justices, des fécondités qu'il appelle, sans compter nos propres asservissements qui l'aliènent. Il nous arrive si souvent de vivre notre liberté sans tenir compte de celle des autres ou même de l'utiliser pour obliger les autres à se plier à tous nos désirs.

⁵ DOSTOÏEVSKI, *Les frères Karamazov*, IIe partie, IN., Ch. V.

Nous sommes passés d'une foi obligée à une foi plus libre ; l'avons-nous rendue plus responsable ? Sommes-nous assez conscients des espaces libres que tu ne cesses d'ouvrir dans nos évidences, nos certitudes, nos préjugés, nos positions arrêtées, notre confort et notre indifférence ? Et cette liberté qui nous est si chère, savons-nous la vivre non seulement comme un don de toi mais aussi comme une mission que tu nous as confiée pour la rendre féconde en humanité et en germe de ton Royaume dans une cité plus solidaire et plus heureuse ? Et qu'en est-il de notre conscience, de ton respect émouvant de notre liberté ? Du risque que tu as pris en nous créant libres comme toi ? En sommes-nous dignes ?

[100]

Le mystère de la liberté

Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu,
et de mon gouvernement envers lui.

Si je le soutiens trop, il n'est plus libre.
Et si je ne le soutiens pas assez, il tombe.
Si je le soutiens trop, j'expose sa liberté -,
Si je ne le soutiens pas assez, j'expose son salut :

Deux biens en un sens presque également précieux.
Car ce salut a un prix infini.
Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre ?
Nous voulons que le salut soit acquis par l'homme.
Tel est le mystère de la liberté de l'homme.

Tel ce le prix que nous mettons à la liberté de l'homme.
Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu,
Et que j'ai créé l'homme à mon image
et à ma ressemblance.
Un salut qui ne serait pas libre, qui ne viendrait pas
d'un homme libre, ne nous dirait plus rien.
Ma puissance est assez connue.
On sait assez que je suis le Tout-Puissant.

Ma puissance éclate assez dans les sables de la mer
et dans les étoiles du ciel.
Mais dans ma création animée, dit Dieu,
j'ai voulu mieux, j'ai voulu plus.
Infiniment mieux, infiniment plus.
Car j'ai voulu cette liberté.

Charles Péguy

[101]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

7

Le récit comme chemin
de discernement

[Retour à la table des matières](#)

À CULTURE ET LA RELIGION, l'âme et la conscience, l'éducation et la transmission, la mémoire et l'histoire ont emprunté le plus souvent le chemin du récit pour se dire et se partager. Se modulent dans le récit le réel et l'imaginaire, la sensibilité et le sens. En recourant souvent aux symboles, le récit ouvre là où le système encercle et le code fige. Il y a dans la démarche narrative une sorte d'accointance avec le phylum de la vie, de la vie qui vaut par elle-même et pour elle-même. Comme un aimant le récit relie, rassemble, rapproche mystérieusement les humains. À chacun il donne à penser, à rêver, à dire sa propre histoire. Que serait l'humanité sans les récits qui l'ont inspirée ?

Il m'est arrivé de râler contre la pléthore de téléromans qu'offrent les différentes chaînes de télévision québécoises sans me rendre compte des multiples rôles existentiels qu'ils jouent chez les individus et dans les échanges quotidiens : distanciation pour se comprendre soi-même et comprendre les autres ; catharsis du mal de vivre ; heu commun des conversations ; culture de la narrativité qui prend le relais de notre tradition orale populaire peu portée à la lecture, et encore moins à l'écriture.

Certes, on peut regretter que ces dramatiques soient trop rivées au présent le plus immédiat, à des séquences et dialogues de plus en plus courts, à un climat émotionnel souvent trop agressant et à fleur de peau.

[102]

Mais en rester à cette critique, c'est caricaturer le paysage médiatique de nos téléromans où l'on trouve aussi de fortes scénarisations de la vie quotidienne qui donnent à penser, et qui ont plus d'âme que ne veulent l'admettre les critiques. Il y a là une créativité culturelle populaire qui figure assez bien à côté des créations plus denses du théâtre, du cinéma et du roman québécois. Nous ne sommes pas en reste, à ce chapitre, avec ce qui se fait ailleurs au Canada et aux États-Unis, loin de là !

Un peuple se raconte ici avec passion et intelligence. Mais lui manque-t-il un « supplément d'âme » ? Laissera-t-il aux prochaines générations un héritage spirituel ? Il serait dommage qu'on se refuse à se poser ces questions. Les revues *Liberté*, *Relations* et *Présence* sont-elles les seules à s'y intéresser ? Le christianisme d'ici a lui aussi à s'interroger quand on songe au petit nombre de récits ou de dramatiques qu'il a inspirés, surtout au cours des dernières décennies. Il n'y a pas beaucoup de Jean Bédard chez nous. En finirons-nous un jour avec le procès itératif et stéréotypé d'une chrétienté cléricale qui n'existe plus ? Procès qui devient un alibi pour ignorer sciemment les richesses des grands récits culturels et spirituels de l'histoire multimillénaire du judaïsme et du christianisme, traversée par de multiples courants de pensée, d'art et de spiritualité.

Il en va de même pour le reproche qu'adressait Ricoeur à Lévi-Strauss qui s'est confronté à toutes les cultures et les religions, pour en déceler un substrat structurel commun, tout en faisant l'impasse sur la tradition judéo-chrétienne. Un peu comme Domenach qui disait à certains esprits laïques d'ici : « Comment pouvez-vous vous réclamer de votre peuple et scotomiser un énorme pan de son héritage historique ? » Finkelkraut disait la même chose d'un certain laïcisme européen contemporain de plus en plus ignare devant les formidables trésors amassés par l'âme humaine dans l'histoire occidentale.

La société « thérapeutique » a été bien décrite par Fernand Dumont : « partis en quête d'une société nouvelle plusieurs ont dérivé vers une quête éperdue et sans fin d'eux-mêmes », avec, comme seul récit, les grandeurs et les misères de leur « moi ». Dans les nombreux récits de vie que nous avons recueillis dans notre [103] recherche auprès de la population, souvent les autres n'avaient pas de visage. Les grands diagnostics sur l'état de notre société font rarement état de la crise spirituelle de l'altérité chez nous.

Des jeunes nous ont dit qu'il était difficile pour eux de croire aux adultes. Ces jeunes peuvent-ils se construire dans des altérités pauvres, courtes et sans histoire ? Ou avec des technologues de la chose humaine sans profondeurs culturelle et spirituelle de temporalité, de récit ? L'idéologie du « vécu » immédiat, saturée d'un psychologisme primaire, tient trop souvent lieu d'expérience authentique et de philosophie de la vie. Certes, on dénonce cette idéologie depuis quelque temps, mais souvent d'une façon si superficielle qu'on se demande si ces esprits critiques sont eux-mêmes porteurs de récits pertinents et d'une conscience longuement mûrie et éprouvée. Tout ce qui a pour nom « tradition » semble être un repoussoir aveugle qui ignore que la conscience historique s'est développée au cours des siècles dans les longues foulées des traditions. En discréditant celles-ci, on a évacué beaucoup de grands récits qui avaient inspiré toutes les générations jusqu'ici.

Dans une société où tout se joue à court terme dans presque tous les domaines, où l'on a de plus en plus de difficulté à se situer dans le temps, le récit semble plus nécessaire que jamais pour cultiver la mémoire, redonner horizon au présent, et commencer à dessiner l'avenir.

L'âme et la conscience ont besoin de récits pour se dire, se penser, s'éduquer et s'inscrire dans le réel et le temps.

On a dit que la famille moderne standard - ou recomposée - encourage chacun de ses membres à forger sa propre histoire. C'est un magnifique progrès. Mais peut-elle le vivre vraiment si elle-même n'a pas d'histoire, si les autres institutions n'ont pas d'histoire et ne sont que des systèmes centrés sur leur fonctionnement au jour le jour ? (Le récit ne vaut pas seulement sur le plan culturel ou pour nos aventures personnelles, on en conviendra ! Le discernement des enjeux, des priorités, ne peut se réduire à des considérations comptables ; il a besoin de récits qui mettent les choses en perspective et leur donnent du sens et de l'âme.)

[104]

Raconte-moi des histoires

« Tu me demandes souvent de te raconter des histoires, dit le père à son fils de sept ans, mais j'aimerais que tu m'en racontes, toi aussi. » Alors l'enfant prend une poignée de sable sur la plage : « Il y a des millions de grains de sable, dit-il, mais il y a un grain qui est plus petit que les autres. Il est assez malheureux de cela. Il se sent perdu au milieu de tant de grains de sable. Même qu'un gros grain de sable a voulu le battre. Mais, à un moment donné, il y a eu un grand vent et les gros grains au-dessus du petit grain de sable ont été emportés par la tempête. Lui, le petit grain de sable, a été épargné, comme les petits arbres que ne coupent pas les bûcherons. »

Voilà une parabole par laquelle cet enfant dit son espérance. Il y a déjà là une spiritualité qui a prise sur une question de sens qu'un jour ou l'autre tout être humain se pose. Qui suis-je dans cet univers immense, infini ? Un grain de sable insignifiant ? Un cristal de givre qui va fondre ? Suis-je là dans le monde comme par hasard ? Ai-je un avenir, un espoir au-delà du temps si court de ma vie ?

La grande tragédie planétaire d'un terrorisme qui peut frapper n'importe qui, n'importe où, n'importe quand, ajoute un coefficient

dramatique très élevé à ces questions. Que racontons-nous à l'enfant qui nous demande : « Est-ce que le monde va craquer avant que je sois grand ? » De quel espoir, de quel salut, de quel avenir, de quel horizon de sens lui parle-t-on ? De quelle foi et de quelle espérance ? Les grands récits spirituels du patrimoine historique humain qui véhiculent ces questions ultimes ne seraient-ils donc d'aucun secours ? N'y aurait-il aucune référence qui transcende cette angoisse ? Va-t-on se limiter à lui dire : « Mon petit, tu dois apprendre à vivre dans l'incertitude », comme le suggère une mode psychologique et philosophique actuelle ? Cet enfant n'a-t-il pas besoin d'adultes porteurs de convictions, de sens qui font vivre, aimer, lutter, espérer ? Il n'y a que certains intellectuels qui sont enchantés du désenchantement du monde et qui se complaisent dans le nihilisme, inconscients des effets dévastateurs de leur discours dans la conscience des jeunes, et pas seulement chez les suicidaires. Est-il si farfelu de privilégier une logique de vie face à une logique de mort, [105] établie comme seule certitude ? Un jeune peut-il se construire et foncer dans l'avenir avec une telle philosophie nihiliste ?

L'historien des religions Mircea Eliade soutient que les grands récits spirituels de l'humanité, qu'ils soient mythiques ou historiques, ont contribué au refus de se suicider chez la majorité des êtres humains. Ce fait majeur n'est-il donc d'aucun intérêt pour ces néo-nihilistes qui exaltent l'ère du vide et qui pourfendent la moindre certitude de sens, d'âme ou de foi ? Comme si la finitude humaine était irrémédiablement fermée à tout autre horizon que celui de la mort... Cette position-là me semble tout aussi « dogmatiste » que le fanatisme des intégristes religieux, dans la mesure où elle refuse tout autre « possible » à l'aventure humaine et à son au-delà. Je comprends la réserve des agnostiques d'hier et d'aujourd'hui. Cette réserve, on l'a trouvée aussi chez les plus grands mystiques religieux dans leur histoire spirituelle, dans leur discernement spirituel. Mais je rugis, en particulier comme éducateur, devant l'inconscience de ces néo-nihilistes cyniques qui ne soupçonnent même pas l'effet pervers et destructeur de leurs propos dans l'âme des jeunes et leurs idéaux.

Ce néo-nihilisme est en train de se répandre bien au-delà de certains milieux intellectuels, si j'en juge par ces jeunes qui nous disaient

dans notre enquête : « Il y a bien des adultes autour de nous qui ne croient plus en rien... sauf en leur retraite, comme si le monde allait finir avec eux, comme s'il n'y avait rien avant eux et après eux. » Ce genre d'incroyance est peut-être inédit. Il est contemporain de l'évanescence des grands récits qui ont inspiré des centaines de générations. L'idéologie du vécu immédiat abolit en quelque sorte le récit comme médiation d'inscription de soi dans le temps, dans la synergie du passé, du présent et de l'avenir, dans l'altérité de liens durables, dans l'espace ouvert nécessaire à la foi en soi, en les autres, en la vie, en l'avenir et, pour le croyant religieux, en Dieu. La crise de la transmission n'est pas étrangère à la disparition progressive de tout ce qui a pour nom : récit, durée, mémoire, tradition, liens durables.

Plusieurs des interviewés de notre enquête nous ont dit que c'était la première fois qu'ils étaient amenés à penser et communiquer leur récit de vie et qu'à travers celui-ci ils comprenaient beaucoup de [106] choses qui leur avaient échappé dans leur mode de vie « tout centré sur l'immédiat ». Plusieurs ont été invités à dire leur propre « Je crois ». Ils se rendaient compte qu'ils ne pouvaient le penser et l'exprimer sans recourir au récit, si tant est qu'ils cherchaient à dépasser leurs lieux communs, leurs emprunts aux idées toutes faites sur la religion.

De façon plus large, on retrouve une même démarche narrative dans les grands textes culturels et religieux de l'histoire des peuples, des cultures, des religions. La révélation de Dieu et la nôtre ont besoin de se raconter pour se dire, se penser, se symboliser. Dès les premières pages de la Bible, Dieu et l'homme se racontent dans leur rencontre. Comment aborder autrement les profondeurs du mystère de la vie et de la foi, du temps et de l'éternité, de la chair et de l'esprit, du bien et du mal, de la finitude humaine et de sa béance sur des horizons de désirs et d'espairs impossibles ? Nos croyances, nos amours, nos luttes pour la justice en témoignent. La philosophie grecque, tout autant que la Bible, a eu besoin des récits d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide pour se scénariser et se communiquer. C'est à travers eux qu'elle a pu exprimer sa brûlante humanité. Toutes les philosophies, les cultures et les religions ont emprunté ce chemin. Il en va de même pour nous quand nous voulons faire état de notre expérience

de vie ou de notre foi. Dans la foulée des Évangiles, on se rend compte que tout est matière à parabole, jusque dans les gestes et paroles les plus modestes de notre vie, mais plus particulièrement dans ses moments de grâce et dans ses situations limites et critiques. Voyons-en quelques exemples.

Quand la vie se fait parabole

Mon jeune fils s'intéresse à l'astronomie. Après le souper, il me montre sa carte du ciel en me disant qu'avec son télescope miniature il pourrait voir une planète qui n'est visible que quelques heures par année. Mais, parce qu'un accident l'a immobilisé à la maison, il me demande d'aller repérer cette planète pour lui, et de lui raconter ce que j'aurai vu. je sors et tente vainement d'atteindre l'objectif Il fait un froid de loup. Devant mon échec, mon gars est triste et déçu. je me réchauffe un peu [107] et je prends mon courage à deux mains pour une deuxième tentative. Au bout d'une heure, je trouve enfin la fameuse planète. Je rentre tout transi, mais heureux. je vois encore son visage fasciné par le phénomène que je lui décris du mieux que je peux. Voici qu'il me dit timidement : « Si on demandait la permission à maman, tu pourrais me soutenir. Avec toi et puis mes béquilles, j'aurai bien la force de traverser la rue. » Ensemble, nous convainquons la mère. Et puis nous partons à la quête de l'étoile convoitée. La joie est à son comble. Il a vu de ses yeux.

André nous raconte cet événement en ajoutant : ce soir-là j'ai compris à travers ma paternité la patiente tendresse de Dieu pour nous. je n'ai rien d'un Roi mage, dit-il avec humour. Mais je suis sûr que mon gars n'oubliera pas l'amour que j'ai manifesté ce soir-là. De mon côté, j'y ai vu le Signe que le Seigneur me faisait à cette occasion. Un Signe qui n'a rien à voir avec les fumisteries de l'astrologie. J'ai compris comment la foi se vivait à travers le réel de l'amour, de la science, de la paternité. J'ai été un témoin, un médiateur presque sans m'en apercevoir, un peu comme les personnages des paraboles du Sei-

gneur. Si on savait que, désormais, c'est notre vie qui devient la parabole de son message, de sa présence...

Devant la maison, il y avait un gros banc de neige. Mes deux petites filles me demandent d'aller « glisser » avec elles sur cette pente à portée de la main. Parvenue au sommet, la cadette prend peur. Elle hésite à se laisser entremet sur la surface glacée qui va la projeter au sol. Je tente de la rassurer en lui disant que je suis là, qu'il n'y a pas de danger, que je ne lui demande pas l'impossible. J'étais déçu. Elle ne me faisait pas confiance. Pourtant elle savait que j'étais fort, capable de lui faire éviter toute mauvaise chute. Après un long moment, elle s'abandonne et je la reçois tout heureuse dans mes bras.

Voilà, nous dit André, la parabole de notre vie en face de Dieu. Nous hésitons à lui faire confiance, à nous rendre. La foi nous apparaît parfois un risque impossible, téméraire et même fou. Nous décevons l'Esprit Saint par nos hésitations et nos retenues incrédules,

S'épouser, faire un enfant, entreprendre de changer les choses, autant de paraboles où se rencontrent nos risques et ceux de Dieu. Il nous a fait confiance le premier.

J'ai parfois l'impression que le Seigneur réinvente son Évangile en chacun de nous. Sa Bonne Nouvelle est toujours particulière, comme notre vie. Il nous joue encore le tour des paraboles, des chemins [108] indirects, pour nous atteindre. Il faut une foi attentive pour que notre aventure humaine devienne une parabole inédite du dessein unique de Dieu sur nous. Comme l'Évangile, notre vie est une suite de paraboles. Quand je fais la cuisine au camp de pêche, j'ai la sensation que mes compagnons me mangent. Ça doit être ça, l'Eucharistie du Seigneur qui se fait pain et nous réunit autour de la table.

Quand je vois les canards domestiqués tenter de rejoindre leurs frères sauvages qui émigrent vers le Sud, je vois une autre parabole : celle de ma petite religion domestiquée. Elle ressemble aux canards domestiqués incapables de prendre leur envol malgré cet appel du large, qui remonte de leurs lointaines origi-

nes. Ils s'abattent sur le sol comme s'ils avaient reçu une bordée de plombs dans l'aile. Ils ne peuvent plus répondre à cet élan qui, pourtant, les soulève au plus profond d'eux-mêmes. Ils ont été enfermés irrémédiablement dans la basse-cour. C'est un peu comme ça, un Évangile domestiqué. On l'a cloué au sol. On l'a fait à sa ressemblance, à sa mesure. On lui a enlevé sa force d'espérance. Quand le Seigneur passe et nous appelle au dépassement, nous sommes incapables de le suivre. Nous préférons nos aises de basse-cour. Et, si la libération nous séduit, nous avons trop de plombs dans l'aile pour lui faire prendre de l'altitude.

Moi, je ne suis pas fâché que la religion des jeunes devienne sauvage, la grande espérance risque d'être libérée en eux. Nous, nous avons domestiqué notre vie et notre foi, au point de les rendre imperméables au salut véritable. Les croyants doivent redevenir des canards sauvages pour redécouvrir leurs véritables horizons et la grâce inouïe qui les habite. Le témoignage n'a de force d'entraînement que dans un élan irrésistible d'espérance soulevé par l'Esprit au creux comme au sommet de la vague. Je crains une Église qui a peur de jouer à fond la carte d'une liberté créatrice et audacieuse chez les croyants. Ceux-ci ne lui demanderont que des bons repas servis à heure fixe, sans déboursé de leur part.

D'Emmaüs à Damas

Un dimanche après-midi de printemps, je respirais violence au milieu d'une nature de verte tendresse. J'avais le mal du pays. Trois ans d'études en terre étrangère. De quoi vous plonger dans une nostalgie sans remède. Toute la semaine, il avait plu. Sous ma fenêtre, rue [109] Jean-de-Beauvais, je regardais d'un oeil humide le jardin du Collège de France. Pour ajouter à ma détresse, un vieux clochard tout trempé attendait des temps meilleurs. Des Parisiens nerveux et pressés traversaient le jardin sans se soucier de cet homme seul sur la dalle. À chacun sa solitude. On s'arrange comme on peut. Mais il en est de pi-

res que les miennes. Pourtant la mienne me brûlait. Mon travail asséchant contrastait avec cet environnement mouillé... peut-être plus vrai, plus réel que cette thèse désespérante. Lui, là-bas, restait dans le trafic de la vie. Le mépris des passants marquait au moins une présence. Mais moi, j'étais condamné à la chambre, à la bibliothèque. Et dire qu'on y voit la grande école de la vie.

Toujours est-il que je me tenais là à la fenêtre, un moment entre deux paragraphes. Le ciel venait soudainement de réapparaître. « Tiens, c'en est assez de ce bachotage de collégien, je vais changer d'air... flâner dans les rues, me goinfrer... me marrer avec le dernier boulevard de Marcel Achard. » Comme vous le constatez sans peine, j'étais devenu parisien pure laine ! Bien des Québécois, malgré leur résistance bien connue, se rendent irrémédiablement à cette séduction, même la race cléricale dont je fais partie. Et hop, me voilà dans la rue avec mes illusions de tout oublier. J'avais besoin d'un somnifère pour endormir ma solitude.

À peine engagé dans le jardin, je revois le vieux clochard qui avait obsédé ma bonne conscience durant ces derniers jours de fièvre printanière. Le réflexe charitable refait surface : « Tu n'as pas le droit de passer outre... souviens-toi du Samaritain... du prêtre ! » Le sursaut l'emporte sur mes velléités de fuite. Je vais au bistrot du coin. Et me voilà, avec le pinard et un beau pain croûté en main, près du mendiant. Ah ! le beau geste généreux qui console les bonnes âmes. J'étais triste malgré moi en pensant au cochon... à la dame patronnesse de Brel. Peu importe, il fallait agir. Je n'avais pas le droit de faire la fête, allais-je renier mon ministère du passé auprès des chômeurs ? je m'étais engagé pour les pauvres... non, avec. Ce qu'il peut y avoir de faux dans cet esprit missionnaire ! J'ai joué les prolétaires... et je continue mon grand jeu scout ; je refuse le paternalisme et pourtant je ne puis être vraiment le frère de ce clochard. C'est un faux-semblant.

[110]

Habité par ce procès intérieur, je me donne un air de simplicité en abordant mon petit clochard adoré. Derrière ce vieux visage ridé, ravagé, je sens un regard qui me scrute le fond de l'âme.

- Je vois, par ton accent, que tu n'es pas du pays. Tu as l'air bien triste.

Me voilà désarmé, je m'abandonne :

- Oui, je m'ennuie des miens. Trois ans d'exil, c'est long. J'ai hâte de revenir chez moi. À trente ans, après des années de travail, on ne s'habitue pas aux études. C'est sec, stérile. Ça assèche la vie. Je n'ai de goût pour rien.

Je m'arrête tout à coup... honteux de moi-même. Son silence me pèse. Et pourtant, je sens une tendresse retenue chez lui. À ma grande surprise, il me dit d'un ton ferme, secouant :

- Autrefois, c'était les vieux qui crachaient sur la vie. Aujourd'hui, vous les jeunes, vous sécrétez la bile au tonneau. Vous vous plaignez le ventre plein, la bourse entretenue et la société à vos pieds.

Pan ! je ne m'attendais pas à un accueil aussi violent. Je m'étais trompé. Je venais de tenir des propos révoltants pour cet homme ahuri. Je l'avais dégoûté davantage. Désarmé, je demeurais silencieux. Il s'est tourné vers moi avec un sourire déconcertant.

- Mais non, mon jeune, je ne t'en veux pas. J'ai mal de te voir souffrir inutilement. Ce n'est pas moi qui ai besoin de toi. Rince-toi l'œil. Va vie recommence. Les bourgeons éclatent. La nature explose. Moi, je n'ai jamais perdu le goût de vivre. Vous n'avez pas connu la guerre comme nous. Jeté sur le pavé, découragé, méprisé par ma famille à cause d'un échec professionnel, je suis devenu une loque humaine... alcoolique, sans foyer, sans racines. Je gagne ma vie au compte-gouttes comme chiffonnier. Jamais, tu m'entends, jamais je n'ai désespéré de la vie et des hommes. J'aime tout le monde, même ceux qui me méprisent.

Je l'écoutais, je n'en croyais pas mes oreilles. Mais qui donc était cet homme, cette fleur merveilleuse sur le fumier ? il me semblait tenir un langage familier, simple, profond. Il me rejoignait au plus creux de moi-même. J'étais apprivoisé, quand, après un court silence, il me dit tout bonnement :

[111]

- Es-tu chrétien ?

- Oui.

Moi, professionnel de la religion, petit curé avant-gardiste, j'avais à avaler cette question derrière la cravate. Une question imprévue, inattendue. Mon oui m'apparaissait aussi fragile que superficiel. D'ailleurs, sa réplique me l'a fait sentir.

- Tu n'as rien compris à l'Évangile. Un croyant ne désespère jamais. La vie est dans ses tripes pour y rester. Le sais-tu ? Il nous l'a promis. Rince-toi l'œil. Il y a Quelqu'un dans ce ciel clair. Il y a de la résurrection dans l'air. Le printemps te sert de signe. Sors le vin, passe-moi un croûton... on va fêter ça.

Je venais de rencontrer Jésus-Christ !

Je passais d'Emmaüs à Damas.

J'en vivrai pour toujours.

Débats de foi autour du baptême

J'étais en visite chez un couple de notre communauté paroissiale. Un jeune couple de voisins avait pris part à la rencontre. Ces derniers vivaient une très dure épreuve. Ils venaient de perdre un enfant handicapé. Jusqu'à sa mort, ils s'en étaient occupés avec amour, foi, et un courage extraordinaire. « Dans notre famille, disaient-ils, Jocelyn était le Seigneur au milieu de nous... Ce qu'il a pu nous amener tous à des dépassements en attention aux uns et aux autres ! » Mais sa mort les avait entraînés dans une profonde crise spirituelle. Un fort sentiment de révolte avait pris la place de tout le reste, de la foi elle-même. C'était la grande noirceur. Ils venaient à peine de commencer à dire leur chagrin qu'un des grands fils de la famille hôte arriva avec sa femme et leur bébé. La question du baptême de l'enfant est mise sur le tapis par les grands-parents qui profitent de ma présence. J'apprends de la bouche du fils qu'il refuse le baptême pour son enfant. Je me tiens coi.

Quelque chose de bouleversant va alors se passer, contre toute attente, entre le couple en deuil de son enfant et le jeune couple au .

bébé bien vivant et beau à ravir. Ils vont se raconter leur expérience respective ; et, en racontant le plus profond de son aventure, chacun [112] va modifier sa façon de voir les choses et accéder à d'étonnantes et nouvelles perspectives de foi.

Le couple éprouvé par la mort de son enfant infirme va d'abord complètement s'oublier, pour questionner le grand fils et sa femme sur leur expérience de jeunes parents, sur la naissance de l'enfant, sur ce qu'ils ont ressenti à ce moment-là et ce qu'ils ont vécu depuis. En cours de conversation, ils reprenaient les mots mêmes du jeune couple pour l'inciter à aller plus loin, plus profondément dans l'expression de sa motivation d'avoir un enfant, et dans ce que tout cela avait pu changer chez chacun. En racontant leur expérience, les deux jeunes parents en venaient à découvrir par eux-mêmes qu'ils avaient fait un acte de foi en mettant au monde cet enfant, surtout par rapport à un avenir plus que problématique. « Oui, c'est un grand risque, disaient-ils, que de poser un tel geste dans des temps aussi incertains et face à un futur qui l'est encore plus ! » Ils se questionnaient aussi sur certains fondements mystérieux de leurs rapports à l'enfant : semblable à l'un par tel trait, à l'autre par tel geste, leur enfant était déjà, pourtant, un « autre » qui leur échappait.

Quand tout se joue entre tiers

Quant aux parents dans l'épreuve, ils se demandaient : « Sommes-nous enfermés dans un cycle sans issue où l'on naît, grandit et meurt ? » Oui, un cycle irréversible, scellé par la mort. Mais, peu à peu, dans leur réflexion à haute voix, émergeait un autre sens : « Se pourrait-il que la vie, selon la foi chrétienne, soit une longue, dure, passionnante mise au monde qui mène à Dieu ? » La conversation entre les deux couples s'engagea sur ce thème. Serait-ce cela le baptême, sa grâce, son cadeau ? N'est-ce pas sous les traits d'un enfant que Dieu en Jésus est apparu visiblement, humainement en ce monde ? Dieu qui se fait fils de l'homme et de la femme. L'enfant, signe, sacrement de Dieu.

Mais ce que j'ai trouvé de plus beau, de plus osé dans leur intervention, ce sont ces propos :

[113]

Vous avez décidé, vous avez été un commencement radical, vous avez accompli un geste de Dieu, un geste créateur, sacré, mystérieux, qui déborde la logique de la nature animale parce que c'est un geste fibre, décidé par vous... un geste comme la création du monde. Un grand risque marqué de manque : qui, que sera-t-il, cet être sorti de nous ? Qu'est-ce que cette autre chose au fond de nous qui désire vivre et traverser la mort ? Qui peut donner un sens à celle-ci ?

Un grand silence se fit... qui laissait entendre que beaucoup de choses se passaient au-dedans. Puis l'un des deux, elle, je crois, ajouta avec émotion : « C'est le baptême qui nous branche sur la mort et la résurrection du Christ. » Elle semblait se dire cela autant à elle-même qu'à son mari et au jeune couple.

Je n'ai retenu naturellement que les moments forts de cette conversation à bâtons rompus. Échange qui s'est déroulé pratiquement hors de moi, ladite autorité religieuse, hors des grands-parents, de leur autorité naturelle et des liens obligés du fils avec eux. Tout s'est joué entre tiers, par des chemins inattendus, gratuits et très séculiers au départ, c'est-à-dire du dedans de l'expérience humaine profane, là où le levain évangélique ne se révèle que par ce qui se soulève dans la pâte opaque de l'expérience et des questions qui y sourdent.

À un moment donné, j'ai vu les regards des jeunes parents se croiser et j'ai entendu un retentissant coup de poing sur la table asséné par le grand fils. Le message était clair : « Baptême ! si c'est ça le baptême, on embarque ! »

C'est à partir de cette expérience que nous avons préparé la célébration du baptême. Les parents amis acceptaient d'être parrain et marraine.

Scénario d'un récit initiatique

Je n'oublierai jamais le récit initiatique dont j'ai été témoin dans une équipe du Mouvement des travailleurs chrétiens. Ce récit met en scène Jésus et Pierre qui viennent enquêter sur la situation de la foi chrétienne dans la ville de Saint-Jérôme. Après une semaine d'observation des divers milieux de vie, le maître et son disciple font un [114] bilan de ce qu'ils ont vu. Deux membres de l'équipe incarnent les deux personnages en dialogue.

- Vous avez l'air bien triste, dit saint Pierre à Jésus.

- Je pense que j'ai manqué mon coup. Tu te souviens quand je vous disais : « Y aura-t-il encore de la foi sur la terre, quand le Fils de l'homme y reviendra ? »

- Ben voyons donc, Seigneur, nous, on était une petite « poignée » de disciples. Rien que dans ce petit coin de la terre, il y a cinq paroisses catholiques, quatre protestantes, quatre communautés de religieux. Évidemment, il y a peu de jeunes dans ces groupes. Mais en vieillissant les êtres humains retrouvent leur âme.

- Tu te consoles à bon compte, mon cher Pierre. Outre la brisure de la transmission de la foi chrétienne, on a vu peu d'exemples d'Évangile vraiment vécu dans les pratiques quotidiennes, dans les rapports à l'argent, à l'amour, au travail, à la vie, à la mort, à l'au-delà. La foi des gens change peu de chose à leur vie. Bientôt ils ne vont venir me voir que deux fois dans leur vie, et ce sera « couchés », à leur baptême et à leurs funérailles ! Mais dis-moi, Pierre, y a-t-il quelque chose que j'aurais dû faire et que je n'ai pas fait ?

- Ah, écoutez, Seigneur, vous ne pouvez rien vous reprocher. Vous avez tout donné de vous-même, votre vie entière, jusqu'à votre dernière goutte de sang sur la croix. Et vous leur offrez gratuitement la vie éternelle. C'est vrai que c'est frustrant

d'en voir tant qui vous ont abandonné ou qui sont devenus indifférents ou qui vous considèrent comme quelque chose ou quelqu'un de complètement dépassé. Vous avez raison, même pour lesdits « pratiquants ». La foi est comme une police d'assurance, une vieille habitude ; elle semble aller de soi et faire partie de leur bagage, à la condition toutefois qu'elle ne coûte pas trop d'effort. Elle tient une place minuscule au fond du cœur, un peu comme les croix qu'on porte au cou : « Riches et belles, elles ne changent rien », dit l'un d'entre eux. On est bien loin de la foi évangélique qui transporte les montagnes, bouscule des vies entières, allume des incendies d'amour, d'engagement et de justice.

- Alors, d'après toi, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre pour leur faire comprendre et vivre mon message ?

- Il me semble, Seigneur, que vous devriez redevenir visible au milieu d'eux. Nous, on vous a vu, on a marché avec vous, on vous a fréquenté longuement, on a entendu votre message avec nos deux [115] oreilles. On a eu le temps de vous poser toutes nos questions, de vous exprimer nos objections, nos doutes.

- Pierre, sois honnête, vous n'avez pas compris grand-chose à mon message quand j'étais au milieu de vous. Il a fallu que je parte pour que vous vous réveilliez à la portée véritable de ce que je vous ai dit. Vous avez voulu me faire roi de la terre, chef de l'indépendance d'Israël et quoi d'autre encore... Trouve-moi autre chose que cela.

- Nous, on vous a vu de nos propres yeux faire beaucoup de miracles. C'est difficile de croire que vous êtes le Fils de Dieu et que vous faites de nous aussi des Fils de Dieu. Dieu, c'est bien mystérieux pour les humains. Le ciel, c'est lointain. C'est vague, la Résurrection, les gens ont bien de la misère à croire à ça. Personne n'est revenu de la mort. Que nous ayons été témoins de votre Résurrection ne semble pas les convaincre vraiment. Il faudrait que vous refassiez des miracles. Ça, c'est quelque chose d'évident, de sûr et certain. Tu te dis : seulement Dieu peut faire ça.

- Allons donc, Pierre, même les miracles que vous avez vus ne vous ont pas amenés à découvrir qui j'étais et le vrai visage de Dieu. Vous en avez même fait un matériau pour rêver au pouvoir que vous pourriez en tirer : « Hein, on l'a l'affaire, nous autres. Vous devez nous suivre, nous obéir, nous servir, manger dans notre main, dépendre de nous. » Dieu est tout autre. Il a créé des hommes libres. Il se propose librement à leur liberté. Le miracle oblige, il ne donne pas cette foi gratuite, cette Alliance gratuite que Dieu souhaite avec tout être humain de bonne volonté. Le miracle augmente la crédulité, il ne suscite pas une foi intelligente, responsable, des croyants debout. Plutôt une religion « couchée » comme chez les païens. Dieu vous a donné une tête sur les épaules, une conscience, une capacité de penser, d'être responsable, de faire votre propre histoire, de marcher par vous-mêmes. Une religiosité à coups de miracles n'a pas grand-chose à voir avec cette foi-là.

- Vous rêvez en couleur, Seigneur. Voyez ce qui s'est passé depuis que vous êtes parti, depuis deux mille ans. Les humains ne savent pas quoi faire avec leur liberté. Ou plutôt, ils font toutes sortes de conneries avec elle. C'est pire depuis qu'il n'y a presque plus de sanction contre leurs actes, qu'ils n'ont plus la crainte d'être punis. Les nouveaux païens des pays riches sont mous. C'est toujours les autres qui sont responsables de leur malheur. Ils se permettent tout, ne s'interdisent rien, éduquent mal leurs enfants, refusent toute contrainte. ils ne changeront [116] pas. Je ne vois qu'un remède : punissez-les comme vous avez pris le fouet pour chasser les marchands du temple qui ne respectaient même pas la maison de Dieu.

- Mais, Pierre, tu n'as donc encore rien compris. C'est la dernière chose que Dieu fera, ou plutôt, je devrais dire, qu'il ne fera jamais. Dieu est amour, et c'est seulement ce rapport d'amour qu'il maintiendra toujours avec les humains qui sont pour lui la perle de sa création, la prunelle de son oeil. Son salut en est un d'amour. Un amour qui brûle le mal, la haine, la mort, le péché. Un amour qui va finir par triompher. C'est ça sa grande promesse, son engagement éternel, son souci constant. Aucun être hu-

main, à ses yeux, n'est insignifiant, n'est trop pécheur pour être pardonné. Moi, son Envoyé, je suis toujours prêt à repartir avec tout homme de bonne volonté. Malgré mes nombreux échecs, je suis prêt à recommencer.

- Vous voulez leur faire confiance à nouveau ? Laissez-moi vous dire qu'ils vont vite vous lâcher comme ils vous ont lâché auparavant. Moi, j'y crois pas à ce recommencement. C'est clair, ils savent qui vous êtes. Ils ont appris votre message, et ils vous ont lâché quand même. Vous aviez raison de dire jadis qu'il n'y aura plus de foi quand vous reviendrez sur terre. Eh ben, c'est déjà fait. Votre Église s'en va chez le diable. Pour nous, c'était nouveau ; pour eux, c'est du vieux, c'est dépassé, c'est fini. Ils ne cherchent plus rien de notre côté. Leur faire confiance à nouveau... mais ils vont encore vous lâcher !

- Pierre, Pierre, j'en connais un qui m'a trahi trois fois. Tu le connais bien, celui-là ! Tu étais plutôt minable au départ. Tu sentais le poisson pourri à plein nez. Tu étais colérique comme pas un, têtu, borné. Je t'ai fait confiance. Et je ne vais jamais cesser de leur faire confiance, de croire en eux plus qu'ils ne croient en moi.

- Ah ! Seigneur... pourquoi me rappeler cela ?

- Mais c'est pour te redonner la foi, mon cher Pierre.

L'humble amour de Dieu

Dans la foulée de l'Évangile, rappelons-nous que Dieu en Jésus a renversé l'image que les temps anciens avaient de Lui, celle d'un Dieu tout-puissant, imposant, écrasant, pour nous faire découvrir un Dieu qui s'est fait tout petit au milieu de nous pour nous aider à croire qu'il veut nous élever jusqu'à Lui, qu'Il est bien des nôtres. Et [117] aussi qu'Il a créé en nous une capacité divine de vivre éternellement avec Lui, par grâce et don gratuit. Dieu s'est fait Fils de l'homme pour que nous devenions Fils de Dieu, invités à la table de son Royaume.

Pour nous le signifier, Il s'identifie à tous les humbles, à tous les humiliés de la terre pour contrer l'orgueil, la domination, le mépris, l'exploitation des plus faibles et des plus fragiles. Car le plus grand péché, c'est d'humilier l'autre, c'est de lui enlever sa dignité. On ne peut croire au Dieu modeste, au Dieu des humbles, sans modestie face à nous-mêmes, face aux autres, face à Dieu. Il y a là une démarche qui renverse la logique qui domine encore trop le monde, y compris les religions qui s'y prêtent.

La transmission

D'abord un texte brûlant, inspirant, aux accents poétiques, magnifiques d'Andrée Pilon, à mille lieues de la langue de bois des catéchismes d'hier ou d'aujourd'hui. Ses touches humaines et évangéliques, sociales et culturelles sont d'un à-propos admirable. On y trouve le meilleur de notre héritage et de notre modernité.

Quand un jour nous avons pris la décision d'avoir des enfants, nous ne savions pas tout à fait ce que nous allions faire. Une vague de joie et d'espérance confuses déferlait sur nos amours. Nous allions voir grandir, du commencement jusqu'à l'autre bout de la vie, nous allions voir grandir des filles et des garçons. Nous allions voir s'ouvrir des visages qui nous ressembleraient. Enfin, notre amour éclaté, nous allions multiplier notre nom, élargir notre ensemble.

Et nous les avons faits. Ils grandissent et leur visage nous ressemble. Mais ils ne sont pas nous. Qui sont-ils ? Cette question s'installe au cœur de nos racines. La réponse nous appartient et nous échappe à la fois. Qui serez-vous ?

Vous bougez tellement. Vous tirez si fort sur nos patiences. Vous nous remuez jusqu'aux tripes au moindre signe d'intelligence. Avec la plus naïve intransigeance, vous attendez une cohérence, une douceur, une fidélité à peine échafaudées. Et vous appelez, au jour le jour, notre amour à se clarifier. Vous nous changez de fond en comble, comme la [118] révolution change un pays. Est-ce nous qui vous avons faits ou est-ce vous qui nous faites ?

Seconde après seconde, vous inventez la tendresse. Vous décalez la dimension du temps. Vous changez l'aiguillage des choses importantes. Vous nous faites payer chaque trahison. Vos regards jugent nos humeurs. Vous mettez à l'épreuve ce que nous croyions être des convictions. Hauts comme trois pommes, avec une audace impitoyable, vous soulignez nos erreurs. Un « nounours » à la main, vous nous flanquez à la porte de nous-mêmes et vous nous lancez dans les changements du monde. Car vous êtes derrière nous, quand nous prenons position sur le présent et sur l'avenir du monde. C'est vous qui nous faites homme et femme de la tête aux chevilles.

Puis vient ce temps où vous fermez la porte à nos influences. Et vous avez raison. Vous n'êtes pas rivés à nos racines. Nous n'avons pas voulu souder votre vie à la nôtre. Tout de même, au fil des heures, sans trop le savoir, nous avons nourri des espérances à votre sujet.

Quand vous mettez le pied dehors, tout en lâchant les brides, la peur nous prend : quelle réponse donnerez-vous à ceux qui vous enseigneront d'autres valeurs ? Quel parti prendrez-vous dans la jungle des concurrences ? Pour quelles valeurs lutterez-vous ? Quel sens donnerez-vous à votre vie ? Quel chemin tracerez-vous à votre liberté ? Quel nom donnerez-vous à votre pays ?

Quand vous serez livrés aux vents contraires, nous espérons que vous serez des hommes et des femmes debout. Peut-être contesterez-vous l'héritage que nous vous aurons tissé au fil de l'enfance ? Si vous contestez en devenant vous-mêmes plus forts, si vous savez prendre le parti des plus faibles que vous, si vous aimez travailler et si vous travaillez à l'amour, nous aurons gagné. Et avec vous, peut-être pourrions-nous, vieillissants, continuer de créer la vie.

Reçois notre prière

*Seigneur notre Dieu,
chaque fois que surgit parmi nous
une vie nouvelle, tu connais notre émerveillement.
Il y a dans les commencements
quelque chose qui nous fascine.*

[119]

*Bien sûr, les fruits de l'automne
le crépuscule d'un jour de septembre,
la puissance d'un large fleuve, suscitent notre admiration.*

*Mais les gouttes de pluie sur la feuille
et le ruisseau naissant
l'aurore de chaque matin qui recommence,
l'arbre en fleurs du printemps,
le regard du nouveau-né qui s'ouvre à la lumière,
sont tellement remplis de promesses
qu'ils sont à nos yeux
comme un hymne à la vie
et qu'ils nous renvoient à ton mystère
et au nôtre,
à Toi qui es nouveauté, source,
vie sans cesse jaillissante,
horizon de nos rêves et désirs
où figurent nos souhaits les plus chers
pour l'avenir de nos enfants et petits-enfants.*

*Par ton esprit, continue
pour les enfants que nous avons accueillis
comme pour chacune et chacun de nous
l'œuvre que tu as commencée.
Sois remercié pour la joie qu'ils nous apportent.
Éclaire le chemin où nous pourrons leur permettre
de s'épanouir dans le monde d'aujourd'hui et de demain.*

*Qu'ils grandissent dans l'amour
et la paix qui viennent de Toi.*

*Oui, Seigneur Dieu,
dans la résurrection de ton Fils,
toute la création a désormais
accès auprès de Toi,
et ce qui est sorti de ta main,
depuis les commencements,*

[120]

*peut s'ouvrir maintenant à ton mystère,
comme feuilles au printemps.*

*Délivrés de notre solitude
et devenus les fils de ta maison,
nous regardons le monde et la vie,
leur tendant nos deux mains fraternelles.
Montagnes et champs,
mer et ciel,
tous les arbres et toutes les fleurs,
les travaux des hommes depuis des millénaires,
toutes les paroles et les musiques humaines,
les regards,
les visages
et les rires,
tant de tendresse et tant de désirs
nous redisent, malgré notre fragilité,
qu'il est meilleur d'être au monde
que de n'avoir jamais été,
car la vie va vers la vie
et, dans notre foi,
le chemin où elle court
n'est plus sans horizon.*

*Que l'Esprit Saint enveloppe,
Seigneur, notre vie quotidienne
et qu'Il soit aujourd'hui pour nous*

*et demain pour nos enfants
l'accueil de nos regards,
la bonté de nos gestes,
la vérité de nos pensées,
le bonheur de nos rires,
la droiture de nos paroles,
Dieu nous enfantant
jour après jour
dans les siècles des siècles.*

[121]

Méditation

En ces temps de terrorisme et de guerre enfermés dans une logique de mort, comment ne pas y opposer une célébration de la vie et du Dieu vivant qui nous a confié cette terre, en mettant de l'avant l'avenir des enfants, nos enfants et ceux de toute l'humanité ? Ils sont peut-être la seule base commune qui nous reste pour reconstruire un monde plus viable, plus juste et plus fraternel qui soit une anticipation du Royaume de Dieu, de son Royaume éternel de paix et d'amour.

Ce monde vient d'abord des mains amoureuses de Dieu qui ne cesse de se consacrer à notre humanisation, au point de se faire humain comme nous en Jésus de Nazareth.

Aujourd'hui, en action de grâce, nous lui renvoyons notre reconnaissance pour les valeurs de bonté, d'entraide, de justice et de paix qu'il a semées dans l'âme humaine ; les valeurs de respect de la vie sacrée et sainte, de respect de soi et des autres, de tout être humain de toute race ou couleur ; et les valeurs divines d'une vie plus forte que la mort, d'un amour plus fort que la haine, d'une espérance plus forte que nos désespoirs ; oui, ces valeurs à la racine de notre humanité et du Dieu vivant qui nous a confiés les uns aux autres.

En Jésus, Dieu s'est présenté dans le monde sous les traits d'un enfant comme pour nous signifier, entre autres choses, qu'on juge de l'humanité d'une société par le sort qu'elle réserve à ses enfants.

L'enfant sans pouvoir ni avoir, qui n'a que son humanité à mettre dans la balance, est le premier, le plus fondamental sacrement de notre humanité et de Dieu. C'est lui qui suscite tant de dépassement chez la plupart des adultes de la planète. En ce monde bouleversé d'aujourd'hui, c'est encore lui qui nous interroge sur nos valeurs, notre foi, notre espérance.

Dans la racine latine du mot « éducation » (e-ducere), il y a cette dynamique inestimable qui évoque le sens de « faire jaillir la source », faire éclore le meilleur des êtres, éveiller en eux ce que Malraux appelait « les grandeurs qui élèvent la conscience et la rendent apte au dépassement ». Une équipe de l'Unesco, après une investigation récente des divers systèmes d'éducation dans le monde, s'inquiétait [122] de l'absence, sinon de la pauvreté des finalités éducatives que je viens d'évoquer. Plus que des connaissances et des techniques, il y va de l'enjeu humaniste des plus déterminantes raisons de vivre, et du dépassement incessant qu'appellent les valeurs.

À ce chapitre, il faudra bien accepter un retour critique sur tant de discours des dernières décennies qui ramenaient toute référence morale au moralisme d'hier, toute référence au bien et au mal, à du manichéisme, comme si on avait perdu de vue la profondeur humaine et spirituelle des enjeux spécifiquement moraux. La boutade de Chesterton est encore d'actualité : « Nous ne savons plus ce qu'est le bien mais nous voulons le transmettre à nos enfants. » Au nom de quoi peut-on décréter que les acquis humanistes historiques de réflexion sur le bien et le mal deviennent tout à coup insignifiants aujourd'hui ? Adieu Confucius, Aristote, Cicéron, Augustin, Thomas d'Aquin, Pascal, Kant et tant d'autres. Nous avons la mémoire courte. Souvenons-nous des débuts de notre modernisation où l'on soutenait cette utopie anti-éducative : « Personne ne peut transmettre quoi que ce soit à personne. » Combien de désarrois d'aujourd'hui sont-ils tributaires de cette table rase ? Combien d'adultes nous ont dit qu'ils ne savaient plus trop quoi transmettre au moment où l'on se dispute à qui mieux mieux sur le « comment transmettre » dans le ' monde scolaire. Comme si le plura-

lisme culturel et religieux était incompatible avec la transmission de contenus de sens. Même la Charte des droits est, elle aussi, tributaire d'une intelligence et d'une formation éthiques. Sous prétexte de ne pas vouloir imposer une philosophie éducative, on préfère ne pas en avoir du tout, et en même temps on dénonce la raison instrumentale qui domine la société et même l'école, et on souhaite abstraitement une éthique et des valeurs communes. Mais à partir de quoi construira-t-on cette assise citoyenne ?

Toutefois, il y a plus. Parmi les ruptures de transmission, on ne saurait passer sous silence celles des couches profondes de l'âme humaine que la longue expérience religieuse de l'humanité a cultivées, enrichies, malgré toutes ses erreurs de parcours. Dans bien des débats, à ce chapitre, le discernement est loin de primer.

L'enjeu de cette transmission ne se ramène pas uniquement à l'importance d'une culture religieuse chrétienne pour comprendre [123] notre civilisation occidentale et ses riches patrimoines historiques, ce à quoi les Européens sont beaucoup plus sensibles que nous, y compris ceux du Mouvement laïque français dont on sait les positions antireligieuses. Il se situe bien au-delà de ces considérations, auxquelles on pourrait ajouter le fait anthropologique de la religion qui est tout autant un phénomène social qu'une expérience individuelle, intime et privée.

Mais, comme je le disais plus haut, l'enjeu est beaucoup plus profond. Il concerne les rôles importants du sacré, de la transcendance et de la croyance dans la vie individuelle et collective, dans les fondements éthiques et la pratique morale. En surface tout se joue autour du pouvoir, de l'avoir et du savoir. Mais qu'en est-il du croire ? Qu'arrive-t-il quand on ne croit même plus en l'humanité ?

Quand il n'y a plus rien de sacré, de transcendant ? Quand on ne transmet plus rien de cet ordre ? Quand on ne sait plus le langage de l'âme et les profondeurs du mystère de la conscience humaine et « ces questions sur lesquelles la science n'a aucune prise », pour reprendre ici une expression du grand savant Einstein dans sa correspondance à la dernière étape de sa vie et au sommet de sa maturité ? Il se pourrait bien que les prochaines générations accusent la nôtre d'avoir fait l'impasse sur l'expérience religieuse historique de l'humanité.

Mais, cela dit, reste entier le défi d'une parole chrétienne pertinente qui mérite d'être transmise et qui soit inspirante dans les enjeux d'aujourd'hui et de demain. Une parole pertinente qui se démarque des caricatures de Dieu et des intégrismes religieux. Une parole habitée par la promesse de Dieu qui s'engage à ce que jamais l'humanité ne sombre dans le néant, la mort ou l'anéantissement. Oui, ce Dieu qui, patiemment tout au long de l'histoire, malgré les guerres, ne cesse de travailler avec nous pour nous sortir de la chaîne infernale d'une suite de violences, de vengeances sans fin, où « l'œil pour œil » fait des aveugles des deux côtés de la barricade.

Jésus de Nazareth, condamné par les pouvoirs civils et religieux, par le peuple lui-même, pouvait en appeler au Dieu autre. Ce faisant, il dressait sa croix au nom de tous les innocents de la terre, fondait ainsi les droits humains les plus fondamentaux, et remettait en cause les [124] idéologies, les religions qui pervertissent le vrai visage de l'homme et de Dieu. Ce formidable héritage spirituel, cet horizon de sens radical, saurons-nous le transmettre aux jeunes et aux futures générations ?

Seconds regards sur la transmission

De par sa durée, la collectivité pénètre déjà dans l'avenir. Elle contient de la nourriture non seulement pour les âmes des vivants, mais aussi pour celles d'êtres non encore nés qui viendront au monde au cours des siècles prochains. Enfin, de par la même durée, la collectivité a ses racines dans le passé. Elle constitue l'unique organe de conservation pour les trésors spirituels amassés par les morts, l'unique organe de transmission par l'intermédiaire duquel les morts puissent parler aux vivants. Et l'unique chose terrestre qui ait un lien direct avec la destinée éternelle de l'homme, c'est le rayonnement de ceux qui ont su prendre une conscience complète de cette destinée, transmis de génération en génération.

Simone Weil, L'enracinement

Comme chrétiens, nous ne pouvons pas penser les enjeux de la transmission uniquement à partir de la spécificité de notre foi et de notre vision du monde. D'autres esprits religieux ou « laïques » ou « humanistes » s'interrogent sur les problèmes contemporains de transmission, par exemple, dans les rapports entre générations, en éducation, en matière de conscience historique et dans des pratiques aussi concrètes que celles des mises à la retraite anticipée sans véritables politiques de transmission à ceux qui prennent la relève. Phénomène qui va prendre une ampleur inédite avec la sortie du monde du travail de la génération la plus nombreuse, celle des baby-boomers. Les institutions, elles aussi, ont besoin d'une mémoire, d'un minimum de continuité historique. On ne réinvente pas le monde à tous les tours d'horloge. Une saine et dynamique pratique de transmission, différente des processus traditionnels de reproduction des mêmes modèles, peut susciter des démarches soutenues et innovatrices de recomposition des patrimoines reçus, des expériences éprouvées, ainsi que de nouveaux dynamismes et des projets [125] d'avenir. On ne peut élaborer pareilles politiques dans une société où tout se joue à court terme, sans mémoire ni vision d'avenir. Déjà au XIX^e siècle, dans son ouvrage *De la démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville écrivait : « Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres. » Et tout récemment, Jean-Claude Guillebaud tenait de semblables propos : « Chacun d'entre nous, au fond, pressent que quelque chose s'est déréglé et dangereusement, dans notre rapport au temps, à la durée, à l'avenir... comme un écroulement silencieux de nos représentations du lendemain. »

La tradition judéo-chrétienne, à ce chapitre, se démarque de la conception cyclique de l'histoire chez les Grecs, car elle renvoie plutôt à une histoire en marche avec des continuités, des ruptures, des dépassements, des régressions, des inédits et des horizons sans cesse rouverts et poussés plus loin. Même l'art dans ses origines et ses inspirations judéo-chrétiennes se démarque de l'art grec de façon semblable. Une certaine amnésie contemporaine a oblitéré cette mémoire des fondements culturels et religieux de la civilisation occidentale. Chez nous, peut-être plus qu'ailleurs en Occident, le regard historique

sur le christianisme s'est souvent réduit au procès de la chrétienté cléricale, sous le signe d'un refus global qui rejetait toute transmission de ce patrimoine religieux multimillénaire et de sa conception dynamique de l'histoire.

D'une réforme à l'autre en éducation et en bien d'autres domaines, j'ai toujours été étonné de la quasi-absence d'examen sérieux et approfondi de ce qui s'est passé au chapitre de la transmission depuis le passage de la société traditionnelle à la modernité et jusqu'à aujourd'hui. Chrétiens tout autant qu'esprits laïques, redisons-le, presque tous, nous sommes fort démunis intellectuellement, lorsqu'il s'agit de comprendre et d'assumer les ruptures de la transmission intergénérationnelle qui se sont produites au cours des dernières décennies. On en reste à des constats du genre : « Tout s'est passé si vite » ; « On a fait table rase » ; « On pensait qu'on pouvait tout créer en neuf, en un tournemain » ; « On s'est libéré de tout au plan religieux, sans se rendre compte du vide qu'on s'était créé soi-même ». Chez nous, il était impensable de dire comme Jean-Paul Sartre : « Nous sommes encore culturellement chrétiens. »

[126]

Dans les milieux d'Église, particulièrement, mais aussi chez plusieurs intellectuels, on affirme naïvement le contraire, à savoir que la majorité des Québécois sont encore d'esprit chrétien. Comment nier à ce point la crise de transmission de la foi et de la culture chrétiennes ? jusqu'à tout récemment on pensait que jamais les Québécois n'accepteraient la déconfessionnalisation des écoles. À ce que je sache, celle-ci s'est accomplie dans un climat d'indifférence générale. Ayant participé à ces débats depuis plus de 25 ans, j'ai pu constater combien peu nombreux nous étions à envisager une telle éventualité.

Bien sûr, il y a eu des aveuglements semblables dans les autres crises de la transmission. Mais ce qu'on voit moins bien, ce sont les filiations entre ces crises. À tout le moins à titre d'hypothèse peut-on se demander si la rupture globale avec la chrétienté n'a pas souterrainement amené plusieurs Québécois à un même type de rupture avec leur histoire, avec leurs institutions, avec la morale, avec les pratiques éducatives et plus tard avec leurs nouvelles institutions, avec leur État, avec leurs politiciens et avec qui ou quoi encore... En deçà et par-

delà les nuances à apporter à cette hypothèse, n'y a-t-il pas ici une question sérieuse à examiner jusque dans les effets pervers qui ont accompagné tous ces décrochages, fussent les inclinations à l'indécision, au repli sur soi, au recours aux tiers pour dénouer des problèmes qu'on n'arrive pas à résoudre entre les acteurs immédiatement concernés ?

L'hypothèse que je viens de formuler, je l'ai testée autour de moi, chez des gens de divers milieux et tendances. Ce qui m'a frappé, c'est encore le refus global et péremptoire de tout questionnement de cet ordre. Comment ne pas reconnaître ici que cette attitude ne se prête pas à une pratique démocratique judicieuse et constructive au moment où nous faisons face à des choix collectifs difficiles et exigeants ? Au temps d'une certaine prospérité, nous avons fait peu de choix collectifs. Un besoin, un service. Heureusement, on commence à se rendre compte des limites de l'État comme seule instance du bien commun, et de sa lourdeur bureaucratique. D'où un changement graduel vers une société civile et des citoyens davantage engagés dans les nouveaux choix collectifs à faire, dans un espace public moins livré aux groupes corporatistes qui travestissent l'intérêt [127] de leurs membres en intérêt général, sans que la population ait de recours démocratique déterminant.

Mais cet heureux changement vers la société civile et la citoyenneté risque de ne pas tenir ses promesses, s'il n'y a pas un minimum de continuité et de mémoire pour ressaisir le parcours accompli, pour identifier aussi bien les erreurs que les avancées, pour mettre en perspective l'actualité et les nouveaux défis d'avenir et pour de judicieuses pratiques de transmission qui justement permettent un suivi des politiques, un mûrissement des réformes, une conscience historique médiatisée par les rapports intergénérationnels qu'on tarde trop à inscrire dans nos institutions. On n'a qu'à penser aux déséquilibres démographiques de celles-ci, sans le moindre projet de retraite progressive ni plan de transmission aux jeunes employés. Que de lignes de transmission ont été plus ou moins brisées, comme je le soulignais plus haut...

Encore ici, on retrouve l'hypothèse que je formulais plus haut sur ce passage de la société traditionnelle à la modernité. Passage qui

s'est fait avec une pauvre pédagogie du changement historique sans grand souci de décanter le bon, le moins bon et le mauvais de nos propres héritages historiques, et aussi des plus longues filiations de notre civilisation occidentale culturelle et religieuse. Comment se donner des projets d'avenir, de long terme, sans prise de conscience judicieuse du long terme qui nous a précédés ? Des changements aussi profonds ne peuvent s'accomplir dans la facilité, la précipitation, la création ex nihilo, le refus global de tous les acquis, la remise incessante des compteurs à zéro. Il y a eu, par exemple, dans la foulée de nos réformes depuis cinquante ans, quatre régionalisations. De l'une à l'autre, on a commis les mêmes erreurs sans même s'en rendre compte. Cinquante ans plus tard les problèmes des régions restent entiers, sans mémoire de ce qui a pu se passer.

Je n'oublierai jamais cette lettre qu'un jeune adulte m'a écrite au tournant des années 1980, à la suite d'une conférence que j'avais donnée au congrès provincial du Réseau des affaires sociales où j'avais tenté de poser un diagnostic sur notre situation sociale en privilégiant les enjeux à long terme des rôles de la transmission pour [128] sortir du ponctuel et s'inscrire dans la durée avec un peu plus de suite dans les idées, dans nos objectifs, nos politiques et nos pratiques.

Ma mère m'a élevé avec le dernier livre du docteur Spock. De la maternelle jusqu'à l'université, on me disait : « Cette année, nous avons un nouveau programme. » J'ai toujours été à l'essai et aujourd'hui on me reproche mon indécision, ma confusion intérieure : « Tu ne sais donc pas ce que tu veux ? » Comment le pourrais-je après la dizaine d'utopies pédagogiques qui m'ont trébuché dans toutes sortes de directions différentes ? Je serais bien embêté de vous dire ce qu'on m'a transmis outre certaines connaissances et techniques fonctionnelles, surtout pas, en tout cas, une philosophie de la vie minimale et identifiable, surtout pas non plus une capacité de penser et d'agir à long terme. Je devais être un « s'éduquant » capable de se réinventer sans cesse. Et vous venez nous parler de pratiques de transmission ! Je rageais en vous entendant. Votre génération a failli dans cette tâche. Elle fuit le problème, ou elle le nie, ou el-

le le minimalise. Vous dites que vous avez reçu un bon fond de vos prédécesseurs. Moi, j'en ai pas de fond, ni philosophique, ni culturel, ni religieux. On est une jolie gang de candidats à la thérapie, même nous les jeunes travailleurs sociaux, supposément formés pour gérer les crises des autres. La société thérapeutique, quoi ! On répare vaille que vaille les pots cassés. Mais sait-on bâtir des personnalités solides, sensées ? Ça, c'est une tout autre affaire qu'aucune thérapie ne peut refaire.

En contrepoint de cette lettre, voici des propos semblables qui concernent la génération qui suit :

Les moins de 25 ans appartiennent à la première génération qui n'a connu que la crise, qui, dès l'enfance, s'est trouvée confrontée plus ou moins directement, plus ou moins rapidement, plus ou moins consciemment à une société inquiète, traumatisée, incertaine d'elle-même. Grandir dans une période de ce genre n'est pas un privilège, personne ne peut le souhaiter à des enfants et à des adolescents ⁶.

[129]

Les propos de ces deux lettres mériteraient d'être nuancés, ou même contestés dans leur généralisation, mais ils illustrent bien la face plus ou moins cachée, occultée, de notre histoire récente qui nous oblige à revoir les brisures de transmission, causées en partie par des pratiques erratiques, mais aussi tributaires des multiples virages abrupts plus ou moins improvisés, et, bien sûr, de la fragilité de notre petite société francophone en Amérique du Nord. À cela s'ajoutent des défis plus pressants qui, eux aussi, accentuent les problèmes de transmission et appellent un renouvellement des pratiques de cet ordre.

⁶ Alain DUHAMEL, *La politique imaginaire*, Montréal, Éd. Folio Actuel, 1995, p. 35.

On parle de plus en plus de l'importance de surmonter le défi d'un pluralisme sans monde commun. D'où le souci légitime et heureux d'une culture publique commune, d'une éthique commune, de valeurs communes. Mais, bien avant l'avènement de ce pluralisme, on a fait comme s'il n'y avait plus rien de commun à transmettre hormis l'accessibilité universelle à de nouveaux services publics. La Charte des droits tient lieu de culture citoyenne, d'éthique, d'unique référence transcendante et de quoi encore, sans qu'on s'interroge sur les recours, les pratiques, les utilisations, les légitimations, les revendications de ceux qui se servent de ladite charte, et des institutions et des tribunaux qui la gèrent.

Là comme ailleurs resurgit la question : peut-il y avoir des transmissions historiques, intergénérationnelles, sans un monde social commun minimal ? On se vante beaucoup de la multitude des groupes sociaux, des associations, des clubs. Mais ne sont-ils pas aussi atomisés, comme l'a si bien montré un jeune chercheur de l'organisme Le pont entre les générations, Mathieu Bock-Côté ? Voici ce qu'il en pense :

On ne peut être citoyen que d'un monde commun. Il faut réintégrer le sens de la filiation au sein des institutions assurant la permanence de la solidarité dans le temps. Il n'est pas suffisant de dépasser une approche strictement étatique de la solidarité. il faut aussi, en recomposant le tissu social sous une forme originale, donner aux acteurs du social une conscience claire d'un destin partagé qui ne peut plus tolérer la guerre des égoïsmes dans le partage de la richesse au Québec. Une société plus dense et consciente d'accueillir de nouvelles générations auxquelles elle [130] doit offrir un horizon solidaire sur le monde, et sur les patrimoines historiques, sont-ce là des horizons utopiques ? ⁷

⁷ Mathieu BOCK-CÔTÉ, *Ouvrir les questions fondamentales, dossier de recherche du Pont entre les générations*, Montréal, 2001.

À ce propos Fernand Dumont a écrit ceci : « Au Québec, on a supprimé l'enseignement obligatoire de l'histoire dans les écoles durant plusieurs années, ce que nul peuple d'Occident n'a fait ⁸. »

Ces inquiétudes sur la crise de la transmission ne tiennent pas d'une réaction conservatrice contre une société en mouvement. Elles témoignent plutôt d'une volonté de permanence dans un monde qui se fragmente dans l'éclatement de ses repères communs. Il faudra bien identifier ce terrain commun dont on parle depuis quelques temps, que ce soit en termes de culture citoyenne, d'éthique, de raisons ou d'espaces publics communs. « Où notre société puisera-t-elle ce corpus infiniment ramifié de convictions communes, principes partagés, certitudes admises, projets définis, fidélités héritées qui lui fournit sa cohésion, voire sa raison d'être, tout en permettant d'inscrire chacun de ses membres dans une généalogie humanisante ⁹ ? »

Dans le cadre du présent ouvrage qui explore les voies d'accès au discernement spirituel, j'essaie de ressaisir ces enjeux et défis de transmission à partir d'une référence spirituelle majeure, la transcendance, dont le monde religieux n'a pas le monopole. En effet, des esprits humanistes d'ici et d'ailleurs cherchent présentement à réintégrer cette référence dans leur travail de compréhension de l'histoire récente, de ce qui nous arrive aujourd'hui, et aussi des impératifs d'avenir.

Les apports inestimables de la transcendance

Un des paradoxes les plus féconds de la transcendance, c'est de se situer hors du temps et de dégager un espace fibre qui permet à celui [131] ci de ne pas s'enfermer en lui-même et de se faire histoire. Les dites vieilles références de transcendance et d'immanence mériteraient d'être revisitées avec des regards neufs, pour des compositions

⁸ Fernand DUMONT, *Raisons communes*, Montréal, Borée 1995, p. 107.

⁹ Jean-Claude GUILLERAUD, *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999, p. 15.

renouvelées. On a fait de justes procès des « transcendances décrochées », des « transcendances en surplomb » écrasantes, paralysantes, dogmatisées. Mais on a peu fait d'examen critique des immanences renfermantes qui n'ont pour références qu'elles-mêmes. Alors qu'il y a là une dialectique, une synergie fondamentale de la dynamique humaine qui est à la fois le fait d'être au monde et l'ouverture sur des horizons qui dépassent ce monde, cette époque, cette culture, cette civilisation, situés dans un temps et un espace circonscrits. C'est dans l'ouverture à la transcendance de la conscience humaine que l'âme, la liberté, la créativité, l'indicible, l'ineffable, trouvent leur première matrice, leur premier espace vital. C'est aussi dans cette béance que se logent nos angoisses, nos peurs, nos démons, nos démesures monstrueuses. Bref, les grandeurs et misères de la démesure humaine si bien mise en scène par les grands récits mythiques qui ont jalonné l'histoire. Dieu, qu'il serait dommage, dans tous les sens du terme, que l'école d'aujourd'hui ne transmette pas les trésors à la fois transcendants et immanents de l'histoire, ou n'y accorde que peu de temps. Je me demande si ce propos que je viens de tenir sur l'affaîsissement de la référence à la transcendance et le rétrécissement de l'immanence aux petits récits du « vécu » le plus immédiat du moi n'a pas beaucoup à voir avec l'école.

Mes petits-neveux et petites-nièces ont tous lu les quatre briques d'Harry Potter. Je me suis rendu compte qu'ils cherchaient un espace, un temps et des horizons plus larges que cette immanence rabougrie d'un vécu à court terme qui rapetisse non seulement leur imaginaire et leurs rêves mais aussi leurs espoirs, leurs idéaux, leur avenir, et un espace qui transcende cette ère de l'éphémère et des modes du jour exaltée par Lipotvetski et tant d'autres « adolescents » postmodernes.

Je ne suis pas sûr que dans le passage nécessaire d'un confessionnalisme étroit à une laïcité scolaire on se prépare vraiment à des pratiques de transmission du sens porteuses de contenus de transcendance qui élève au-dessus de soi, et d'immanence plus large que les [132] objectifs fonctionnels et instrumentaux qu'on leur offre présentement. Jusqu'à preuve du contraire, je ne vois pas comment on peut mettre de côté le mot « humanisme » sous prétexte qu'il vient d'un passé jugé

dépassé, sans compter la nouvelle utopie d'un monde futur dit post-humain. Après ce nouveau post, qui ou quoi d'autre ? Postmoderne, postchrétien, postindustriel. Tous ces post s'accompagnent paradoxalement d'une sorte d'implosion de l'immanence réduite au présent comme seule mesure, comme seul référent. Ce qui brise à sa racine tout sens de la transmission, de la transcendance, de la transfiguration. Ces trois dynamiques ont joué un rôle majeur dans l'évolution de la culture, de la religion, de la morale, dans les progrès de la civilisation, et même jusque dans les profondeurs de la conscience humaine, pour ne pas parler de l'âme qu'on a éliminée du vocabulaire depuis un bon moment.

Nos discours laïques ou confessionnels sont bien courts en regard de ces enjeux de transmission aux générations montantes. Dans les deux cas, la pertinence des positions est présupposée, comme si elles allaient de soi, comme s'il suffisait de changer de structures, de programmes. Alors qu'il y va d'un profond et patient travail d'intelligence culturelle, philosophique et spirituelle dans une société de plus en plus complexe. Assumer le pluralisme d'une cité de plus en plus cosmopolite, ce n'est pas de la tarte. Initier les jeunes aux divers univers culturels et religieux qu'ils ont et rencontreront sur leur route, cela va bien au-delà des méthodes didactiques instrumentales.

Plus profondément, il y a ce défi fort exigeant d'une éducation d'accès au sens qui réclame chez les maîtres une formation philosophique. Je doute que les facultés des sciences de l'éducation investissent beaucoup en la matière ! Je dirais la même chose de la culture religieuse, fût-ce l'intelligence culturelle du phénomène religieux et des différentes religions. Les trempettes que nous offrent la nouvelle réforme scolaire - ses programmes, ses horaires et ses objectifs - sont également navrantes à ce chapitre. L'initiation morale dans la nouvelle réforme soulève des questions semblables.

J'ai bien hâte aussi de lire les programmes d'éducation civique. Si l'on se contente de commentaires superficiels sur la Charte des droits [133] et d'autres trempettes pédagogiques du même cru, on aura fait la boucle de l'insignifiance. Je veux bien qu'on ne mette pas tout sur le dos de l'école. Mais on ne peut affirmer que l'éducation est la priorité pour l'avenir de notre société et ratatiner à ce point l'accès au sens.

C'est peut-être dans le domaine religieux, dans le rapport à la religion que l'on trouve le plus bel exemple de superficialité, de clichés, de postulats simplistes du genre : « La religion est une affaire strictement privée. » Méconnaître à ce point ce phénomène planétaire, historique, social, culturel et spirituel, c'est sombrer dans la bêtise, c'est nier un énorme pan du réel du monde et de l'histoire et se priver d'une source importante de compréhension de la conscience humaine.

Redisons-le : refuser tout espace public à la religion, c'est paver le chemin du sectarisme, de l'intégrisme, d'une religiosité sauvage ou d'une crédulité infantile. Au XIXe siècle, dans les débats sur la séparation de l'Église et de l'État, des esprits laïques disaient : « S'ils ne sont pas croyants dans une tradition éprouvée, ils deviendront crédules et aveugles dans leur foi. » Ces remarques d'esprits non religieux sont très judicieuses encore aujourd'hui. Il me semble qu'une saine laïcité ouverte et intelligente pourrait nous éviter de passer d'un confessionnalisme étroit à un laïcisme aussi étroit et dos. On semble ignorer les différentes formes de laïcité ouverte, en France par exemple, lors de la reprise de l'enseignement du christianisme dans les écoles publiques, à l'instigation du mouvement « laïque » qui s'est rendu compte des effets négatifs et délétères de l'absence de culture chrétienne chez les jeunes contemporains. Ici, les nouvelles politiques du ministère de l'Éducation réduisent à presque rien l'espace et le temps accordés au programme d'enseignement religieux. C'est à n'y rien comprendre. Et cela se produit dans un climat d'indifférence générale. Il y a là un aveuglement, sinon une inconscience incroyable. Et une bien pauvre philosophie de l'espace public, de la conscience historique, et des couches profondes de la dimension spirituelle de l'expérience humaine.

Disons aussi qu'un christianisme bien compris par les chrétiens appelle lui aussi la laïcité, la séparation de l'Église et de l'État. Le christianisme doit empêcher la religion de devenir une politique et la [134] politique, une religion. « La communauté qui transmet les symboles de la foi ne doit pas être la même que celle qui fait des choix politiques » (Paul Ricœur), et cela, encore plus dans des cités pluralistes comme les nôtres.

Les esprits religieux n'ont pas le monopole du spirituel, de la transcendance et du sacré. Des esprits humanistes qui se définissent sans religion peuvent très bien vivre différemment ces références, comme c'est le cas aujourd'hui particulièrement. J'en connais plusieurs qui les intègrent dans leur philosophie de la vie, dans leurs engagements déterminants, dans leurs pratiques de transmission. J'en connais d'autres qui s'interrogent sur ce qu'on appelle des sociétés sans transcendance, sur les conséquences de la perte du sens du sacré, fût-ce celui d'un respect absolu de certaines valeurs fondamentales, telle cette intelligence historique du rôle de l'interdit dans la constitution de la société humaine. Rappelons que l'interdit de l'inceste, par exemple, a permis à des clans en guerre perpétuelle de sortir de cette violence mortifère grâce à des mariages interclaniques. On découvre ici la signification originelle libératrice, constructrice et humanisante de l'interdit. Celui-ci a trois dimensions à la fois : une dimension sacrale, une dimension morale et une dimension sociale. Trois pôles qui se renforcent et se limitent mutuellement en même temps. Il y a là une « économie » humaine historique de base qu'on a perdue de vue quand on a rejeté, disqualifié toute signification, tout rôle de l'interdit dans la vie individuelle et collective, y compris en éducation. Nous payons cher, aujourd'hui, pareil aveuglement.

Voilà un exemple, parmi cent autres, des requêtes actuelles de solides pratiques de transmission, et de pertinence culturelle, morale et spirituelle. Humanistes et croyants, nous pouvons faire un sacré bon bout de chemin ensemble dans cette foulée.

En terminant ce chapitre, je soumetts au lecteur un texte symbolique du philosophe Nietzsche qui me semble bien faire le point.

N'avez-vous pas entendu parler de ce fou qui allumait une lanterne en plein jour et se mettait à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! je cherche Dieu ! » Mais comme il y avait là [135] beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, son cri provoqua un grand rire. S'est-il perdu comme un enfant ? dit l'un. Se cache-t-il ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? Ainsi criaient et riaient-ils pêle-mêle. Le fou bondit au milieu d'eux et les transperça du

regard. « Où est allé Dieu ? s'écria-t-il, je vais vous le dire. Nous l'avons tué... vous et moi ! C'est nous, nous tous qui sommes ses assassins ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné une éponge pour effacer l'horizon ? Qu'avons-nous fait quand nous avons détaché la chaîne qui hait cette terre au soleil ? Où va-t-elle maintenant ? Où allons-nous nous-mêmes ? Loin de tout le soleil ? Ne tombons-nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de tous côtés ? Est-il encore un en-haut, un en-bas ? N'allons-nous pas errant comme par un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide sur notre face ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne vient-il pas des nuits, de plus en plus de nuits ? Ne faut-il pas allumer des lanternes ? Ne faut-il pas dès le matin allumer des lanternes ? N'entendons-nous rien du bruit que font les fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous encore rien de la décomposition divine ?... les dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consolerons-nous, nous meurtriers entre les meurtriers ! Ce que le monde a possédé de plus sacré et de plus puissant à ce jour a saigné sous notre couteau... qui nous nettoiera de ce sang ? Quelle eau pourrait nous en laver ? Quelles expiations, quel jeu sacré serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte est trop grande pour nous. Ne faut-il pas devenir dieux nous-mêmes pour, simplement, avoir l'air dignes d'elle ? Il n'y eut jamais action plus grandiose et, quels qu'ils soient, ceux qui pourront naître après nous appartiendront, à cause d'elle, à une histoire plus haute que, jusqu'ici, ne fut jamais aucune histoire ! » L'insensé se tut à ces mots et regarda de nouveau ses auditeurs : ils se taisaient eux aussi, comme lui, et le regardaient avec étonnement. Finalement il jeta sa lanterne sur le sol, en sorte qu'elle se brisa en morceaux et s'éteignit. « J'arrive trop tôt, dit-il alors, mon temps n'est pas encore venu. Cet événement énorme est encore en chemin, il marche, et il n'est pas encore parvenu jusqu'à l'oreille des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions, même quand elles sont accomplies, pour être vues et entendues. Cette action demeure

encore plus lointaine que les plus lointaines constellations ; et ce sont eux pourtant qui l'ont accomplie ! » On rapporte encore que ce fou entra le [136] même jour en diverses églises et y entonna son Requiem æternam Dei. Expulsé et interrogé il n'aurait cessé de répondre toujours la même chose : « Que sont donc encore les églises sinon les tombeaux et les monuments funèbres de Dieu ? ¹⁰ »

* * *

¹⁰ F. NIETZSCHE, *Le gai savoir*, Paris, Gallimard, 1964, p. 169.

[137]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

8

Le sens vocationnel
de l'altérité et de l'engagement

La problématique proposée

[Retour à la table des matières](#)

La difficulté de s'engager et le discrédit de la militance méritent un examen sérieux et un exercice lucide de discernement. Je vais explorer ici le problème à partir de deux clés de compréhension : celle de l'altérité, et celle de la vocation. On verra que l'une et l'autre ont des fondements spirituels à mettre à nouveau en valeur. On parle beaucoup de refondation, depuis un certain temps. Comme nous disaient des parents cités au début de cet ouvrage : « On a l'impression que tant de choses présentement ont perdu leurs fondations : l'école et la famille, la politique et la société, la science et la morale, la vie ensemble et même la conscience. » Il se pourrait, par exemple, que nos diverses crises sociales et leurs multiples problèmes soient tributaires, en partie, de l'appauvrissement de la première assise de la socialité, à savoir

l'altérité dans les pratiques et la philosophie de la vie courante. Quant à la référence à la vocation, elle peut nous servir de repère pour redécouvrir les fondements spirituels de l'altérité. Voyons donc cela de plus près, dans un nouvel exercice de discernement.

Des questions sous-estimées

Vocation, mission, engagement, militance, ces mots-références semblent avoir perdu leurs titres de noblesse, leurs connotations [138] spirituelles, leur force d'appel et de dépassement, et, parfois, le sens qu'ils donnaient à la vie. Même la solidarité, qui est de plus en plus ponctuelle, et souvent livrée aux intérêts individuels. La signification du travail aussi s'est rétrécie au salaire qu'on en tire pour vivre ailleurs un bien-être et des expériences, seuls valables. Certes, il faudrait apporter des nuances à cette critique trop généralisatrice. Mais celle-ci peut soulever un certain nombre de questions qui méritent plus d'attention.

Dans quelle mesure l'engagement est-il tributaire des valeurs de durée, de persévérance, de mûrissement ?

Dans quelle mesure l'affaiblissement des appartenances, des liens sociaux, des tissus communautaires, rend-il plus incertaine et fragile la foulée altruiste ?

Se pourrait-il que l'affadissement de la transcendance, de la sacralité ou de la foi contribue à l'appauvrissement du sens d'un engagement soutenu et de ses défis de dépassement ?

En quoi notre culture utilitariste, consommatrice à outrance et hédoniste rapetisse-t-elle la conscience sociale ou même parfois la détruit-elle ?

En quoi l'extension des prises en charge par l'État et la société de services a-t-elle pu se prêter à la déresponsabilisation sociale ?

Et que dire de la psychologie populaire qui incite à une introversion, à un solipsisme, à une recherche sans limite du moi au point de vider de sens l'altérité ? C'est là, peut-être, le facteur le plus répandu et le

plus déterminant de la crise de la socialité et des engagements. On n'a pas parlé sans raison d'une culture de plus en plus narcissique. J'ai déjà souligné à quel point dans nos entrevues et dans les récits de vie recueillis, les autres étaient souvent sans visage et le moi, replié sur lui-même. On se souviendra ici que Narcisse, dans le mythe qui le symbolise, n'est pas amoureux de son être réel, mais de son image. L'autre ne vaut qu'en tant que miroir de cette image. L'autre n'est plus autre, mais doit être un alter ego. La publicité perverse de Benetton est révélatrice : « Nous sommes tous égo(s). »

Dans cette foulée on peut pervertir des mots comme « à chacun sa mission » en ne rattachant celle-ci qu'à l'individu, à ses uniques désirs, besoins et aspirations. Du coup, on marginalise le caractère [139] altruiste de l'engagement, de la mission, de la vocation, de la militance. Voyez ce qui se passe au chapitre des droits, dans les pratiques qui s'y légitiment ; et aussi dans les rapports aux institutions ; et même dans la vie amoureuse. On est alors loin de l'appel des autres, si important dans l'origine, même sémantique, du mot « vocation ». Ce vieux mot oublié, occulté, refoulé, et pour cause ! Et pourtant, ce qu'il peut connoter nos profondeurs spirituelles et morales et une transcendance génératrice de dépassement, de force d'âme, de renouvellement dans la durée, un horizon plus loin que soi, en amont et en aval. Une instance de rehaussement constant qui nous empêche de nous percevoir individuellement comme la mesure de toutes choses. À ce que je sache, la culture narcissique n'a pas fait beaucoup d'heureux. Plutôt beaucoup de perpétuels insatisfaits, et d'esprits chagrins.

Premiers regards sur l'engagement

L'engagement élargit la vie, le cœur, et aussi le sens. Il « aventure » notre propre itinéraire. Il « communautarise » nos milieux. Il « débanalise » le quotidien. Il suscite la motivation, le courage, l'inventivité.

Le « croire » en est une des racines maîtresses. Quand on ne croit plus en grand-chose, on ne s'engage à rien. Redisons-le : tout se joue aujourd'hui autour de l'avoir, du pouvoir et du savoir. Mais qu'en est-il

du « croire » ? Qu'arrive-t-il quand l'humanité désespère d'elle-même, ne croit plus en elle-même ? Mais le premier enjeu se joue dans l'altérité, parce que c'est le premier lieu humain d'ouverture, de sortie de soi, d'élan vers l'extérieur, d'appel, de dépassement. C'est l'altérité qui ouvre les mains et les bras. Des mains ouvertes, ça nourrit, ça caresse, ça soigne, ça fait l'amour, ça construit, ça unit. Un poing fermé garde ses grains, repousse l'autre.

Encore ici (s'agit-il de discernement ?) l'altérité dégage un espace, une distanciation de soi sans lesquels on ne peut même pas penser sa propre identité, on ne peut trouver sa différence par rapport à celle des autres, ni savoir devenir autre.

Ressurgit ici le rôle du « croire ». Il y a toujours un risque dans l'altérité, un acte de foi. Aujourd'hui peut-être plus que jamais, se [140] marier est plus qu'un acte naturel raisonnable, c'est un acte de foi. Il en va de même pour la décision de mettre un enfant au monde. Nos cités pluralistes et cosmopolites nous incitent à bien des actes de foi aux autres. La crise du « croire » et celle de l'altérité, de l'engagement, sont intimement liées et participent du même drame spirituel. Combien de thérapies tournent en rond, sans issue, en partie à cause de cet appauvrissement spirituel aussi bien que social... Et je me méfie autant des modes religieuses qui renforcent le solipsisme actuel.

Qu'on me permette ici de donner des exemples positifs et inspirants d'engagement libérateur et fécond.

Sylvain est devenu orphelin très jeune. Il a été trimballé d'un foyer d'accueil à l'autre. À vingt ans, il décroche enfin un emploi de préposé dans un hôpital. Mais, deux ans plus tard, un accident le rend invalide. De plus, il vit son homosexualité d'une façon dramatique. Il était fort déprimé lorsque je l'ai rencontré. Mais je me suis rendu compte de ses qualités d'entregent. Je le lui souligne et lui parle du Centre de la famille qui regroupe des gens blessés comme lui, assistés sociaux comme lui- je vois une lueur s'allumer dans la prunelle de ses yeux quand je lui dis qu'il pourrait être précieux avec son entregent.

Ce jeune homme a joué par la suite un rôle inestimable au Centre de la famille. Une sorte d'être de grâce qui reliait les uns aux autres, remontait le moral des plus paumés, soutenait leurs luttes sociales, etc.

Dans son quartier, il a regroupé des jeunes familles monoparentales, mis en œuvre un jardin communautaire avec elles et d'autres initiatives du genre.

Sylvain cumule plusieurs marginalités : celles d'orphelin, d'homosexuel, d'invalidé, d'assisté social. Et pourtant ce qu'il peut être précieux dans notre milieu, dans la société. C'est dans son engagement qu'il a trouvé foi en lui-même et bonheur de vivre. Sa vie est une formidable page d'Évangile et d'humanité. Toutes les béatitudes du Christ, y compris celle des cœurs purs, je les ai trouvées concrètement en lui. Rien ici d'une idéologie misérabiliste, d'une foi passive, résignée. Son épanouissement personnel vient surtout de son altruisme. Tout le contraire des poncifs à la mode. Et quelle sagesse de vie il a tirée de cet engagement vocationnel...

[141]

On me dira que c'est un cas exceptionnel. L'esquive est trop facile. je ne suis pas sûr qu'en éducation, en pratique d'intervention ou en thérapie on croie beaucoup à ce genre de démarche. En tout cas, c'est celle qui a inspiré toute ma vie active, et cela, dès le début, dès ma première expérience de jeune prêtre, comme aumônier de la jeunesse ouvrière catholique.

J'ai commencé mon ministère au moment où il y avait le premier creux de chômage depuis la dernière guerre mondiale. C'était en 1956. Dans ma région, il y avait un fort taux de chômage chez les jeunes. Pendant un bon moment, j'ai fréquenté les salles de billard, les tavernes où se tenaient les jeunes chômeurs. Avec quelques-uns de leurs leaders, nous avons fait une enquête sur leur situation à la suite de laquelle fut fondée une association qui a essaimé dans les six pôles urbains des Basses-Laurentides. De là est né un projet de recyclage et de reclassement. Un projet où nous sommes passés de la taverne au changement politique. En effet, les premières politiques touchant la réinsertion sociale et l'emploi se sont inspirées de cette expérience-pilote réussie qui a duré quatre ans. Ces jeunes en ont été les principaux acteurs. Et pourtant, au départ, la plupart d'entre eux vivaient plusieurs problèmes à la fois et n'avaient pratiquement pas d'encadrement dans leur famille, à l'école ou au travail. J'ai découvert comment des jeunes, même les plus paumés, pouvaient rebondir quand ils

étaient mis au défi d'objectifs altruistes, avec des responsabilités qui leur redonnaient l'estime d'eux-mêmes et le sentiment d'être utiles à la société, et aussi quand ils trouvaient du sens dans ce qu'il leur arrivait. Je n'ai jamais dissocié ces deux dimensions-là. Quand on est en prise sur le sens de ce qu'on vit, de ce qu'on fait, de ce qu'on croit et espère, on est beaucoup plus en mesure de faire face aux obstacles ou aux échecs de parcours, et beaucoup plus apte à aller au bout de ce qu'on entreprend. Dans cette foulée, nous nous sommes donné une spiritualité de notre action, bien en prise sur les enjeux de la lutte que nous avons à mener auprès des diverses instances institutionnelles pour réaliser ce projet avec celles-ci.

Ensemble nous avons développé une pédagogie communautaire qui faisait appel à toutes les dimensions de leur vie. Ils se sont donné, par exemple, des moyens concrets d'initiation à partir des talents de [142] chacun : talent d'expression, talent de rassemblement, talent de leadership, talent d'interprétation des situations, talent d'action efficace. La démarche initiatique se déroulait entre pairs. De plus, ces jeunes ont amené les divers acteurs institutionnels à travailler ensemble (réseaux sociaux, scolaires, économiques et gouvernementaux) autour de ce projet commun de réinsertion. Plusieurs de ces jeunes sont devenus par la suite des leaders sociaux.

Dans la dernière phase de cette aventure socio-communautaire, j'étais devenu complètement inutile. Quand je pense qu'au départ beaucoup de ces jeunes étaient éclatés de bien des façons...

Le souffle vocationnel

Cette expérience-socle a inspiré toute leur vie et la mienne. C'est là que j'ai compris les liens dynamiques entre « engagement altruiste » et « vocation », et aussi l'importance de la foi pour nourrir un engagement durable. J'ai connu aussi des militants qui se sont asséchés humainement, faute de ressourcement culturel et spirituel. Et d'autres qui, tout en en cherchant un, n'ont pas trouvé de lieu pertinent qui aurait pu répondre à leur besoin.

Me vient en tête le souvenir de l'éminent professeur Jean Duneton, agnostique, qui disait ceci : « L'éducation est une tâche tellement âpre, exigeante et de longue haleine qu'il te faut une foi à toute épreuve, sinon tu ne tiens pas le coup ou tu deviens un rond-de-cuir sans attrait pour les jeunes. »

Pour sa part, Jean Vanier m'a raconté ce fait émouvant. Rappelons d'abord qu'il est le fondateur de L'Arche, organisme de soutien aux grands handicapés.

Il m'arrive un jour un homme on ne peut plus handicapé : complètement perclus, difforme, sourd et muet. À L'Arche, chacun des handicapés est mis à contribution. Mais à lui que pouvais-je demander ? Sur un bout de papier, je griffonne ceci : « Si toi, le plus paumé de tous, ici, tu as le sourire de temps à autre, c'est qu'il y a de l'espoir pour tous. Es-tu prêt à cela ? » Il me fait un signe de tête pour me signifier son acquiescement. Cet homme a été pour nous un rayon de soleil. Il [143] dégagait un je-ne-sais-quoi de lumineuse et mystérieuse paix qui nous inspirait tous. Quelque chose de transcendant, de plus fort que toutes les raisons de désespérer.

Les plus beaux êtres que j'ai connus dans ma vie, croyants ou non, avaient en commun un souffle vocationnel altruiste. Plusieurs étaient l'âme de leur milieu. Des êtres modestes, attentifs aux plus fragiles, sans prêchi-prêcha, plus exigeants envers eux-mêmes qu'envers les autres. Leur vérité était avant tout dans leur façon d'être et d'agir. je pense à certains maîtres qui m'ont marqué profondément.

Des jeunes nous ont parlé de leurs grands-parents en ces termes : « Eux, ils ont tenu le coup, ils ont traversé de dures épreuves, on a besoin de leurs valeurs, de leur force tranquille. Ils ont fait la preuve qu'on peut aimer longtemps. »

Ces êtres de grâce sont les plus beaux sacrements du Dieu fidèle et discret, totalement consacré à la réussite de notre humanité, et qui nous inspire sans s'imposer à nous.

Dans la Bible, la responsabilité a un sens d'appel et de réponse à l'autre. Elle a, avant tout, un sens d'altérité. Il en va de même pour la foi.

Dans les temps difficiles qui s'annoncent, nous aurons à bâtir de nouvelles solidarités qui vont exiger des engagements altruistes plus durables. Les jeunes ont besoin d'adultes qui en témoignent, et il est illusoire de penser que la majorité des jeunes vont poursuivre de plus longues études sans une éducation à de véritables responsabilités sociales qui leur offrent des idéaux humanistes et vocationnels ; plus inspirants. La capacité de s'engager à long terme n'advient pas du jour au lendemain. Elle se prépare par des apprentissages progressifs de responsabilisation, de réponse de soi devant les autres. Que de discours sur l'autonomie semblent ignorer que la responsabilité en est une des principales assises et que l'altérité est aussi constitutive de la personne. Ces dissociations contredisent l'a b c de la philosophie.

Mais il y a plus. L'altérité est la première instance spirituelle, si tant est qu'on ait compris que celle-ci ouvre à plus que soi. Dans la racine étymologique du mot « religion », on trouve le sens de « relier ». En cela, l'Évangile, qui fait du sens des autres la pierre de [144] touche de la foi, et du rapport à Dieu, s'inscrit dans cette matrice humaine fondamentale de l'altérité. Dès les débuts de sa vie, l'enfant, pour naître à lui-même, est tributaire de la qualité du réseau relationnel des adultes qui l'entourent. Cette base première nous pousse à remettre en question une société de plus en plus centrée sur l'individu insulaire qui n'a à répondre de lui-même qu'à lui-même, ce qui l'amène à développer un comportement malheureusement déjà fort répandu, celui de prendre le maximum des autres et de leur en rendre le moins possible. La crise de la socialité et les nombreux problèmes qui l'accompagnent trouvent leur première source dans la marginalisation et l'appauvrissement de l'altérité, particulièrement dans les nouvelles modes psychologiques et religieuses dont on est saturé présentement.

Redonner sens à une philosophie et à une spiritualité vocationnelles, que ce soit en termes humanistes ou religieux, c'est contribuer à refonder la société. Quand je fais une relecture de l'évolution de la conscience et des pratiques depuis une quarantaines d'années, je me rends compte du rétrécissement paradoxal de la dimension sociale

dans la vie de beaucoup d'individus. Certes les associations se sont multipliées. Mais c'est au quotidien que l'on constate que nos cités sont atomisées en une multitude de petites tribus. En vingt ans, le nombre de personnes seules a doublé. Et le fait de se centrer sur l'individu s'accompagne d'une sorte d'a-société de plus en plus indéfinissable. Aux yeux de plusieurs, toute idée de projet de société semble relever d'une illusion ; même l'expérience de la Révolution tranquille qui a tenté de lui donner corps est disqualifiée. Mais ce qu'on voit le moins bien, peut-être, c'est l'appauvrissement du lien social à sa genèse première, celle de l'altérité. S'y cache un drame spirituel rarement reconnu. On pourrait souhaiter ici un discernement plus lucide et courageux pour reconnaître et éliminer cette faille. Il serait dommage que les chrétiens ne soient pas partie prenante de ce nouveau défi de refondation qui a beaucoup à voir avec les valeurs évangéliques.

En écrivant ces propos, je suis habité par ma propre vocation qui n'a cessé de rallumer en moi le feu sacré jusque dans mes tâches les plus modestes. J'ai trouvé tellement de bonheur dans ce parti pris [145] altruiste, et j'en trouve encore aujourd'hui avec mes soixantedix ans bien sonnés, et mes nouveaux engagements de retraité, comme citoyen et pasteur à plein temps.

Il y a dans nos sociétés dites vieillissantes un grand nombre de retraités de 55 à 75 ans, relativement en bonne forme, avec une riche expérience de vie, des expertises précieuses. Plusieurs ont connu une prospérité unique dans l'histoire. N'avons-nous pas la responsabilité sociale de faire profiter la société et les générations qui nous suivent de l'héritage culturel, spirituel et matériel que nous portons ? Beaucoup d'entre nous sont généreux avec leurs enfants et leurs petits-enfants. Mais qu'en est-il des enfants des autres, compte tenu du fait que 28% des enfants du Québec vivent dans la pauvreté ? C'est peut-être le problème humain et social le plus troublant de l'heure, et aussi de l'avenir. Aucune politique gouvernementale, même la plus généreuse, ne peut, seule, assumer pareil défi. Il existe présentement une panoplie de projets intergénérationnels où des aînés peuvent s'inscrire, se rendre utiles et trouver en même temps sens et bonheur.

Comment ne pas reconnaître que notre société, centrée plus que jamais sur une logique d'individu insulaire, a besoin d'un nouveau souf-

fle altruiste ? N'est-ce pas ce souffle qui a inspiré la plupart des gens de notre génération ? Il serait dommage que le monde des aînés se replie sur lui-même, sur ses loisirs, sur un style de retraite décroché des enjeux sociaux. Diable, n'est-ce pas notre génération qui a façonné cette nouvelle société qui a pris corps au lendemain de la dernière guerre mondiale ? Nous l'avons fait avec un grand souci vocationnel pour l'avenir. Ce feu, cette conviction, cette façon d'être, ont marqué toute notre vie active. Il ne faut pas défaire ou contredire dans la dernière étape de notre vie ce qui en a été le sens majeur, surtout en ce tournant historique qui appelle un surcroît d'altruisme. S'il est une valeur précieuse que les aînés peuvent transmettre aux générations futures, c'est bien celle-là. Redisons-le : Il ne restera de nous que ce que nous aurons donné. Erikson disait : « Nous sommes ce qui nous survit. » Qu'on pense en termes humanistes ou spécifiquement chrétiens, c'est là, peut-être, le premier lieu concret de la transcendance, de la foi, de l'espérance et, bien sûr, de l'amour et de la justice... et aussi du bonheur. N'avons-nous pas souvent [146] trouvé nos plus beaux moments de bonheur dans nos expériences altruistes de dépassement ?

Je pense à cette vieille dame qui me confiait à la fin de sa vie ses doutes sur l'existence de Dieu, mais qui ajoutait ceci : « En tout cas, je ne regrette rien, parce que ma foi chrétienne a été un dynamisme extraordinaire pour bien vivre, bien aimer, bien faire, bien travailler. À-Dieu-vat ! »

Et dire que d'aucuns croient que sa foi vient de la Grande Noirceur !

Au plus personnel de soi

Mais comment parler de vocation sans y mettre une touche personnelle, si tant est qu'on admette que la vocation engage nos convictions les plus chères, notre fibre la plus intime ? En traiter personnellement, c'est aussi inviter l'autre à faire état de la sienne.

Je ne puis faire état de la mienne sans passion, tellement elle a été au centre de toute ma vie, de son sens, de son horizon, de ses épreuves, de mes efforts de dépassement. C'est grâce à elle que j'ai gardé une verdure de printemps. Une ferveur. Cet autre beau vieux mot spirituel toujours aussi jeune d'âme ! Elle enamoure mes tâches les plus modestes comme les plus importantes. Elle m'a attaché profondément à Dieu et à ceux dont j'avais la charge.

Je suis devenu prêtre en plein triomphe de la chrétienté. J'ai vécu la débâcle de celle-ci. Mais jamais je n'ai pensé un seul moment à quitter la barque. Je comprends que d'autres aient pu ou dû s'orienter différemment. But you know, I got it under my skin. Et en même temps, je l'ai vécue dans la plus radicale liberté et avec bonheur. Et paradoxalement, aujourd'hui, malgré la profonde crise de l'Église, je n'ai jamais été aussi heureux comme prêtre. Mes rapports avec les autres, leurs rapports avec moi sont plus libres que jamais. Et aussi mes rapports avec Dieu lui-même. Deux libertés qui s'enlacent. Deux risques qui se renforcent. Car lui aussi, il a pris le risque de me faire confiance, malgré mes pauvres réponses à ses appels, mes résistances, mes erreurs, mes péchés. « Pécheur avec les pécheurs », dit l'épître aux Hébreux, pour aider à mieux comprendre la fragilité des autres.

[147]

Mais j'ai toujours cheminé sur un fond dynamique d'espérance têtue, et de renouvellement constant de la vie, grâce à Lui, bien sûr. Car dans la foulée de la foi chrétienne, on a conscience qu'on ne se donne pas sa vocation. Dieu nous a confiés les uns aux autres. Ce sont souvent des chrétiens très modestes qui m'ont relancé dans la foi, qui m'ont fait prêtre, un peu comme les enfants qui font les parents, tout autant qu'ils ont été faits par eux.

La vocation, c'est tout à la vie, à la mort et au-delà. C'est ce qu'il y a de plus humain et divin en nous. Elle est aussi vitale pour notre âme et conscience que le soleil et la pluie pour verdir la terre et produire des fruits. Elle est comme la sève invisible toujours à l'œuvre, même l'hiver quand il gèle à pierre fendre.

Mais, plus que tout, je tiens à redire que l'altruisme est prioritaire dans la conception chrétienne de la vocation. Je dirais la même chose

si j'étais un humaniste d'idéologie laïque. Le mot « idéologie », je l'entends ici dans le sens positif d'interprétation du monde et de son époque. La vocation est source d'engagement durable, de dignité, de confiance envers et contre tout. C'est avec elle qu'on surmonte les coups durs, qu'on fonce dans l'avenir, sans compter le bonheur de servir son prochain qu'elle nous apporte. Comment exiger une société de services décuplés et refuser d'avoir soi-même un esprit de service ? De toutes nos contradictions, c'est peut-être la pire. C'est ainsi qu'on finit par chercher à prendre le plus possible des autres et à leur en rendre le moins possible.

Redisons-le, quand nous quitterons cette terre, il ne restera que ce que l'on a donné. Voilà l'horizon le plus concret du sens altruiste de la vocation, qu'on la pense à partir de notre humanité ou dans la foi en un Dieu qui s'est vidé de lui-même pour se consacrer à la réussite de notre humanité. Ce qui me fait dire avec le chrétien Mauriac : « Je crois, comme lorsque j'étais enfant, qu'aucune souffrance n'est perdue, que chaque larme compte, chaque goutte de sang... » Effectivement, ces larmes, ces gouttes de sang peuvent même être des semences d'éternité... autant que des appels à plus d'humanité. Voilà !

[148]

Un matin sur Babel, un soir à Manhattan ¹¹

La tempête s'est levée, puis elle est
retombée il y a longtemps, après avoir
réduit en ruines, à l'autre extrémité
des âges, les quartiers jaunes de Babylone.

Dès le lever du jour, des enfants errent
de pierre en pierre pour trouver quelque trésor.

Soudain un gamin m'aborde et commence
à parler. Je mets longtemps à saisir ce
qu'il me dit [...]. je ne sais pas sa langue
mais je le comprends. [...] Le silence est total
dans Babylone. Il me raconte,
mille et une nuits. Et ce que les mots ne disent pas.

Je voudrais lui demander, pour les tours,
les portes closes, les mots échangés, les méprises...
Mais fi s'est mis à chanter dans la
ville en débris, et le contemplant dans
le matin lumineux, je soupçonne soudain
que tout n'est pas perdu. [...]

¹¹ Michel SAUQUET, *Un matin sur Babel, un soir à Manhattan*, Paris, Éditions Alternatives, 2001.

[149]

Viennent déjà d'autres mots, moins guerriers,
autour de quoi s'assembler,
d'autres verbes, que nous ne connaissons pas tous.
Ce seront d'autres mots,
et ni tours pour l'orgueil,
ni barricades pour l'effroi,
ce seront d'autres enfants, uniques et différents,
d'autres affinités.

Un enfant chantonne, dans Babylone en
ruines, et là-haut dans le ciel, des canards
sauvages tracent en leur vol un majestueux
triangle. L'été, je crois, sera superbe.

[150]

Je fais le rêve ...

Dans la foulée de ce texte magnifique de Sauquet, et habité par le souci vocationnel d'engagements altruistes de long terme fondés sur l'avenir des générations futures comme première assise humaine de toute foi...

Je fais le rêve que partout sur la terre des enfants,
au nom de la vie, de sa beauté, de sa grandeur,
se lèvent, se dressent et crient résolument
du fond de leur âme, de leurs désirs pleins d'espoir :
arrêtez vos guerres, vous les grands et les puissants,
arrachez la haine et la revanche de vos cœurs,
vous tous terroristes et militaires de l'horreur
qui humiliez, massacrez, tuez tant d'innocents.

Je fais le rêve d'une famille humaine réconciliée
par et pour l'amour de ses enfants et leur avenir
en pariant qu'avec eux la vie finira par gagner
sur l'injustice et la barbarie qui étouffent leurs désirs.
Car on n'a qu'une fois dix, vingt ou trente ans,
une seule terre, un seul ciel pour les vivants.

Je fais le rêve qu'on cesse de dire et de penser
que la violence mortifère et la pauvreté
sont de naturelles et imparables fatalités
que personne ne peut éradiquer ou surmonter ;
dans ce monde déchiré par tant de déraisons,
ne nous reste-t-il que cette ultime fondation :
que les enfants de nos amours comme seul horizon ?

C'est de là que le salut de l'Autre vient

pour rebâtir ensemble une communauté de destin
et retrouver en nous ce qu'il y a de plus humain.
Refuser la foi, l'espérance de cet idéal bien réel,

[151]

serait la pire incroyance en nous-mêmes, en la vie,
et tarir à sa source l'engagement fraternel,
nos tâches essentielles de vaincre la barbarie,
la promesse des cieux nouveaux, d'une terre nouvelle.

Ah, cet irrépressible rêve de bonheur à ressusciter
par nos enfants et ceux des autres qui nous appellent.
Quand on n'a que soi comme mesure ou étalon
on se prépare des vieux jours sans horizon
et une mémoire de souvenirs défunts, désenchantés.
Qu'est-ce qu'une prospérité sans postérité ?
Les enfants des autres et d'ailleurs la stigmatiseront
si cet aveuglement, ce désistement d'aujourd'hui,
se poursuivent avec un nombre croissant de rentiers
décrochés de la société et tout occupés à s'amuser.
Heureusement que d'autres ne l'entendent pas ainsi.

Au nom de quoi et de qui
fondons-nous nos idéologies ?
De quelle humanité commune ?
Est-ce elle qui fait la une
de nos débats, de nos combats
que nous répercutons dans les médias ?

Ah ! cette foire des « ismes »
dont plus personne ne sait le prisme
comme foyer de vision partagée.
Les petits d'ailleurs et d'ici
ont besoin d'adultes plus sensés
pour ne pas désespérer de la vie
et croire en notre humanité.
Il a fallu des millions d'années

pour passer du singe à l'homme.
Mais en deux temps, deux mouvements
on peut dépenser cette somme
et sombrer dans le néant.

[152]

Entendrons-nous enfin le cri de nos enfants,
leur poésie de cinq sous,
leurs espoirs fous,
leurs rêves d'un nouveau printemps ?
il y en a trop parmi nous
qui ne croient plus à un salut possible
en chaque larme, en chaque goutte de sang
des enfants de la terre.
Nous sommes ce qui nous survit.

* * *

[153]

Réenchanter la vie. Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Première partie.
Voies d'accès

9

La transcendance

[Retour à la table des matières](#)

LA « TRANSCENDANCE » est un autre de ces vieux mots spirituels qui refont surface, comme la conscience, l'âme, le sacré. Les esprits religieux n'en ont plus le monopole. Bien sûr, il sera surtout question, ici, de la transcendance d'inspiration chrétienne. Mais je vais tenter d'abord de retracer les signes du rebondissement de cette référence, de son cheminement récent. Mais sans oublier que depuis toujours la transcendance a été la clé de voûte du discernement spirituel, sa voie d'accès privilégiée.

il y a déjà dans la conscience humaine, dans la culture, une dynamique de distanciation, d'élévation. La modernité, dont on dit tant de mal, porte des ferments critiques qui ouvrent sur la transcendance et le dépassement. La sensibilité aux droits humains fondamentaux a quelque chose de cette ouverture. Un sens transcendant, une conquête de l'âme. Un respect sacré, un idéal de société, et non pas seulement

une régulation juridique et sociale. Au meilleur d'elle-même, la Charte des droits tient d'une philosophie et d'une spiritualité de la dignité humaine et de sa transcendance.

Rappelons ici que le Dieu de la Bible et des Évangiles dans sa révélation progressive a logé le sacré et la sainteté dans le respect radical de la personne humaine, et plus particulièrement de ceux qui ne peuvent mettre leur humanité dans la balance des rapports de force, d'intérêt, d'avoir et de pouvoir. Mais n'anticipons pas trop vite, pour ne pas perdre de vue la transcendance inhérente à la condition humaine, à son sens, à sa conscience. On trouve déjà en celle-ci à la fois les limites à respecter et l'ouverture sur des horizons [154] plus grands, plus hauts et au-delà des calculs et des raisons. Sur le plan humain, la transcendance ne saurait être décrochée de notre finitude dans laquelle elle fait une brèche et crée un espace fibre pour d'incessants dépassements.

D'aucuns, soit d'option laïque, soit d'option religieuse, en font aussi un enjeu de société. Ils s'interrogent sur le monde occidental de plus en plus noyé, sinon engoncé dans son immanence, un peu comme les mégapoles, ces immenses magmas de dimensions indéfinies, sans dehors ni dedans, d'une fluidité sans finalité. Une immanence sans mémoire de ses propres fondements historiques, de ses propres références fondatrices. Des esprits lucides s'inquiètent de la crise de la transmission et des ruptures à ce chapitre crucial de la compréhension de notre civilisation, de ses fondements judéo-chrétiens, gréco-romains, et, plus récemment, des idéaux du siècle des Lumières, par-delà les travers idéologiques qui les ont trahis ou pervertis.

La réflexion actuelle sur la transcendance, est une médiation prometteuse de cette nouvelle conscience visant à refonder le meilleur de ce que nous sommes, le meilleur de notre tradition et de notre modernité, le meilleur de nos valeurs, de nos aspirations et de nos espoirs.

Cet éveil à la transcendance interroge aussi une immanence sans horizon de sens du long terme, aussi bien en avant de nous qu'en arrière de nous. Un horizon autre qu'une croissance économique illimitée, illusoirement sacralisée en promesse de paradis terrestre. Comment s'étonner que la transcendance en son élan premier de rehaussement de la vie et du sens rebondisse dans l'âme contemporaine, d'abord

sous un mode critique devant les nouveaux défis de barbarie et de ravalement de la dignité humaine ? Sans compter une conscience plus vive des profondes inégalités de conditions de vie et de la mercantilisation de tous les échanges humains, même les plus nobles et les plus fondamentaux, comme l'amour, l'éducation, la santé, la culture, l'adieu aux morts et quoi encore... Ce recours à la transcendance vient contrer une certaine mouvance vers les raisons les plus basses et les instincts les plus primaires.

Encore ici, tout se passe comme s'il fallait reprendre les choses à leur racine, y compris lorsqu'on pense et repense la transcendance [155] elle-même. Le préfixe « trans » signifie par-delà, au-dessus, au travers, marquant ainsi une dynamique d'écart, d'ouverture, de dépassement. Ouverture mystérieuse de l'âme sur l'infini, sur l'inconditionné, sur ce dont on ne peut disposer.

Des rescapés de camps de concentration nous ont parlé de cette part de l'être humain inaccessible aux tortionnaires les plus raffinés et pervers.

Plus près de nous, la première transcendance chez plusieurs interviewés de notre enquête était celle du plus intime au-delà d'eux-mêmes qui les dynamisait, les élevait, leur échappait en même temps, comme écart de désir, d'espérance, même dans les situations les plus coincées.

Ineffable, indicible, la transcendance est évoquée comme référence existentielle, mais jamais totalement définie, circonscrite, qu'il s'agisse de la dignité humaine radicale, inaliénable, ou de Dieu.

Heidegger, que nous avons cité plus haut, exprime bien un des sens qu'a pris la transcendance, particulièrement dans la conscience moderne : « un appel qui vient de moi et qui pourtant me dépasse », alors que chez Levinas, la transcendance tient de l'autre qui m'amène à sortir du moi, ce moi qui a tendance à se poser comme la mesure de toutes choses (tendance elle aussi très prégnante dans notre modernité).

Du point de vue de l'histoire, comment ne pas rappeler ici que des peuples, des individus ont su traverser les épreuves les plus mortifères grâce à des sursauts de conscience qui leur ont permis de les « transcender » ? Ce qui nous laisse deviner, soupçonner que la trans-

endance à l'œuvre dans la conscience est l'un des ressorts les plus décisifs de l'aventure humaine individuelle et collective, avec sa capacité de rebondissement aussi étonnante que mystérieuse. Mais ce n'est jamais une donnée qui va de soi. C'est le fruit d'une longue conquête, d'une conscience en prise sur ses profondeurs morales et spirituelles, d'une force d'âme cultivée, « culturée », comme en témoignent les grandes traditions spirituelles de l'humanité.

Il y a des pseudo-transcendances frelatées, non critiques, mystifiantes, aliénantes. Telles la réussite à tout prix, la médaille d'or ou rien, chez les idoles du star system, de la haute finance ou du sport.

[156]

Il y a aussi les pseudo-transcendances faciles qui ont cours dans les nouvelles modes psychologiques ou religieuses avec leurs recettes magiques sans effort, sans culture critique. Voilà tout un continent d'aliénation quotidienne que trop d'analystes tiennent superficiellement et complaisamment pour des phénomènes inoffensifs ou, inversement, pour de nouveaux systèmes de sens de représentation, de re-composition de la conscience ou de l'expérience humaine. Tout se passe comme si on pouvait tout critiquer dans notre société, sauf ces pseudo-transcendances magiques et faciles en ce qu'elles impliquent une fuite du réel, bloquent l'exercice du jugement, occultent les enjeux cruciaux sociaux, économiques, politiques ou autres, sapent la pratique éducative et la pratique démocratique qui, toutes deux, exigent de solides et judicieuses qualités de conscience et de jugement.

Toute société est ultimement fondée sur une adhésion à quelque chose de commun et d'autre à la fois qui la transcende, dont on ne peut disposer au gré des contingences et qu'on ne peut s'approprier comme un objet de manipulation ou de domination. Certains me diront que nos sociétés pluralistes, auto-instituées ne peuvent se concevoir dans ces termes. Notons d'abord que l'humanité est pluraliste depuis bien longtemps, et pourtant s'en dégage une sorte de radicalité commune de la condition humaine ouverte sur cette incontournable référence à la transcendance. L'être humain est plus qu'un citoyen de droits et de devoirs, plus que ses amours, son travail, ses croyances, sa culture, sa société et son histoire.

Cet écart entre nous et cette transcendance offre un espace mystérieusement libre et obligeant où se joue la dynamique fondamentale de la conscience avec ses passionnants défis de bien juger, de bien agir, de bien vivre et aussi d'accueillir l'Autre qui ouvre sur plus grand que soi. Des religions dans ce qu'elles ont de meilleur ont médiatisé depuis longtemps cette transcendance. Je ne suis pas sûr que nos sociétés laïques aient vraiment réussi à remédier à celle-ci. Et, à tort ou à raison, je pense qu'elles ne peuvent faire l'économie d'une pareille tâche déjà exigée en toute conscience. Mais il existe aussi d'autres rapports à la transcendance dans la conscience contemporaine.

[157]

Cette revisitation de la référence à la transcendance ne tient pas de vagues considérations philosophiques, religieuses ou spirituelles. Elle dépasse, sinon déplace les grandes dualités toujours en procès dans notre culture historique occidentale : sacré/profane, clercs/laïcs, croyants/incroyants, laïcité/ chrétienté, terrestre/ au-delà, et même homme/Dieu. Elle s'inscrit dans notre humanité la plus profonde ; elle est une aventure qui dépasse (tout en y participant) nature et culture, nos histoires toujours singulières et, bien sûr, les divers régimes sociaux et politiques. Elle nous fait deviner que l'être humain est plus que tout cela. Et cela se révèle particulièrement chez ceux et celles qui sont sans pouvoir, ni avoir, ni savoir, et privés de ces « valoir(s) » privilégiés qui font oublier que l'être humain vaut par lui-même et pour lui-même, qu'il transcende tous ses attributs. C'est à partir de là qu'on juge de l'authenticité de l'amour et de la justice, de la politique et de la religion, de la foi et de la raison, et même de l'incroyance ou de la croyance, y compris la foi en Dieu. Et le test de vérité de cette transcendance se joue d'abord dans les enjeux humains les plus concrets du présent qui ne peuvent être confinés à la gestion ponctuelle de crise ou à une logique brute et univoque de rapports de force. Le corporatisme multiforme, chez nous et ailleurs, en est la plus triste figure emblématique d'une pseudo-transcendance mystificatrice qui occulte ses intérêts exclusifs derrière un prétendu statut sublime de défenseur suprême de l'intérêt public.

Je pense que plusieurs d'entre nous souhaitent un rehaussement de nos débats et combats, de nos pratiques de tous ordres, de nos logi-

ques de consommation, d'utilité et d'intérêt immédiats, bref de tout ce qui aplatit, rabat notre vie individuelle et collective, notre moral, notre conscience, nos désirs et nos rêves les plus nobles, nos idéaux les plus chers et nos projets humains les plus cruciaux.

La transcendance d'aujourd'hui n'est plus celle d'un Ordre sacré prédéterminé, régulateur de la nature et de la culture, de la société et de la conduite individuelle, de l'histoire générale et de nos histoires singulières. Ce n'est plus une transcendance de l'unique réponse déjà donnée.

Elle s'inscrit davantage dans la dynamique de la conscience humaine toujours en train de se définir et de s'ouvrir à de nouveaux [158] sens et horizons tout en ressaisissant ses patrimoines historique, culturel et religieux, ses ruptures et inédits qui adviennent à chacune des époques et générations.

Qu'il s'agisse de mystère, de mystique ou de foi, c'est du dedans du monde, de sa finitude, de ses blessures, de ses appels au dépassement, de ses questions non résolues, de ses ouvertures sur l'infini, l'ineffable et l'indicible, que se développent de nouveaux sens spirituels ou religieux de la transcendance.

L'admirable créativité culturelle des dernières décennies a dégagé de nouveaux espaces symboliques, poétiques et mystiques de réenchantement du monde. On ne saurait sous-estimer ces lieux de grâce comme contrepoids à nos désenchantements contemporains face à l'amour et à la justice, à la politique et à la religion, à la télévision commerciale et au caractère éphémère des expériences dans presque tous les domaines de la vie et de la société.

Dans nos sociétés sécularisées, laïques, la transcendance trouve dans le champ culturel un lieu d'expression et d'inspiration pour « réveiller » la conscience individuelle et collective. Cette transcendance plus gratuite et plus fibre vient rouvrir l'enfermement des pratiques et des logiques fonctionnelles d'une société bureaucratisée et « surjudicialisée » tout en mettant en cause les anciennes transcendants sacrées qui imposaient à la conscience humaine un destin et un dessein déjà tracés.

Du coup se libère la capacité, sinon la possibilité, de devenir acteur pour transcender nos limites et notre finitude, nos raisons et calculs immédiats, et pour accueillir librement des sens plus grands, plus profonds qui ne viennent pas de soi, bref, pour rehausser le « vivre ensemble », la responsabilité citoyenne, le tonus moral, la foi et l'espérance. Ce dont nous avons bien besoin pour mieux assumer les enjeux de fond du tournant historique que nous vivons aujourd'hui.

Et puis, il y a aussi ces mille et un petits poisons quotidiens d'incivilité, de vulgarité, d'irrespect, de violence arbitraire qu'on ne saurait dénoncer sans s'interroger sur l'appauvrissement des repères transcendants qui fondent la dignité humaine, bien au-delà des règles de convenance et de savoir-vivre. Nous sommes trop peu alertés par [159] les manifestations courantes de la perte du sens du sacré dans sa signification première, à savoir la limite inviolable qui ne se réduit pas à l'interdit du viol, de la violence sur autrui ou du vol.

Certes, la morale peut se penser et se vivre sans religion. Qui n'a pas connu de ces femmes et de ces hommes d'une grande beauté intérieure - non religieux - qui faisaient preuve d'une grandeur morale admirable ? Mais n'y a-t-il pas, chez eux aussi, des références de comportements et d'attitudes qui ont valeur de transcendance, de respect radical et sacré ?

Depuis un bon moment, la morale aussi bien que la religion sont objets de rejet chez un nombre grandissant de gens. À l'école, on s'apprête à remplacer les programmes de morale et de religion par des cours de civisme. J'ose espérer qu'on aura assez de profondeur humaniste pour intégrer ces assises fondamentales de la conscience. « Peut-il y avoir conscience sans référence à la transcendance ? » se demandait Fernand Dumont. Au XIX^e siècle, déjà, Nietzsche s'inquiétait de la dévaluation des références les plus élevées dans la foulée du positivisme, valeurs qu'on trouve aussi bien dans la souche grecque que dans la Bible, les deux sources importantes de notre civilisation occidentale. Platon a écrit des choses impérissables sur l'une des plus vénérables traditions : celle de l'hospitalité qui faisait de l'étranger, de l'autre, un vis-à-vis sacré. Les cours de civisme auront-ils cette profondeur historique, culturelle et spirituelle pour aborder les défis de solidarité, de pauvreté, de droits humains, d'immigration, de nouveau

« vivre ensemble » ? L'école ne saurait suppléer aux déficits culturels, moraux et spirituels que nous connaissons présentement, surtout si le sens et même le langage de ces références sont interdits de séjour dans notre société, dans les médias ou ailleurs, y compris dans la famille. Mais il y a plus.

Parvenu à la dernière étape de ma vie, après avoir été partie prenante de la plupart de nos réformes sociales, je ne puis cacher mes profondes inquiétudes sur les seuils critiques que nous vivons présentement. Il m'arrive de penser que, si nous ne nous ressaisissons pas, nous risquons de vivre des déceptions pires que celles d'aujourd'hui. À ce que je sache, nous ne sommes pas une société du Tiers-Monde. Nous ne manquons pas de ressources dans tous les [160] sens du terme et il n'y a pas de quoi jouer les prophètes de malheur. Mais je me méfie encore plus des prophètes du bonheur facile, des nouvelles modes psychologiques et religieuses magiques fort répandues qui, quotidiennement, déculturent, déstructurent autant la conscience que ces pressantes tâches citoyennes auxquelles nous sommes confrontés aujourd'hui.

Au bout de ce périple d'investigation, un axe de réflexions et de pratiques, d'éducation et de renouvellement se dégage de plus en plus clairement. Je le résume en ces termes à la fois critiques et dynamiques. Les cartes d'émancipation et de modernisation que nous avons jouées depuis quelques décennies appelaient une plus grande qualité de conscience et de jugement, et une plus profonde exigence morale et spirituelle. La liberté, l'autonomie et la démocratie invitent à beaucoup plus de maturité que n'importe quel système, autoritaire ou très régulé. Combien de contemporains de chez nous sont passés plus ou moins inconsciemment de la tradition à de nouvelles conformités... Aux anciens clercs se sont substitués bureaucratiquement de nouveaux clercs. Le dogmatisme religieux s'est trop souvent déplacé et mué sur le terrain séculier en idéologies qui transmutaient souterrainement les rigidités d'hier.

Chez d'autres, le comportement libertaire sans règles ni balises a été vécu comme un idéal de vie et de société. Non seulement la morale religieuse mais aussi la morale tout court ont été rejetées. Plus large-

ment, on peut se demander si on s'est vraiment donné une morale laïque. Mais l'enjeu déborde cette question.

C'est du dedans des valeurs et pratiques modernes que se pose le défi d'un surcroît de conscience et de jugement, défi que plusieurs ont cru facile à relever. Une certaine prospérité confortait cette illusion. L'âpreté d'une austérité imprévue avec ses requêtes de force morale, de choix collectifs douloureux, de nouvelles solidarités plus exigeantes, vient frapper de plein fouet bien des comportements libertaires, faciles et mous exaltés par une psychologie populaire toujours aussi vivace chez nous. Le dernier slogan à la mode, « lâcher prise », détonne dans ce nouveau contexte historique d'austérité, de mise au défi, de dépassement chez une majorité de citoyens. Comment s'inquiéter du décrochage scolaire et promouvoir en même [161] temps le fameux « lâcher prise » ? Décidément, le jugement ne nous étouffe pas ! En l'occurrence, c'est plutôt l'absence de jugement qui risque de nous éreinter individuellement et collectivement.

Cet examen, aussi critique soit-il, n'est pas moins porteur d'une dynamique fondamentale, celle de la conscience. Oui, la conscience, où se logent des ressorts formidables de résurrection, comme en témoigne l'histoire. Il y a là une liberté, une force, une transcendance, qui ouvrent sur une grandeur humaine qui a su traverser tant d'épreuves, de maux, de misères, de déserts et de destins. Elle est à la source de notre dignité la plus radicale et du meilleur de nos civilisations. Car même sous la cendre de nos plus graves déceptions peut couvrir une braise inextinguible.

Nous n'en sommes pas au point zéro. Loin de là. Dans le prochain tome, je vais faire état de six lieux actuels de rebondissement des consciences, des pratiques de vie et des nouveaux chantiers déjà à l'œuvre pour transcender nos déficits de divers ordres. Je dis bien « transcender » pour marquer le tonus moral et spirituel qui déborde de toutes parts la technocratique « gestion de crises ».

Une transcendance d'inspiration chrétienne

Jésus était né en Judée, au temps du roi Hérode le Grand. Or, voici que des Mages venus d'orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : « Où est le roi des juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui. »

En apprenant cela, le roi Hérode fut pris d'inquiétude, et tout Jérusalem avec lui. Il réunit tous les chefs des prêtres et tous les scribes d'Israël, pour leur demander en quel lieu devait naître le Messie. Ils lui répondirent : « À Bethléem en Judée, car voici ce qui est écrit par le prophète : Et toi, Bethléem en Judée, tu n'es certes pas le dernier parmi les chefs-lieux de Judée ; car de toi sortira un chef, qui sera le berger d'Israël mon peuple. »

Alors Hérode convoqua les Mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ; puis il les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aille, moi aussi, me prosterner devant lui. » Sur ces paroles du roi, ils partirent.

[162]

Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue se lever les précédait ; elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant. Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie. En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Mais ensuite, avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin. (Mt 2, 1-12)

L'évangile de l'Épiphanie fait partie des récits symboliques sur l'enfance de Jésus. Les Mages qui viennent de l'Orient sont de diverses races, cultures et religions. Ces mages symbolisent le salut universel de Dieu, son amour pour tous les humains sans exception.

Au moment où l'humanité se « mondialise » comme jamais dans l'histoire, nous devrions, comme chrétiens, être plus sensibles au projet universel de Dieu. En ce sens, le christianisme est plus qu'une religion particulière. Jésus-Christ, fils de Dieu, transcende toutes les religions, les relie entre elles, les dépasse, les amène au Royaume de Dieu qui ne connaît pas de frontières. Saint Paul l'a bien compris quand il dit que dans le Royaume de Dieu déjà à l'œuvre sur la terre il n'y a plus ni juifs, ni Grecs, ni Romains, ni maîtres, ni esclaves.

Non pas que Dieu créateur et amoureux de l'humanité ne tienne pas compte de nos différences, de nos identités ; à ses yeux, chacun est unique. Son rapport avec nous est des plus intimes et personnels. Mais aussi, à ses disciples, Jésus dit : « Allez à toutes les nations », avec leur culture propre, leurs valeurs privilégiées, leurs sensibilités religieuses particulières. Il y a plusieurs manières de vivre la foi chrétienne. Chacun est même appelé à tracer son propre chemin de foi. Dieu nous suit, nous accompagne plus souvent que nous le suivons. Quand il nous devance, c'est toujours pour nous appeler à aller plus loin en humanité, en confiance, en force intérieure, en liberté et en initiative. Mais son Esprit nous guide, nous conseille quand nous sommes dans la nuit, dans l'épreuve, dans des brouillards sur le sens de notre vie. Il nous porte dans ses bras quand on n'en peut plus, quand on est au bout de nos forces, quand le doute nous paralyse : doutes sur nous-mêmes, doutes sur Lui, doutes sur la vie, sur l'humanité.

[163]

Les mages symbolisent l'être humain en quête de sens, en quête de bonheur, en quête d'un horizon qui traverse la vie, la mort et l'au-delà. C'est par ces chemins qu'il découvre Dieu, qu'il découvre qu'au fond il cherche Dieu, source et horizon de l'aventure terrestre personnelle et collective.

Dieu source et horizon de l'histoire humaine. Dieu sens premier et dernier de toutes choses. Mais aussi Dieu libre, source de notre liber-

té, avec laquelle nous pensons, nous vivons, nous croyons personnellement. Toutes nos valeurs humaines les plus précieuses nous viennent d'abord de Dieu. C'est notre conviction de croyants chrétiens.

Mais le sens le plus attachant de l'Épiphanie, je l'ai trouvé chez André Malraux, agnostique assoiffé de transcendance. Pendant toute sa vie, il a été attiré par le message de l'Évangile. Il a écrit des choses étonnantes. Le Dieu de la Bible et son Jésus de l'Évangile, disait-il, révèlent aux hommes des grandeurs qu'ils ignorent en eux, si tant est qu'on cherche en soi-même autre chose que soi, quelque chose de plus que l'existence immédiate avec ses calculs et ses raisons.

La foi chrétienne transforme en conscience, même les couches les plus mystérieuses de notre inconscient, comme l'étoile dans la nuit des Mages, qui symbolise ce qui donne un sens à ce qui apparemment n'en a pas.

L'agnostique-douteur André Malraux a été préoccupé toute sa vie par l'imparable objectif d'une vraie fraternité humaine universelle. Encore ici, Malraux trouve dans la foi chrétienne et le Dieu de Jésus une dynamique de fraternité « qu'aucun destin ne peut effacer ». Dieu fait des « compagnons éternels » de ceux qui ont travaillé à « amorer » la vie, à la rendre plus juste, à l'élever en dignité, en humanité. C'est dans cet esprit qu'il écrivait à la fin de sa vie : « Je sens mes derniers jours, mes derniers soirs s'étoiler de cette lumière que je soupçonne venir de Dieu. Je doute, je résiste, mais s'il existe vraiment et s'il est Celui de Jésus-Christ, je sais qu'il me recevra chez Lui. » Car il l'a désiré toute sa vie malgré les ténèbres de son âme. Mais il l'a surtout pressenti aussi bien dans la compassion du Christ pour la misère humaine que dans la grandeur et la beauté humaines, la beauté de la terre et des cieux, la beauté des oeuvres d'art qui lui ont semblé souvent transfigurées par la touche du Dieu créateur.

[164]

Voici donc un agnostique, un douteur qui toute sa vie a été à l'affût de la mystérieuse étoile de la foi, de l'étoile de Dieu, de l'étoile du mystère de la vie, de l'aventure humaine, de la quête de sens. Étoile d'or qui perce la noirceur du ciel dans les ténèbres de la nuit. Étoile des millions de fois plus grande que la Terre... la Lune et le Soleil, et

pourtant si petite à notre regard. Symbole du grand Dieu tout-puissant qui se fait tout petit en Jésus pour nous apprivoiser à Lui, l'Être suprême, pour rendre possible notre foi en Lui, pour nous élever jusqu'à Lui. Hubert Reeves, astrophysicien, lui aussi agnostique comme André Malraux, tient des propos semblables quand il parle de la plausibilité de l'existence de Dieu, du Dieu créateur amoureux de la terre et de l'humanité.

Les plus grands scientifiques commencent à penser que la Terre est unique dans la multitude des astres tellement les conditions de l'apparition de la vie et de l'humanité sont nombreuses et exceptionnelles. Nulle part ailleurs que sur la Terre on ne trouve cette convergence complexe de conditions nécessaires au surgissement de la vie, et surtout à l'émergence d'un être conscient comme l'être humain. Si bien que le plus grand mystère n'est pas dans l'immensité du monde astral, mais sur la Terre où mystérieusement ont surgi une vie, une conscience qui sont plus complexes que tous les mécanismes et structures physiques des autres astres.

De quoi mettre en doute les croyances en l'astrologie qui dirigerait supposément notre destin au grand dam de notre conscience, de notre liberté, de notre responsabilité, de notre capacité de croire en Dieu.

Le sens de la vie, il est sur notre Terre unique dans l'espace sidéral. Le sens de notre foi en Dieu est partie prenante de notre condition humaine, de notre conscience unique dans l'histoire de l'univers.

Les Mages de l'Évangile sont passés de l'astrologie à la foi terrestre en l'humanité et en Dieu qui a fait de cette terre la perle de Sa Création, le lieu de son Incarnation, la matrice de son Royaume. « Cieux nouveaux, terre nouvelle ». Il serait dommage que notre foi chrétienne régresse à ce qu'il y a de plus primitif et crédule sur le plan religieux, au moment où un religieux sauvage et fou aliène tout autant Dieu que l'humanisme sensé. Nous ne saurions être des [165] chrétiens superficiels en ces temps où des agnostiques et des scientifiques eux-mêmes, comme Einstein, découvrent au sommet de leurs recherches la plausibilité de Dieu, et cela, dans le plus grand mystère de l'univers, celui de la vie qui a éclos, semble-t-il, uniquement sur la Terre. Mystère aussi de cet être unique conscient et libre qu'est

l'être humain. Seul être *capax Dei*, seul être capable d'une relation personnelle avec Dieu, d'une fraternité universelle en Dieu.

Hérode symbolise un certain esprit cynique et nihiliste qui a cours dans le monde occidental d'aujourd'hui. Un orgueil qui se refuse à tout questionnement sur Dieu, et encore moins sur notre besoin d'un salut, d'une transcendance au-delà de nous-mêmes. C'est lui, Hérode, qui se voulait la mesure de toutes choses, se prenant pour Dieu. Les Mages sont des étrangers venus d'Orient qui reconnaissent le Christ. Qui sait s'il n'y a pas là une annonce de nouvelles migrations de Dieu ? Les trois religions monothéistes elles-mêmes font face à de profondes remises en question. Le christianisme n'y échappe pas ; il est mis au défi tout autant par les Mages que par Hérode. On ne peut domestiquer la transcendance. À son origine, la foi biblique pratiquait une profonde réserve, jusque dans le refus de nommer Dieu. Le Dieu autre nous appelle nous-mêmes à devenir autre, mais c'est en radicalisant nos enjeux d'humanisation et en révélant en nous des grandeurs que nous ignorions... comme une anticipation de son Royaume éternel déjà à l'œuvre au milieu de nous.

Au cœur de la Rome chrétienne se dresse le Panthéon d'Agrippa. Son architecture est unique. Point de clé de voûte. Plutôt une coupole ouverte à plein ciel qui éclaire tout l'intérieur de l'édifice. Quasi ironiquement, ce vieux temple païen interpelle symboliquement un monothéisme qui a fait de la transcendance un « plein » qui laisse peu d'espace libre pour Dieu qui nous cherche et nous qui le cherchons, pour le risque de la liberté que Dieu a pris, en nous faisant semblables à Lui, et en se faisant semblable à nous en Jésus de Nazareth, dans une aventure où rien n'est joué à l'avance.

La transcendance chrétienne rouvre tout ce qui ferme ou enferme. Elle est un anti-destin. Plutôt une instance permanente de libération et d'horizons sans cesse repoussés. Dieu a voulu que nous y coopérions avec Lui de plain-pied. Mais comme l'aventure des [166] Mages le suggère, nous ne pouvons le faire sans de patients déchiffrements des signes des temps et de l'Esprit, et de ses traces sur nos propres chemins terrestres, nos amours, nos luttes pour la justice, nos responsabilités de travailler à bâtir une fraternité universelle, et aussi nos bonheurs.

La transcendance chrétienne ne peut se penser et se dire sous un mode linéaire, et encore moins univoque. D'où l'importance de sa symbolisation qui se prête davantage à l'intelligence de ses richesses de sens. Elle-même a suscité, inspiré tant de grandes oeuvres d'art, tant de spiritualités. Elle s'est enrichie de multiples cultures au cœur des deux derniers millénaires, sans compter le millénaire qui a précédé son avènement. Nous aussi, nous sommes les fils spirituels du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les fils culturels des grandes civilisations égyptienne, babylonienne, assyrienne et gréco-romaine. Trois mille ans d'histoire connue nous ont façonnés. Encore ici, nous y avons accès surtout par les œuvres symboliques d'esprit religieux qui y ont vu le jour. Une richesse patrimoniale inestimable qui réclame de nous aujourd'hui une meilleure intelligence symbolique religieuse. Il serait dommage qu'en éducation cette intelligence soit de plus en plus marginalisée, et qu'on la cloisonne dans la vie privée individuelle.

Mais cela dit, restent entiers, chez les chrétiens eux-mêmes, les défis de profonds renouvellements d'interprétation et de symbolisation de leur foi. Ce sont ces questions que j'aborde dans la deuxième partie de cet ouvrage et dans le second tome.

* * *

[167]

Jacques Grand'Maison
Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Deuxième partie

Un jardin de prières

[Retour à la table des matières](#)

[169]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Deuxième partie.
Un jardin de prières

10

Liminaire

Mon pari altruiste

[Retour à la table des matières](#)

L'orgueil le plus subtil est celui du publicain qui vous fait le coup de la modestie. Hélas, c'est un peu le mien dans ce livre où ma prière et ma poésie de cinq sous tiennent souvent des illusions du peintre du dimanche. Comment oser croire que quelqu'un ait envie, en vous lisant, d'unir sa prière à la vôtre ? Ce que Catherine Paysan appelle bellement « nos prières parallèles ». En gribouillant ma toile d'âme parfois comme un enfant et avec ma foi de charbonnier, j'ai souvent douté de la pertinence de mes propos. Mon écriture est sans mystère, alors qu'il me faudrait un vrai talent de poète pour mieux célébrer les merveilles de Dieu cachées dans celles de la terre et de notre humanité, et ces sèves invisibles, généreuses que l'Esprit ne cesse de faire monter en nos âmes. Je n'en finis plus d'en cueillir de nouvelles à toutes les saisons de ma vie. D'où mon goût irrésistible de les partager, de les discerner aussi bien chez les autres qu'en moi.

Mais c'est toujours sur un fond de pari, de risque, de non-évidence, avec cette foi utopique qui donne un sens à ce qui n'en a pas. Le mystère est déjà tapi, enclavé dans notre condition humaine, dans les méandres de sa finitude aussi bien que dans les folies de ses désirs impossibles. Entre contingence et transcendance, le « croire » et l'« espérer » sont devenus plus difficiles et moins assurés, mais c'est là une grâce des temps présents. Une délivrance de la langue de bois de tant de discours religieux.

[170]

Bible et Évangile nous proposent une foi en Dieu malgré Dieu, en l'humanité malgré l'humanité, en l'Église malgré l'Église. Nos raisons transcendantes d'être s'inscrivent dans d'impitoyables et scandaleuses précarités qui jalonnent nos vies et même nos bonheurs. Est-il une seule valeur humaine facile à vivre ? Cent fois sur le métier, il faut remettre l'ouvrage de nos mains, de nos âmes. Mais c'est parce que rien ne nous est acquis définitivement que la foi devient une incessante instance de dépassement, d'initiative, de quête de sens, de veille intérieure. Quand on n'attend plus rien, on ne sait plus s'émerveiller, et encore moins se risquer. La vie, sans soif ni faim, vite s'éteint. Dieu que les béatitudes évangéliques ont du sens dans leur non-sens ! « Bienheureux ceux qui pleurent. » Il en va de même du renoncement et de sa portée libératrice. De l'amour des ennemis qui parie sur leur humanité. Du sens du péché qui nous rend sensibles à la fragilité des autres. Les symboliques évangéliques inversent, bouleversent tant de morales et de politiques construites pour soi et les siens, un peu comme ces prières intimes où les autres sont absents. On ne le dira jamais assez : c'est l'altérité qui nous fait le plus défaut aujourd'hui, et cela, jusque dans la prière.

Le solipsisme narcissique que d'aucuns dénoncent dans la culture contemporaine pourrait bien se retrouver dans plusieurs nouveaux courants spirituels parmi les plus prisés. Qu'on me permette de faire un rapprochement avec une certaine poésie que seuls leurs auteurs semblent comprendre. M'est avis que l'un des critères de pertinence d'un poème, c'est sa portée communielle qui inspire les autres qui le lisent. L'altérité est une composante importante de la démarche et de la sensibilité symboliques. Dans son ouvrage remarquable *L'insoutenable lé-*

gèreté de l'être, Milan Kundera écrit ceci : « Veux-tu savoir si tu es vraiment en amour, demande si l'autre fait partie de ton univers poétique intérieur. »

Je dirais la même chose de la foi, de la prière, du rapport à Dieu, de la pertinence d'un rite religieux ou encore de l'authenticité d'une expérience spirituelle. Du coup, c'est marquer l'importance individuelle et communautaire d'une inspirante poésie de la foi. Mais il y a plus.

[171]

L'enjeu « créatif »

Le mot « poésie » vient du mot grec *poïen* : créer. L'admirable explosion de la créativité culturelle chez nous et ailleurs est un des lieux privilégiés de sens qu'on ne saurait sous-estimer. C'est là un démenti manifeste du désenchantement du monde qu'on prête à la modernité.

On constate, depuis un certain temps, des prolongements mystiques inattendus de cette effervescence culturelle avec ses touches inédites aussi communiales qu'intérieures. Refont surface de vieux mots comme l'« âme », le « sacré », la « transcendance », la « prière », l'« intériorité », la « rédemption », auxquels on donne des sens neufs. Certains créateurs, comme Éric-Emmanuel Schmitt, revisitent les grandes traditions spirituelles, particulièrement la tradition chrétienne. Sa pièce de théâtre *Le Visiteur* et son ouvrage *L'Évangile selon Pilate* en témoignent.

Face à ce signe des temps imprévu, je me demande si les Églises savent reconnaître et accueillir la Bonne Nouvelle de l'Esprit à l'œuvre dans ces créations porteuses d'autres horizons de sens mieux accordés à nos sensibilités contemporaines. Les Églises ont, bien sûr, de riches patrimoines historiques culturels qui ont été le fruit d'une formidable créativité de la foi. Qui peut nier l'inspiration chrétienne des œuvres de Michel-Ange, de Bach et de tant d'autres créateurs ? Mais qu'en est-il de ce souffle créateur de la foi dans nos milieux d'Église et chez les chrétiens ? Nos vieilles institutions religieuses surcodées

et leur langue de bois se prêtent mal et même résistent à de nouvelles expressions et créations de la foi, à des innovations de langage et de sens.

Je me demande s'il ne faut pas faire le chemin à rebours, et du dogme revenir aux symboles de la foi, source première d'une foi plus imaginative, plus fibre pour créer du sens. Des débats récents fort pénibles et vite éreintés sur la portée symbolique de la Bible, des Évangiles et des mystères chrétiens m'ont laissé un arrière-goût de tristesse. Justement parce que ces crans d'arrêt au nom d'une orthodoxie étonnamment rationaliste nous éloignent des nouvelles possibilités de foi offertes par la créativité culturelle contemporaine.

[172]

Certes, nous n'en sommes pas au refus du mot « créativité » par des pontifes de l'Académie française qui y voyaient une des hérésies du XXe siècle. Mais nous ne faisons pas mieux en restant figés dans la lettre des Écritures saintes et de nos copies conformes.

Peut-être, me dis-je, que les chrétiens et leurs Églises gagneraient à revisiter les premières pages poétiques de la Bible et des récits de la Création. Et à tirer les conséquences de l'affirmation inspirée : Dieu nous a créés semblables à Lui. Donc créateurs comme Lui. Créateurs à notre tour.

L'inestimable médiation symbolique

Ce qu'il y a de beau dans la foi chrétienne, c'est qu'elle s'exprime à travers les symboles les plus simples et les plus fondamentaux de la Création et de notre expérience humaine la plus familière, tels l'eau vive, le pain partagé, le vin de nos fêtes, les saisons de la nature, de l'âme et de la vie, le feu de nos amours, de nos blessures, de nos luttes et de nos désirs impossibles, de nos petits bonheurs quotidiens et de nos espoirs de cinq sous.

Le symbole qui dévoile et qui cache nous renvoie à notre propre mystère et à celui de l'Autre et des autres. Il ouvre sur l'indicible, l'ineffable et la face cachée des êtres et des choses. Comme la cons-

cience - cet appel qui vient du plus intime de soi et qui pourtant nous dépasse - nous ouvre à plus grand que soi et à des dépassements que nos calculs et raisons jugeaient impossibles.

Redisons-le, la première expérience spirituelle se loge d'abord dans les profondeurs de notre humanité. Aux yeux de Dieu qui se fait humain comme nous en Jésus de Nazareth, c'est l'humanité ou l'inhumanité qui démarque les êtres, bien avant leur religion. Même dans l'horreur des camps de concentration, disait l'abbé Pierre, le départage ne se faisait pas entre croyant et incroyant, mais entre celui qui partageait sa soupe avec un camarade aux portes de la mort et celui qui souhaitait qu'il meure au plus vite pour s'approprier ses bottes. L'Évangile nous dit la même chose. Sa poésie n'a rien du spirituel « sucré », à la mode d'aujourd'hui. Elle a tout du « sel de la terre » dont parlait Jésus. On la découvre dans

[173]

le souffle ténu d'une présence fidèle et silencieuse...
la générosité gratuite du Samaritain disponible aux besoins
humains dont parlent les béatitudes et la parabole du jugement
dernier

l'humble grain de semence qui donne à penser. Il n'y a aucun
produit fini dans la Bible. Dieu sait qu'on aime toujours plus les
fleurs qu'on a soi-même cultivées

le veilleur qui tient sa lampe allumée avec Celui qui ne cesse de
répandre son feu sacré sur la terre

une foi et une Église plus modestes à la manière de Dieu et de
son envoyé qui proposent sans s'imposer

la communion de ceux, ni meilleurs ni pires, dont « le regard est
réglé sur une autre distance, qui ont l'air de désigner un territoire
humain où la nuit est un peu moins dense et qui donnent envie de
croire que c'est de ce côté que l'aube poindra », dans la foulée
d'une expérience intérieure et d'une lutte de libération

Dieu ne crée pas nos épreuves de désert, on l'y retrouve contre toute attente sur l'horizon symbolique si bien exprimé par Antoine de Saint-Exupéry : « Ce qui fait la beauté du désert, c'est qu'il cache un puits quelque part. » Foi en Dieu qui nous cherche, nous qui le cherchons. Rien ici de la lettre d'un message tout défini à l'avance, figé, clos, enfermant. Dans une société qui fonctionne sans Dieu, celui-ci surgit plus gratuitement et s'offre davantage à notre liberté. Quelle grâce pour vivre notre foi selon son souffle et son rythme, Dieu se faisant compagnon de nos pas... Dieu qui chavire quand on lui dit : « J'ai besoin de toi. »

La foi maintenant plus nue, sinon plus dépouillée, plus intériorisée, révèle un peu mieux la contingence et l'humilité des choses, y compris celles de la condition chrétienne. Parfois, de savantes théologies critiques méprisent plus ou moins ouvertement les modestes chemins de foi des croyants, leur « religiosité folklorique ».

Bien sûr, il faut se méfier d'une foi collée au sang, enfermée culturellement dans un héritage religieux qu'il faut nécessairement reproduire, par exemple être catholique parce qu'on est irlandais, québécois ou polonais. Abraham, Moïse et Jésus ont rompu avec ce rapport de nécessité, de va-de-soi, pour rejoindre le Dieu autre. L'Évangile se distancie de la tradition, de la famille, de la propriété [174] vécue comme totalité autosuffisante, englobante, enfermante qui peut nous empêcher de devenir autre avec le Dieu autre, et les autres.

Mais pour se déplanter, il faut avoir été enraciné. Que sont ces valeurs et croyances dont on n'a pas pris le temps de faire pousser les racines en soi comme on l'a fait pour les plantes vivaces qui, arrachées de leur terreau originel, trouvent une nouvelle fécondité lorsqu'elles sont transplantées dans un autre terreau.

Le christianisme connaît un nouvel exil, une nouvelle migration, une autre âpre transplantation dans d'autres sols. Une foi sans racines ne peut survivre à cet arrachement et retiger dans la terre autre, des autres, et devenir autre avec eux et par eux, et leur nouvel art de vivre, de penser et de croire dont les chemins et les formes sont plus riches et nombreux que ceux d'une certaine tradition trop livrée à une

pure et simple reproduction d'une génération à l'autre. Si l'on veut parler de conversion, c'est d'abord la nôtre qu'il faut vivre et risquer. Ce qu'ignorent trop les artisans de la restauration romaine qui a cours, et ceux d'ici qui s'y conforment inconditionnellement. Je reviendrai sur ce propos.

Traditionalistes et modernes, religieux et laïques ont en commun d'essayer de relever un même défi : ressaisir la genèse première de l'expérience spirituelle de leur humanité, de leur âme. Mais cela n'est possible que par la poésie qui fait deviner, appréhender des sens cachés, insoupçonnés au-delà des regards de surface, des évidences aveugles. Nos profondeurs intérieures sont habitées de mystère. On y accède symboliquement, comme le laissent entendre les hommes les plus primitifs et leurs fresques dessinées sur les murs de leurs cavernes. Symbole et mystique n'ont cessé de s'arrimer l'un à l'autre pour exprimer l'âme humaine. Déjà ces primitifs dans les jeux d'ombres et de lumières projetées par les flammes de leurs feux découvraient leur âme religieuse et culturelle. Poésie et sacré, symbole et transcendance ont été des pairs inséparables depuis le plus lointain des âges de l'homme.

Voici ce qu'en pense Bachelard :

[175]

Si le rêveur de flamme parle à la flamme, il parle à soi-même, le voici poète. En grandissant le monde, le destin du monde, en méditant sur le destin de la flamme, le rêveur agrandit le langage, puisqu'il exprime une beauté du monde. Par une telle expression banalisante, le psychisme lui-même s'agrandit, s'élève... la méditation de la flamme a donné à l'âme une nourriture de verticalité, un principe actif pour donner un sens vital aux déterminations poétiques ¹².

¹² Gaston BACHELARD, *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1961, p. 4.

Plus qu'une rêverie, il y a là une sorte de genèse de l'âme humaine contemplative dans ce qu'elle a de plus existentiel, de vérité d'être, de flamme du cœur. Bachelard ajoute : « Ce qui s'appelle Vie dans la création est, en toutes les formes et en tous les êtres, Un seul et même esprit, une flamme unique... La flamme détermine une accentuation du plaisir de voir, un au-delà du toujours vu. » Flamme à la fois de présence et de détachement du monde ; mémoire des plus lointains ravissements, joie intime la plus immédiate, lumière d'espoir pour demain. Flamme menue, chétive comme l'homme seul, comme cet humble croyant qui allume une chandelle en guise de prière, d'appel à Dieu, de cri étouffé qui cherche à se dire. Voyons bien le paradoxe : il y a, d'une part, une cité moderne inondée de lumière, où les feux de la rampe sont aussi intenses que ses décibels assourdissants, et, d'autre part, ce croyant silencieux devant la bougie qu'il vient d'allumer dans le clair-obscur d'une église aussi esseulée que lui et qui, pourtant, repart pacifié, mystérieusement réconcilié, assuré de la grâce de Dieu, comme le prophète Élie qui, après le vacarme de ses luttes pour la justice, retrouve son Dieu qui lui murmure au cœur. Les lueurs deviennent invisibles quand la pensée et les mains sont au travail, quand la conscience est bien claire. Mais quand l'âme devient veilleuse, le feu intérieur flambe à nouveau, doucement, comme le soleil tendre de l'aube au sortir de la nuit. On peut penser ici au tableau magnifique de Rembrandt *Le philosophe en méditation*, décrit par George Sand :

Cette grande chambre perdue dans l'ombre, ces escaliers sans fin, qui tournent on ne sait comment ; ces lueurs vagues du tableau, toute cette [176] scène indécise et nette en même temps, cette couleur puissante répandue sur un sujet qui, en somme, n'est peint qu'avec du brun clair et du brun sombre ; cette magie du clair-obscur, ce jeu de lumière ménagé sur les objets les plus insignifiants, sur une chaise, sur une cruche, sur un vase de cuivre et voilà que ces objets qui ne méritent pas d'être regardés, et encore moins d'être peints, deviennent si

intéressants, si beaux à leur manière, que vous ne pouvez en détacher les yeux. Ils existent et sont dignes d'exister. ¹³

Encore ici, en contrepoint, comment ne pas évoquer une expression biblique - symbolique - comme « transfiguration » pour exprimer ces beautés intérieures que mystique et poésie suscitent, ressuscitent dans l'âme, dans la communion d'âme à âme ? Mystique et poésie font flamber à nouveau non seulement le cœur mais aussi les choses les plus inertes de la vie, les regards les plus gris ou même éteints. « Tiens ta lampe allumée... » Derrière la lampe de nuit se tient notre âme appelée au recueillement. Veilleuse de sens. Pour le croyant, veilleuse de Dieu. Lieu premier de la prière, nous dit le Nazaréen dans son Évangile. Symbole d'attente, de toutes les attentes d'amour et d'espoir.

« Mon école n'a pas d'âme », disait une étudiante aux États généraux sur l'éducation. A-t-on compris son appel ? Le peut-on sans l'expérience spirituelle que je viens d'évoquer ? É-ducation, e-ducere, faire jaillir la source, la lumière, le sens, l'idéal, l'espoir, la foi du dedans. Marcel Gaucher disait que la laïcité est déjà épuisée spirituellement. Ce qui pourrait bien s'appliquer à plusieurs croyants contemporains.

« D'où la matière prend-elle l'essor pour se transporter dans la catégorie du divin ? » (L'œil écoute), se demandait Claudel. Comme disait Tagore, saurons-nous enhardir nos lampes timides pour que cette vaste nuit allume toutes ses étoiles, pour que chacun s'éveille à sa propre prière, comme la plante qui se tourne vers la lumière qui la fait grandir ? Un arbre est plus qu'un arbre. Il fait monter vers la lumière le plus précieux de son être. Balzac et Baudelaire disaient que l'âme est active par le haut, par le sommet. Elle fait ses racines et [177] tire ses sucs par là d'abord. Étonnante synergie de la terre et du ciel, du spirituel et du charnel. Qui mieux que le symbole sait marier le sensible et l'invisible ?

¹³ George SAND, *Consuelo*, Paris, Michel Levy, 1861, T. III., p. 264-265.

Pas de foi sans modestie

Je me méfie de certaines mystiques et de certaines politiques qui nous charrient sans prendre en compte nos humbles expériences de chair et de cœur, de terre et de pain, d'âme et de foi. Redisons-le encore, il n'y a pas de foi sans modestie. Celle-ci et celle-là permettent de s'ouvrir à plus que soi, à l'autre sans s'imposer.

« Rends-moi la joie de ton salut, assure en moi un cœur magnanime... Affranchis-moi du sang, Dieu de mon salut, et ma langue acclamera la justice. » (Ps 51, 14.16)

Que de fois des croyants tout simples m'ont relancé dans la foi, celle qui se loge dans « cette part intime irréfutable, non théorisable qui hante le fond de l'âme et de son expérience de Dieu », pour reprendre ici une expression de Bernanos. Paradoxe typiquement évangélique que l'étonnante coexistence de cette certitude intérieure et du pari sur Dieu accompagné de doutes, de risques, dans le scandale de son absence. Les modestes croyants rejoignent ici les prophètes qui anticipaient le cri de Jésus : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Au moment où l'on redécouvre l'importance de la mystique, saurons-nous reconnaître cette foi émouvante de ceux qui sont restés fidèles à Dieu toute leur vie malgré les nombreux reproches qu'ils lui ont faits et les contentieux qu'ils ont eus avec Lui, leurs prières fussent-elles apparemment insolentes : « Fais quelque chose, grouille-toi, si tu m'aimes vraiment... si tu existes, toi le gars d'En Haut. » Leur foi est pleine de blessures, de fractures à travers lesquelles ils avancent, ils reculent. Et pourtant quelle complicité entre Dieu et eux !

J'ai mis du temps à découvrir que bien des gens avaient une histoire secrète avec Dieu, même certains agnostiques qui se proclamaient comme tels. Loin de moi toute idée ou démarche de récupération !

[178]

La grande diversité des rapports à Dieu devrait nous alerter devant toute tentation ou tentative de l'enfermer dans un seul sens érigé en absolu. On aboutit au même résultat quand on veut savamment « déhistoriciser », « démythiser » les symboles de la foi et de la révélation de Dieu. Du coup, on détruit la dynamique poétique, symbolique aussi bien qu'existentielle de l'expérience de Dieu, et l'on assèche sa parole-poème qu'est la Bible, comme d'ailleurs celle des croyants et de leur histoire secrète avec Dieu, celle des « humbles chrétiens qui marchent à l'obscur » (J. Sullivan).

L'Évangile est incompatible avec une communauté de purs. La lutte de Jésus contre les scribes et les pharisiens en témoigne. Pureté doctrinale, pureté morale, pureté rituelle, pureté ecclésiale : l'Église n'a cessé de jouer ces cartes. Ses enracinements populaires l'ont sauvée, et aussi sa forte imprégnation symbolique, sacramentelle qui inspire plusieurs sens et une poésie de la foi qui laisse des espaces fibres au croyant pour qu'il découvre de nouveaux sens.

Chaque fois que j'emploie le langage symbolique dans mes homélies, les têtes se lèvent et les oreilles se font plus attentives, instruites ou peu instruites, comme si chacun y trouvait son sens, faisait son propre sens dans un climat communiel. Le symbole inspire l'âme et rassemble les esprits. Il y a de la poésie dans tout cœur humain. Parfois je me demande s'il peut y avoir une foi vivante sans cette fibre sensible au cœur.

Symbole et liturgie

L'argument s'impose, le symbole donne plutôt à chacun la possibilité d'accueillir plus personnellement les paroles singulières que Dieu lui adresse, la possibilité de trouver un sens qui l'éclaire, le nourrit et ouvre de nouveaux horizons à sa vie. Le symbole éveille nos cinq sens, nos cordes sensibles de chair. De cœur et d'âme, le symbole a une portée communielle qui m'a si souvent frappé quand j'utilisais ce langage dans ma communauté chrétienne de célébration, comme le partage du pain autour de la table. Les deux temps de la liturgie, celui de la parole et celui de l'eucharistie, s'éclairent, se renforcent, se nourris-

sent l'un l'autre. Et c'est souvent une symbolique pertinente [179] qui permet un judicieux passage de l'un à l'autre. Symbolon, dans sa racine grecque, a quelque chose de deux pierres qu'on frotte pour faire jaillir feu et lumière.

J'ai souligné plus haut la portée mystérielle du symbole. J'y reviens parce qu'une certaine culture moderne rationaliste, positiviste, ramène souvent le mystère à une simple zone d'inconnu que la science aura tôt fait de résoudre. Le grand savant Einstein s'en prenait vivement à cette raison instrumentale qui abolit toute cette part de non-théorisable dans la conscience et l'âme humaine et dans tant de ses questions qui la hantent et qui échapperont toujours à la science. « Celle-ci [la science], comme telle, n'a pas de prise sur la conscience elle-même, sur la question de l'existence de Dieu... sur l'expérience de Dieu », disait Einstein dans sa correspondance avec un ami, ajoutant : « Plus j'ai avancé dans mes recherches scientifiques, plus la part de mystère s'est accrue et plus la question de Dieu est devenue prégnante au fond de moi. »

On a dit et même célébré le fait que la science moderne a désenchanté le monde. Comme je le disais, au début de cet ouvrage, aujourd'hui on se rend compte qu'il n'y a que quelques intellectuels qui sont enchantés du désenchantement du monde.

Hélas, même en théologie, on peut devenir des fonctionnaires de Dieu. Les clercs scolastiques ne sont pas tous morts. Et la restauration romaine qui a cours résiste mal à la tentation si bien exprimée par Jésus dans les Évangiles devant un pouvoir religieux qui prétendait doctrinalement et moralement tenir dans ses deux mains le Royaume de Dieu et tous les secrets de l'âme et du cœur humains. Heureusement, les symboles de la foi sont porteurs d'une libération de tout encerclement de leurs sens, de leurs possibilités, et de bonnes nouvelles à tous les tournants inédits de l'histoire. S'il est une conviction qui n'a cessé de s'accroître dans mon itinéraire de croyant, de pasteur et de théologien, c'est celle du caractère inépuisable des sources bibliques et évangéliques et des symboles de la foi. Mais on ne peut éviter ici un retour critique.

D'abord une note personnelle. Durant plus de 40 ans, comme pasteur de paroisse et théologien-sociologue, j'ai tenté d'éviter deux at-

titudes méprisantes. D'une part, celle de collègues d'université [180] regardant de haut ce qu'ils appelaient la « pastoune » de paroisse, et, d'autre part, celle de mes païens de paroissiens heureux de se moquer du petit professeur d'université qui essaie de leur en « remontrer », pour reprendre une expression du terroir.

Et pourtant cet inconfort recelait un beau défi de pertinence qui me semble être au cœur des rapports entre la liturgie et la théologie, entre la *lex orandi* et la *lex credendi*. À tort ou à raison, je pense que le défi de pertinence culturelle et évangélique est plus complexe sur le terrain de la liturgie que dans l'écriture d'un texte théologique. Congar, Chenu et Ricoeur ont souvent souligné la pauvreté de l'intelligence et de la pratique de symbolisation en théologie. C'est sur ce point particulier que je vais m'arrêter un moment. S'il y a là un procès, j'avoue que j'en suis moi-même justiciable.

Les fonctions majeures de la symbolisation et de l'interprétation

Je tiens d'abord à rappeler que l'institutionnalisation première de la théologie au début du christianisme s'est faite dans un cadre initiatique et dans des confessions de foi liturgiques. Même le Credo de Nicée en a été largement tributaire. Je ne suis pas sûr que nous ayons saisi toute la mesure et la portée de l'expression « symboles de la foi ». Je veux m'y attarder un moment sur l'axe dialectique de la fonction de symbolisation et de la fonction d'interprétation, dans les rapports entre liturgie et théologie.

Dans la foulée de cette *oeconomia sacramentale* première, je vais m'inspirer d'un cas type tiré de ma pratique pastorale. On sait l'allergie de bien des jeunes adultes lors des sessions de préparation à leur mariage ou au baptême de leur enfant ; ils associent plus ou moins consciemment les catéchèses de leur enfance et leurs examens à cette démarche. Leur culture moderne expressive et inscriptive n'y a pas son compte. Mais la dynamique devient tout autre quand on les accompagne dans une démarche de symbolisation reliée à un retour réflexif

sur leur expérience, leur propre « Je crois » et ce que serait pour eux un baptême, ou un mariage, qui a du sens, en prise sur les sources chrétiennes et leur cruciale portée symbolique.

[181]

Louise et Jean-Daniel se présentent à moi pour le baptême de leur enfant. Je les invite à me parler des expériences les plus belles, les plus fortes qu'ils ont vécues dans la décision d'avoir un enfant, dans l'attente de celui-ci, à la naissance elle-même, et après celle-ci. Sur ce terrain, ils ont les mots pour s'exprimer, ils peuvent parler vraiment et réellement et faire état de leurs sensibilités les plus profondes, de leurs convictions, de leurs désirs, rêves et projets, de leurs craintes, souffrances et sacrifices.

Louise et Jean-Daniel retiennent comme expérience la plus forte, celle de la naissance. Je leur avais demandé auparavant de lire un livret sur le baptême pour qu'ils voient eux-mêmes où ils se situaient. C'est ce que j'appelle le choc pédagogique initial... Par exemple, j'anticipais chez eux un sentiment d'étrangeté devant les textes bibliques et évangéliques proposés dans le livret. Effectivement, ils n'ont pas manqué de le souligner en revenant me voir. À la suite du récit de la naissance de leur enfant, on a repris ensemble certains textes. À mon grand plaisir, Louise bâtit sa symbolisation autour du passage de la mer Rouge qu'elle relie à la brisure des eaux lors de la naissance. Jean-Daniel trouve dans les Évangiles de l'enfance de Jésus une clé de signification du cordon ombilical qu'il a coupé chez son enfant. Lui le tiers, comme le Dieu tiers, délie ce qui est lié pour allier librement, au cœur de l'Alliance que Dieu nous offre.

C'est à partir de cette démarche de symbolisation et de réinterprétation que nous avons construit la célébration du baptême et ses rites. Le schéma de symbolisation de Ricoeur (figuration, refiguration et configuration) nous a été utile. Louise et Jean-Daniel ont été vraiment ministres dans le baptême de leur enfant.

À la suite de ce baptême, les parents m'ont dit : « Nous venons de vivre notre baptême d'adultes qui débouche sur une alliance libre et gratuite avec le Dieu de Jésus. » Un baptême où ils étaient devenus

sujets libres, responsables, interprètes, décideurs avec leurs propres touches de foi. Comme ils le sont d'ailleurs dans leur vie.

Dans la recherche-action que nous avons menée sur les orientations culturelles, sociales et religieuses, plusieurs de nos interviewés nous ont laissé entendre que leurs interlocuteurs religieux semblaient souvent incapables de sortir de leurs propres cadres de [182] pensée et d'intervention et d'assumer les questions autres, telles qu'elles étaient posées... « comme si on n'avait rien à leur apprendre de nous en matière de foi », disaient-ils.

D'une certaine façon, on peut se demander si une de nos plus grandes faiblesses en théologie comme en liturgie n'est pas justement la pauvreté de nos bases empiriques. Celles-ci sont particulièrement importantes dans l'intelligence symbolique, dans la pratique de la symbolisation et dans une fonction interprétative pertinente culturellement et évangéliquement. Un symbole cesse d'être ce qu'il est quand il n'a plus la matière première d'un « sensible pertinent » ou d'une prégnance culturelle, d'une subjectivité qualifiée et qualifiante.

Sommes-nous capables de construire un baptême pertinent avec un couple qui nous dit : « Aujourd'hui mettre un enfant au monde, c'est plus qu'un acte de nature ou même de raison, c'est un acte de foi » ? Savons-nous pertinemment symboliser, interpréter avec eux ce phénomène contemporain très existentiel ressaisi à l'aide des sources chrétiennes ? On peut bien se moquer des inepties de la pastorale, mais je ne suis pas sûr que, comme théologien, on soit si bon que ça pour ressaisir théologiquement et exégétiquement les données empiriques aussi bien culturelles que théologiques dans notre monde contemporain fort complexe et plus diversifié que jamais, surtout au chapitre de la culture moderne qui se veut plus librement proactive, expressive et inscriptive face aux rites et symboles reçus.

L'explosion de la créativité culturelle et symbolique chez nous et ailleurs marque bien une dynamique majeure du « faire sens » dans les nouvelles formes d'art de vivre, de croire et d'espérer au meilleur de notre modernité. Saurons-nous, comme théologiens, « relever le gant », expression heureuse du théologien Claude Geffré.

Jean-Daniel et Louise, à la suite de leur baptême d'adultes, réussiront-ils à trouver dans l'Église un vrai statut d'adulte ? Je pense avec effarement à la néo-cléricalisation que la restauration romaine est en train de mettre en oeuvre dans nos diocèses avec l'obéissance inconditionnelle de nos évêques qui procèdent à des regroupements en mégaparoisses pour que le peu de curés qui restent soient encore les seuls maîtres de leurs ouailles, après Dieu. Quel message lance-t-on aux chrétiens quand on interdit formellement qu'un laïc puisse [183] prononcer une homélie ? Les progrès que nous avons marqués au cours des dernières décennies risquent de se retourner contre nous parce que les reculs seront vécus avec une déception plus profonde. Pour le moment, je retiens l'enjeu de l'intelligence et de la pratique de la symbolisation qui est au cœur de l'enjeu d'une foi chrétienne plus pertinente et aussi d'une pastorale et d'une théologie aptes à ressaisir les richesses symboliques de la Bible - des Évangiles, en particulier - en contrepoint de la nouvelle créativité culturelle contemporaine. C'est là un lieu majeur pour un renouvellement du discernement spirituel et pour un regain de la poésie de la foi. Voyons-en un exemple éclairant.

Un cas type qui illustre un processus de symbolisation. il s'agit de la parabole évangélique du riche et du pauvre Lazare (Lc 16,19-31) :

Figuration : Il y avait un homme riche qui s'habillait de pourpre et de lin fin et qui, chaque jour, festoyait splendidement. Un pauvre, nommé Lazare, était couché à sa porte, couvert d'ulcères et désireux de se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; et même les chiens venaient lécher ses ulcères.

Refiguration : Or, il arriva que le pauvre mourut et il fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche aussi mourut, et on lui donna la sépulture. Dans l'enfer, il leva les yeux, en proie aux tourments, et il aperçut de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et il s'écria : « Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare pour qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et me rafraîchisse la langue, car je souffre dans cette flamme. » Abraham dit : « Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu

tes biens pendant ta vie, et pareillement Lazare ses maux. Maintenant, il est consolé ici, et toi tu souffres. Et avec tout cela, entre nous et vous a été établi un grand abîme, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le pourraient pas, et que ceux de là-bas ne traversent pas non plus vers nous. »

Configuration : Le mur que le riche a érigé sur terre entre lui et Lazare, devient dans l'au-delà un abîme infranchissable. Ce symbole soulève une question : est-ce que, dans le message de Jésus de Nazareth, l'exclu sur terre devient dans l'au-delà celui qui exclut à son tour ? Ce dualisme semble contredire une orientation fondamentale du Nouveau Testament [184] et de Jésus de Nazareth sur l'éventuel pardon de Dieu. Dans le troisième temps du processus de symbolisation qu'est la configuration, Ricoeur attire d'abord finement l'attention sur le symbole qui donne à penser avec ce qu'il révèle et ce qu'il cache. En l'occurrence, le tiers nommé est Abraham, figure symbolique de l'Ancien Testament ; le tiers caché dans la parabole est Dieu et son visage autre que Jésus tente de faire deviner par ses interlocuteurs dans son Nouveau Testament.

À la démarche ternaire de symbolisation chez Paul Ricoeur (figuration, refiguration et configuration), j'ajoute celle-ci : la transfiguration.

Transfiguration : Dieu dans la Bible est l'innommable. Les Évangiles nous parlent de Dieu Père, de son Fils Jésus de Nazareth fait Christ Seigneur, et de l'Esprit du Père et du Fils. Esprit qui renvoie au Dieu innommable de la Bible. C'est à sa transfiguration que Jésus révèle le sens transcendant de sa mort et sa résurrection. Le Dieu tiers, caché, tout autre, n'est pas nommé dans la parabole. Seule la transfiguration de Jésus le laisse deviner. Son Royaume ne saurait être l'envers caché du monde, de ses injustices. Mais le processus de symbolisation dans la parabole du riche et de Lazare marque la radicalité des impératifs

terrestres de justice, comme lieu obligé d'accès à notre participation à la vie éternelle que nous offre le Dieu autre. La transfiguration de notre humanité dans la foulée de celle de Jésus, toute gratuitement offerte par le Dieu caché, passe par le caractère transcendant de notre responsabilité humaine d'amour et de justice. L'au-delà autre de celle-ci vient du Dieu caché dans notre propre responsabilité et non de nos bons sentiments et encore moins de nos recours magiques à un salut sans notre propre participation. Le Royaume de Dieu ne transfigure pas le mal et le péché, la haine et l'injustice.

La poétique de l'Évangile n'a donc rien du caractère fleur bleue et facile de certains courants spirituels ou religieux de la psychologie populaire narcissique. Mais elle n'en est pas moins un formidable rehaussement de la condition humaine, de sa conscience, de sa grandeur, de sa beauté, de ses amours, de ses luttes pour la justice, du sens de ses épreuves et de la mort elle-même, et de nos espoirs les plus chers. Devant cette foi, l'aventure terrestre peut être vécue comme [185] un long, difficile, mais passionnant chemin qui mène à Dieu. Saint Paul emprunte la symbolique de l'accouchement : « La création tout entière gémit encore dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule : nous ici, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance... tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Rm 8,22-28)

L'autre parole

Dans la foulée de cette symbolique de l'accouchement, je tiens à faire entendre ici une autre parole de foi, celle de la femme, en l'occurrence une théologienne laïque qui nous livre ici sa vision chrétienne, sa propre démarche symbolique et interprétative inspirée de la spécificité de sa condition féminine, que l'Église a encore si peu intégrée dans sa théologie, ses pratiques, ses fonctions majeures de symbolisation sacramentelle et d'interprétation, et ses statuts ministériels.

Mais, avant de présenter le propos de cette théologienne, je vais formuler quelques considérations sur le drame des refus et des crispations de l'institution ecclésiale face aux contentieux entre l'Église et beaucoup de femmes contemporaines. De grâce, qu'on ne voie pas ici le clin d'œil paternaliste d'un petit clerc dit progressiste...

Comment ne pas reconnaître le phénomène inédit de cette profonde révolution historique de la femme moderne déjà soulignée par Jean XXIII au seuil du Concile Vatican II ? De tous les aveuglements de la restauration romaine de la chrétienté anté-Vatican II, c'est peut-être le pire de tous. Que seraient nos églises locales sans les femmes chrétiennes ? Continuer à les tenir en marge de tous les ministères importants, c'est un incroyable manque de discernement spirituel, culturel, historique, prophétique.

Il est difficile d'imaginer qu'on puisse brader une symbolique aussi fondamentale que celle de l'homme et de la femme, en lui préférant une expression surdéterminée comme celle de « l'Église, épouse du Christ », toute prégnance ministérielle étant absente de cette symbolique qui exclut la femme.

[186]

Encore ici, je pense au théologien cardinal Congar qui disait au pape : « Le bon sens - le sens commun - est aussi un critère de discernement spirituel. » On se fait fort, en haut lieu, de discerner « les signes des temps » au nom d'une Église « experte en humanité », et, en même temps, on ne retient que les signes qui confirment et confortent une orthodoxie figée, en contradiction avec la mission prophétique biblique et évangélique.

Dans le cas type du baptême que j'ai évoqué plus haut, Louise me disait :

Avouez, mon cher abbé, qu'il y a quelque chose de tordu, sinon d'ironique dans le fait ahurissant que l'Église nous reconnaît ministres dans notre mariage catholique et nous refuse tout autre ministère, particulièrement à nous, les femmes. Faut pas nous prendre pour des imbéciles ! C'est avec des choses comme celles-là que l'Église perd sa crédibilité auprès des gens d'au-

jourd'hui qui sont plus instruits que nos ancêtres. Et vous vous étonnez qu'il n'y ait pas de suite aux baptêmes, aux premières communions, aux manages, etc. Vous vous remettez à l'éducation de la foi des adultes, mais, en même temps, êtes-vous prêts à nous reconnaître un vrai statut d'adulte dans l'institution, autre que celui de vagues consultations sans poids véritable ? Et vous avez le culot de justifier ce refus au nom de l'essentiel de la foi chrétienne ! Imaginez qu'on oppose un tel refus aux citoyens de la cité au nom de l'essentiel de la démocratie. Nous, les laïcs, nous ne pouvons pas supporter cette contradiction entre notre statut dans la cité et notre statut dans l'Église. Nous ne pouvons pas séparer en nous-mêmes ces deux entités comme si elles étaient étrangères l'une à l'autre. C'est là que le bât blesse et vous ne semblez pas le comprendre quand vous nous dites : « Votre mission propre est dans le monde. » Quel subterfuge pour vous maintenir, vous, les clercs, rois et maîtres dans l'Église. Et en même temps vous nous dites : « Vous êtes l'Église. » C'est à n'y rien comprendre.

Par-delà cette critique, il y a tout l'enjeu d'une parole chrétienne pertinente dans le monde contemporain. Comment penser honnêtement que cette pertinence peut être atteinte avec la néo-cléricalisation romaine actuelle qui ne fait qu'accroître le repli de l'Église sur elle-même ? il y manque le regard et la parole de l'autre, dont ceux de la femme.

[187]

Le texte qui va suivre nous offre un bel exemple de l'autre parole. Je l'ai tiré d'un article de Isabel Gomez paru dans la revue *Concilium*, qui a consacré un numéro à la thématique « L'Aspect radieux de la foi ». L'auteur y réfléchit dans le cadre de la théologie de la création. En voici un extrait.

En raison peut-être de l'idée dans laquelle on nous a conceptualisées, d'être plus du corps que nos compagnons masculins, nous commençons notre discours en visant à récupérer la bonté de la nature. Cela n'a rien de nouveau puisque, dans l'Ancien Testament, on comprend la réalité humaine comme un tout indivisible, tandis qu'on loue partout la beauté de la nature, miroir reflétant son Créateur. Le christianisme, de son côté, a été considéré à juste titre comme une des religions les plus matérialistes du monde, car il ne s'est pas contenté de l'incarnation de son Dieu mais a présenté la résurrection du Christ comme les prémices du chemin de toutes les personnes de bonne foi. Dans cet acte, le salut s'obtient en glorifiant le corps et non en le mettant au rebut.

Une fois réaffirmée la matière, la compréhension de l'être humain se fait plus complète, car une partie n'existe pas sans l'autre. Nous pouvons récupérer les sentiments et les instincts, les émotions et les sensations, sans avoir le complexe que tout cela ôte sa ferveur à notre âme. Manger et boire, nous embrasser et échanger des baisers, jouir des sons et de la musique sont des plaisirs du corps qui nous enrichissent l'esprit en le rendant plus heureux et, du fait même, plus enclin à se laisser combler par Dieu, à danser de joie pour le cadeau de la vie.

Dans cette perspective, nous récupérons les images sensuelles du Cantique des cantiques, où un couple d'amants chante son amour et dans des strophes pleines de rires et de murmures fait entrer toute la nature. Comme tout amour vrai éprouve le besoin de dépasser le terrain de l'intimité et d'inviter le cosmos à partager son bonheur, s'identifiant au monde entier. Cette relation est paradigmatique pour notre danse, car elle se fonde sur la mutualité, l'égalité et l'amitié humaines qui visent à surmonter les antagonismes. L'amour se sait plus fort que toutes les querelles et, pour cela, doit marquer le rythme de la vie.

Pour penser à Dieu, notre « chœur » féminin recourt aux expériences les plus profondes de nos vies et le définit et le symbolise dans les travaux d'une Mère. Une Mère proche qui a por-

té en son sein le [188] cosmos ; ce qui permet la compréhension de la fraternité universelle des êtres, et en même temps donne confiance dans les soins amoureux à sa progéniture. Elle met au monde dans la douleur et se maintient proche et attentive à toutes ses vicissitudes, si proche que, pour beaucoup de femmes, le cosmos fait partie du corps même de Dieu.

Il n'est pas d'authentique mère qui ne souffre pour le destin de ses enfants ; ce qui rend obsolète la conviction de l'impassibilité de Dieu, cette prétendue vertu qui le laisserait indifférent à nos problèmes. Il s'avère incompatible de déclarer que Dieu est amour si nous ne le voyons pas affecté par le coût et la douceur de cet état. Notre notion même de péché peut changer, car offenser Dieu, c'est attenter à ses créatures, rompre la marque de la création où tout était bon, par un égoïsme qui s'approprie un élément majeur de ce qui correspond à une répartition équitable.

À l'aube d'un nouveau millénaire, de nombreuses voix s'interrogent : où va le monde ? Les réponses ne sont pas uniformes, car, à côté des optimistes qui voient le progrès partout, il y a ceux qui ramènent à des chiffres l'augmentation de la pauvreté et la dégradation du sol en maints endroits de la planète. Vont-ils suivre les tambours de guerre et les marches funèbres dictant le rythme de la danse de la création ?

Dieu s'est fait le grand compositeur que requiert la bonne fin du créé. Il attire les créatures par le rythme de sa musique, mais il leur accorde une marge de liberté de mouvement, puisque son invitation est celle d'un amour persuasif, sans contrainte. Les sphères célestes dansent, et dansent les planètes entonnant des partitions inimaginables. À l'homme est demandé un rythme qui suppose le renoncement aux excès d'une culture fondée sur la consommation, car les biens que nous partageons sont peu abondants. Seule la personne qui a appris à renoncer peut se convertir en ère de tous. Et aux yeux de Dieu, tous les biens de la terre sont pour tous les humains.

Il y aura toujours de la douleur dans le monde parce que la matière est finie et la solidarité planétaire est quelque chose à

poursuivre. Mais cette douleur se fera plus légère avec la présence du frère qui tend la main et avec la berceuse que Dieu entonne, calmant les craintes et annonçant un final heureux. Ce moment venu, nos pieds, désormais sans entraves, danseront, suivant la mesure d'une musique sans pareille et à l'unisson de toutes les créatures louant leur Créateur ¹⁴.

¹⁴ Isabel GOMEZ ACEBO, « La danse de la création », in *Concilium*, n° 287, déc. 2000, p. 62-64.

[189]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Deuxième partie.
Un jardin de prières

11

Des mots qui ont de l'âme

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce que je sais du ciel me vient de l'étonnement que j'éprouve devant la bonté inexplicable de telle ou telle personne à la lumière d'une parole ou d'un geste si purs qu'il m'est soudain évident que rien au monde ne peut en être la source.

Quand on voit ce monde, on voit l'autre en transparence comme le filigrane pris dans la trame du papier.

Christian Bobin

Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer : ce visage obscur que nous avons, ce cœur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière.

Anne Hébert

Si le mot que tu vas ajouter n'est pas plus beau que le silence, retiens-le.

Mystique Soufiste

[190]

À vue de foi, la vie est un long, difficile et passionnant accouchement qui mène à des horizons que l'œil n'a pas vus, là où l'Autre nous attend.

La vie m'était un cheval de race dont j'épousais tous les mouvements, mais c'était après l'avoir dressée.

Marguerite Yourcenar

*Ce soir assis sur le bord du crépuscule
et les pieds balancés au-dessus des vagues
je regarderai descendre la nuit.
Elle se croira seule
et mon cœur me dira :
Fais de moi quelque chose, que je sente
que je suis toujours ton cœur.*

Jules Supervielle

J'étais descendu jusqu'aux grimaces de l'homme, je remontai vers la franchise de la nature.

Honoré de Balzac

Même si ton cœur te condamne, Dieu est plus grand que ton cœur.

Saint Jean

Il vaut mieux mettre son cœur dans la prière sans trouver les mots que de trouver des mots sans y mettre de cœur.

Le Mahatma Gandhi

Tu touches à des habitudes pour rappeler aux hommes leur liberté intérieure et des cris s'élèvent au nom de la morale et même de Dieu.

Jean Sullivan

[191]

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'Il daigne toucher véritablement est une connaissance et une vue par lesquelles l'âme considère les choses et elle-même d'une façon nouvelle.

Blaise Pascal

Jésus et Paul ne sont-ils pas les prototypes de ceux qui faisant confiance à leur expérience intérieure ont tracé leur propre chemin sans tenir compte de l'opinion publique ?

Carl Jung

Ah ! si nos mains obéissaient davantage à nos âmes pour sculpter dans le rude matériau de nos travaux et de nos jours des joies qui ne meurent pas, des beautés qui nous rapprochent de Toi, Ô divin sculpteur de nos mille et une fleurs, de nos rêves insensés que Toi seul peut rendre à la réalité.

*May the road rise up to meet you
May the wind be always at your back
May the sun shine warm upon your face
And the rains fall soft upon your fields
And until we meet again
May God hold you*

in the hollow of his hands.

OLD IRISH BLESSING

Un regard de foi réglé sur une autre distance, qui désigne un territoire humain où la nuit est un peu moins dense et qui donne envie de croire que c'est de ce côté que l'aube poindra.

Jean Sullivan

[192]

Seul le Christ donne un sens à nos douleurs.

Paul Valéry

T'approcher, Seigneur, je n'en suis pas digne.

Mais que ta Parole conduise ma foi.

Te parler, Seigneur, je n'en suis pas digne.

Mais que ta Parole demeure ma joie.

T'inviter, Seigneur, je n'en suis pas digne.

Mais que ta Parole habite mon toit.

Te servir, Seigneur, je n'en suis pas digne

Mais que ta Parole inspire mes pas.

Te chanter, Seigneur, je n'en suis pas digne.

Mais que ta Parole traverse ma foi.

Hymne du IV^e siècle

À cet orgueil de croire que vous pouviez donner un sens aux paroles de votre prière, de sorte que sinon par Dieu, ce grand insondable, ce grand taciturne, elle soit du moins entendue par quelques hommes ayant l'ouïe assez fine pour avoir compris qu'elle en était une.

Catherine Paysan

Il n'y a qu'un péché : humilier l'autre.

*Xavier Emmanuelli,
Médecins sans frontières*

Les êtres humains sont meilleurs et moins bons qu'on ne le pense.

Quand les institutions s'affaissent, bien des gens deviennent confus.

Vieux proverbes d'une actualité brûlante

S'ils ne sont pas croyants dans une tradition éprouvée et critique d'elle-même, ils deviendront crédules et parfois fanatiques.

[193]

Chercher en soi-même autre chose que soi-même, condition première pour découvrir sa vérité profonde, reconnaître celle des autres et devenir autre avec eux.

Nous ne savons plus ce qu'est le bien, mais nous voulons le transmettre à nos enfants.

Keith Chesterton

L'éducation de la conscience et l'éveil à la transcendance révelent aux êtres humains des grandeurs qu'ils ignorent en eux.

La transcendance chrétienne suscite une fraternité que le destin n'efface pas ; elle fait des compagnons éternels de ceux qui font œuvre d'amour, de justice et de dignité humaine.

André Malraux

Les tiers qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance et qui ne sont pas inscrits dans les rapports de force sont, aux yeux de Jésus de Nazareth, les sacrements de Dieu, de son salut, de son Royaume, d'une terre nouvelle et de cieux nouveaux.

Dans l'Évangile, ce n'est pas d'abord la religion qui démarque les êtres, mais leur humanité ou leur inhumanité.

On t'a fait savoir, ô homme, ce qui est bien, ce que Yaweh attend de toi, rien d'autre qu'agir avec justice, aimer avec tendresse, et accompagner humblement ton Dieu.

Prophète Michée

[194]

*La vie est une chance, saisis-la.
La vie est beauté, admire-la.
La vie est béatitude, savoure-la.
La vie est un rêve, fais-en une réalité.
La vie est un défi, fais-lui face.
La vie est un devoir, accomplis-le.
La vie est un jeu, joue-le.
La vie est précieuse, prends en soin.
La vie est une richesse, conserve-la.
La vie est amour, jouis-en.
La vie est un mystère, perce-le.
La vie est promesse, remplis-la.
La vie est un hymne, chante-le.
La vie est un combat, accepte-le.
La vie est une tragédie,
prends-la à bras-le-corps.
La vie est une aventure, ose-la.
La vie est un bonheur, mérite-le.*

Mère Teresa

* * *

[195]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Deuxième partie.
Un jardin de prières

12

À chaque saison sa prière

[Retour à la table des matières](#)

EN CE PAYS, chaque mois est une saison pour le regard et pour l'âme, avec ses accents particuliers de prière.

*Comment ne pas penser à toi le Dieu vivant
qui nous a laissé tant de signes de ta présence,
quand les sources rejaillissent en avril,
quand les premières fleurs éclosent en mai,
quand la montagne tout entière reverdit en juin,
quand le soleil fait chanter nos corps en juillet,
quand les fruits de la moisson se font abondants en août,
quand la nature devient plus tendre et intime en septembre,
quand éclate la symphonie de couleurs en octobre,
quand les arbres dénudés élèvent leurs bras vers le ciel de novembre,*

*quand les premiers froids nous fouettent les sangs en décembre,
quand les jours commencent à allonger en janvier,
quand les vacances de neige enchantent nos enfants en février,
quand le soleil revient pour de bon avec ses caresses en mars.*

Bien sûr, tu es plus que le Dieu de la nature. Mais ce qu'elle peut nous aider à croire en Ton Verbe fait chair, en Ta parole qui se fait grain de notre terre et souffle de notre âme. Verlainne a raison : « Une âme, c'est un paysage choisi. »

J'ai pensé à l'aventure, à la migration que tu nous offres quand j'ai vu, ce matin, une volée de canards sauvages s'abattre sur les eaux noires du lac et repartir vers le soleil du Sud. Ils voguent encore dans mes yeux, naviguent [196] dans mes veines, battent de l'aile dans mon âme, chantent leurs cris de joie dans l'oreille de mon cœur. Ils sont libres et d'instinct sûr, réfractaires à toute domestication, et je me dis que tu nous aimes et désires comme ça. Il n'y a pas que les pouvoirs religieux qui ont peine à le comprendre. Nous avançons si souvent masqués, costumés, emprisonnés dans l'image boursouflée de nous-mêmes, si peu conscients de nos propres asservissements, pris au filet du regard de l'autre qu'on voudrait sur soi, prêts à tordre notre intime vérité pour sauver la face.

Comme bien d'autres, j'ai si peu compris que l'évocation du péché dans ton Écriture sainte était porteuse de ton regard qui nous aime comme nous sommes, avec nos limites et nos fautes. Tu es avec nous comme notre cœur qui purifie, oxygène, dynamise nos sangs, comme la source qui irrigue et féconde notre terre, comme le sol qui soutient nos pas, comme la plante qui se tourne vers la lumière, comme le grain multiplié au centuple, comme chaque nouvelle saison qui, a ses propres réenchante-ments, sortilèges et envoûtements.

Tu ne cesses de t'emmêler secrètement à nos histoires, à nos itinéraires intérieurs. Et c'est toujours pour susciter, ressusciter en nous d'autres élans de vie, de foi et d'espérance. Il n'y a que des verbes actifs dans ton Évangile : « Lève-toi, re-

prends ta marche, vas-y mon gars, vas-y ma fille, je serai toujours avec toi ». Merci, Seigneur

Comme nos printemps drus

Être un arbre au printemps, sentir en soi, racine après racine, la sève mûrir, s'épaissir, bourgeonner, fleurir pour fixer finalement son parfum dans la fleur du lilas ou du pommier, et sa réserve de sucre dans le cœur du fruit. Puis se répandre, se multiplier et ériger dans le soleil une fabuleuse et généreuse ramée au vert tendre et charnu.

Renaître, mon frère, ma sœur, oui, renaître comme un arbre qui sort de l'hiver. Renaître avec la joie des nouveau-nés de la ferme qui prennent la clé des champs. Ô Divin Créateur, tu nous laisses tant de traces. Les aurions-nous perdues ? Il t'a fallu te faire homme comme nous en Jésus de Nazareth pour nous amener à croire que sa résurrection [197] entraîne la nôtre parce que désormais et pour toujours tu seras au milieu de nous, à la vie, à la mort et au-delà ¹⁵.

*Deux brins d'herbe tissés
Un nid lové dans le ramage du pommier
et de nouveau la vie dans le verger.*

*Deux grains de pollen entrelacés
qui vont bientôt éclore, bourgeonner
et fleurir nos âmes toujours étonnées.*

*Deux gouttes d'eau vive
qui se fondent en une seule coulée
pour marier les deux rives
du temps qui passe et nos rêves d'éternité.*

¹⁵ Extrait d'une lettre d'une paysagiste de Charlevoix, que nous allons prolonger en poème de foi printanière.

*Deux cailloux qui chantent en duo
dans la joie dansante du ruisseau
au fil de la vie, au fil de l'eau.*

*Deux mains qui se serrent
en geste d'appui et d'amitié
au tournant d'un chemin malaisé.*

*Seigneur, il nous arrive de compliquer
les choses, de compliquer la vie des
autres, de nous compliquer la vie.*

*Aide-nous à mieux conjuguer
la confiance et la simplicité
l'intériorité et l'altérité
la force d'âme et la tendresse*

[198]

*la bonté et la beauté
la raison et la passion.*

*La foi en nous-mêmes, en toi et les autres.
Les inséparables amour, justice et liberté.
Une espérance entreprenante et un respect des fragilités.
Nos luttes de libération et ta promesse de salut.*

*Avec au fond de nous-mêmes un esprit d'abandon
à ta grâce, à ta fidélité, à ta compréhension.*

*Tu le sais, aujourd'hui nous vivons notre foi
à contre-courant de notre orgueilleuse civilisation
où tu sembles de trop, et nous aussi.
Sans esprit chagrin ni ressentiment,
et encore moins de condamnation,
inspire-nous le courage de toujours tenir
allumée la mèche de ton feu amoureux
pour tout être de ta création,*

*et aussi un modeste discernement
pour reconnaître chez les autres
le meilleur de leur humanité
que tu bénis tout autant que la nôtre.*

* * *

Le printemps, même si on en a vu plusieurs dans sa vie, on l'attend toujours avec joie. Il suffit que les jours s'allongent, il suffit d'un peu plus de lumière ou d'un peu plus de chaleur, il suffit de quelques bourgeons aux branches des arbres ou d'un vol d'oiseaux migrateurs pour que quelque chose s'émeuve en nous qui ressemble à l'espérance. Il nous prend un goût de vie et une soif d'amour.

Délibérément, l'Église fête la résurrection de Jésus au printemps, parce que cette renaissance de la nature a des connivences avec la vie. Tout en nous vibre au rythme du cosmos, l'eau que l'on boit, l'air que l'on respire, la lumière qui nous réchauffe, l'immensité du monde qui est notre demeure. Et notre corps garde dans chacune de ses cellules la [199] mémoire du monde, comme si on s'éveillait au tout premier matin de l'univers. Bienheureuse nature dont les rythmes sont si riches...

La fête de Pâques porte en elle l'écho du souffle cosmique du printemps. Mais elle porte plus encore. Elle porte la promesse d'un printemps qui ne finit pas. Nos printemps vont toujours vers un automne. Mais quand Jésus s'est levé d'entre les morts, il est sorti de la mort une fois pour toutes. Il ne revient pas à la vie pour mourir à nouveau. Il se dresse devant nous comme le Vivant, au sens absolu du terme. L'amour, si fragile, si menacé, peut enfin durer toujours. La bonté est plus vraie que la haine, la vie, plus forte que la mort. Le dernier mot de l'existence, ce n'est pas la mort, le froid, le silence, celui du cimetière ou celui des galaxies refroidies, à quinze milliards d'années d'ici. C'est au contraire un Vivant, rayonnant et vainqueur, un Dieu d'amour qui tend la main. Oui, assurément, le Christ ressuscité est notre vrai printemps. (André Beauchamp)

Célébrations d'été

Un homme sortit pour faire les semailles. Il allait, semant. Un certain nombre de graines tombèrent en bordure de la route. Les oiseaux accoururent et les dévorèrent.

D'autres graines tombèrent sur un sol pierreux. La couche de terre meuble étant peu profonde, de jeunes pousses ne tardèrent pas à se montrer. Le soleil brilla. Dépourvues de graines, les jeunes pousses furent aussitôt brûlées. Elles jaunirent, moururent.

D'autres graines encore tombèrent sur des buissons d'épines. Les buissons montèrent jusqu'à les étouffer.

Enfin d'autres graines tombèrent dans une terre riche et généreuse. Et l'on vit une graine en donner cent, et là soixante et ici trente.

Que celui qui a des oreilles entende. (Mt 13,4-9)

Comme une semence qui s'offre au sillon ouvert de nos espoirs.

Comme une pluie tendre qui devient la sève montante de nos patiences.

Comme un soleil qui tourne la plante vers lui et la fait grandir.

Comme une terre féconde qui remplit sa promesse au bout de nos confiances. Tu viens, Seigneur, vers ceux qui T'appellent sur leur chemin et tu fais renaître à Ta vie ceux qui en Toi demeurent.

[200]

Aujourd'hui, Tu nous invites à semer, à cette espérance rendue visible dans le grain qu'on dépose soigneusement en terre.

Oui, Tu nous confies la mission de semer comme un acte de foi au quotidien dans l'ouvrage bienfait, dans les longues patientes de s'éduquer et d'éduquer, dans la qualité du « vivre ensemble », dans le courage de libérations solidaires.

Seigneur, il nous arrive aussi de revendiquer des récoltes que nous n'avons pas semées, des terres que nous n'avons pas travaillées, de prendre à pleines mains et de si peu rendre, en oubliant que nous irons Te rencontrer uniquement avec ce que nous aurons donné.

Et qu'en est-il de mon accueil de tes propres semences ? Suis-je un chemin pierreux incapable de laisser Ta semence prendre racine en moi ? Suis-je un sol en friche encombré d'herbes folles et distraites ? Suis-je une terre labourée en quête d'eau vive et de fécondité ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Ton grain ne manque jamais à ma terre, c'est plutôt celle-ci qui manque à Ton grain.

Mais Tu ne sais pas la désespérance. Même à travers nos guerres et déserts, Tu entraînes ta Création et nos histoires dans la foulée de la Résurrection du Fils de l'homme, et de Ton Royaume qui ne cesse de nous ouvrir des horizons que l'œil n'a pas vus.

Pour nous le signifier, pour nous aider à y croire, Tu as voulu que le centuple du blé vienne mystérieusement de la mort d'un humble grain dans le terreau le plus ordinaire de notre quotidien.

Et plus mystérieusement encore, Tu t'es fait toi-même semence d'humanité et pain de notre faim, puits inépuisable de veines cachées tenues en réserve pour nos nouvelles soifs.

Tu crois en nous bien plus que nous croyons en Toi. Délivre-nous de nos aveuglements qui ne savent pas s'en rendre compte. Ravive en nous la conscience heureuse d'apprendre qu'avec Toi la vie va gagner sur tous les germes de mort qui si souvent nous désespèrent.

Tu as pris le risque de nous créer semblables à Toi, saurons-nous risquer à notre tour cette folle foi, la tienne et la nôtre au même pas ?

[201]

Célébrations d'automne

Quelle vigueur réclamée, quelle ardeur assidue, obstinée pour croître de la semence au fruit, de la terre labourée à l'épi de blé, de la farine moulue au pain à partager.

Ces vieilles références à la patience du temps nous renvoient à la tienne, Seigneur, qui nous accompagne dans nos vies si pressées.

Nos frères protestants t'appellent l'Éternel, et la Bible nous révèle tes longs cheminements dans l'évolution de ta Création et dans l'histoire humaine.

Ce serait déjà beaucoup si nous étions plus conscients de ta constante présence qui veille sur nous.

Les dénuements de l'automne pourraient nous y rendre plus attentifs. La nature qui se recueille invite davantage à retrouver nos âmes. La défeuillaison libère le ciel et l'horizon. Les oiseaux migrants nous suggèrent ton Ailleurs. Et ce je-ne-sais-quoi de tendresse dans les rousseurs des clairières qui longent nos autoroutes. Malgré le rythme infernal de la circulation, elles nous offrent des espaces pour laisser respirer nos âmes et te prier. Même nos modestes parcs en ville se prêtent à cette quiétude intérieure propice à la prière. Si tant est qu'on refuse de s'en mettre plein les oreilles avec le bruit tonitruant du disco et ces bavardages permanents sur les ondes.

Dépouillement, recueillement, liberté intérieure, sont des grâces de l'automne. Pour renouer avec Toi, après les dispersions de l'été.

Tant de signes nous parlent de Toi à chaque saison.

Ces pierres grises adoucies par le temps, la pluie et les vents.

Ce bouleau qui a réussi à pousser dans l'étroite fente du rocher.

Ce soleil d'automne qui, là-haut, incline sa course et étire ses rayons quand le soir approche, avec une luminosité qui gagne en profondeur.

Tant de choses nous parlent de Toi, de Ta présence en nous et autour de nous.

L'été des Indiens, prière amérindienne

*O Grand Esprit,
dont j'entends la voix dans les vents,
et dont le souffle donne vie au monde entier,
écoute-moi.*

[202]

*Je suis petit et faible.
J'ai besoin de ta force et de ta sagesse.
Permits que je chemine dans la beauté
et que mes yeux restent figés sur les feux rouges
et pourpres du soleil couchant.
Donne à mes mains le respect des choses
que tu as créées et à mes oreilles,
une plus grande sensibilité au son de ta voix.
Donne-moi la sagesse, afin que je puisse comprendre
les choses que tu as enseignées à mon peuple.
Permits que j'apprenne les leçons que tu as cachées
dans chaque feuille et chaque pierre.
J'aspire à être fort,*

*non pour surpasser mon frère et ma sœur,
mais pour lutter contre mon pire ennemi, moi-même.
Permits que je sois toujours prêt
à venir à toi les mains propres et l'œil clair,
de manière qu'au moment où ma vie déclinera
comme le soleil au couchant
mon esprit puisse venir à toi sans aucune honte.*

*Grand Esprit d'amour,
viens à moi avec la puissance du nord.
Donne-moi le courage d'affronter les vents froids
de la vie lorsqu'ils s'abattent sur moi.
Donne-moi la force et l'endurance nécessaires
pour combattre tout ce qui est dur,
tout ce qui blesse,
tout ce qui me fait grimacer.
Donne-moi de vivre ma vie en étant
prêt à prendre ce qui vient du nord.*

*Esprit qui te lèves à l'est,
viens à moi avec la puissance du soleil levant.
Permits que la lumière soit dans mes paroles,*

[203]

*permets que la lumière soit sur la voie
que j'ai empruntée.
Permits que je me souviensse toujours
que tu nous fais don d'un jour nouveau.
Ne permets jamais que je connaisse
la douleur accablante de m'arrêter en chemin.*

*Grand Esprit de la création,
envoie-moi la chaleur apaisante des vents du sud.
Réconforte-moi et caresse-moi
lorsque je suis las et glacé.
Étreins-moi comme tes douces brises
étreignent tes feuilles sur les arbres.*

*Et de même que tu le donnes à toute la terre,
Donne-moi ton souffle chaud et stimulant,
afin que je puisse me rapprocher de toi
dans la chaleur.*

*Grand Esprit qui donnes la vie
je me tiens face à l'ouest,
dans la direction du soleil couchant.
Permits que je me rappelle chaque jour
qu'un moment viendra
où mon soleil se couchera.
Ne permets jamais que j'oublie
que je suis voué à me fondre en toi.
Donne-moi une belle couleur,
Donne-moi un magnifique ciel au couchant,
et quand viendra le temps de te rencontrer,
je viendrai à toi dans la gloire.*

*Et Toi qui es la source de toute vie
sur cette terre, je te prie
de m'aider à me souvenir tout au long
de mon séjour ici-bas
que je suis petit et que j'ai besoin de ta pitié.*

[204]

*Aide-moi à t'être reconnaissant de m'avoir
fait don de la terre
et à ne jamais y cheminer en portant
préjudice au monde.*

* * *

*Marcher dans le sous-bois en humant le parfum musqué des
récentes feuilles mortes et goûter Ta présence silencieuse et
nos battements de cœur comme le pas discret du chasseur,*

comme le souffle ténu du pêcheur, comme le coup d'aile furtif de la perdrix cachée derrière la futaie.

Ah ! cette merveilleuse et attirante retraite où se lovent notre intime mystère et le tien... Quel dépouillement libérateur en ce repli intérieur à ce point mystérieux où se soudent l'âme et le corps, l'esprit et la matière, la foi et la vie !

Mais quelle patience réclamée pour devenir homme et civilisation, pour croire à l'espérance, à Ta greffe divine dans nos chairs si souvent blessées ! Que d'années pour trouver, puis accepter ce que l'intelligence comprend vite mais que le cœur et la chair refusent ! Est-ce cela le courage ? Et se savoir aimé de Toi malgré tout. Est-ce cela la foi ? Et humblement se dire simple serviteur mendiant de salut. Receveur de tout. Est-ce cela l'abandon ? Garde mon âme dans Ta paix près de Toi, Seigneur

* * *

Le Seigneur se fait proche de ceux qui l'invoquent et lui font confiance. Que Dieu nous prenne en grâce et nous bénisse, lui qui veille chaleureusement sur nous le jour et la nuit.

Aux heures de peine comme aux heures de bon temps, avec son émouvante fidélité envers chacun de nous, car il ne résiste pas aux appels de ceux qui viennent à Lui.

Seigneur, nous venons à toi le cœur confiant. Après les splendeurs de la symphonie de couleurs dans la montagne, la nature nous livre ces doux ocres et rousseurs comme pour nous signifier ta tendresse et ta sollicitude. Aide-nous à mettre en œuvre ton Esprit de réconciliation, de rédemption et de pardon pour que l'amour l'emporte sur la haine, la justice et le partage sur [205] la misère. Reçois notre prière avec les psaumes que tu as inspirés aux priants de la Bible.

« Je lève les yeux vers la montagne des hauteurs de ton salut. »

Tu te tiens près de nous comme l'ombre qui nous suit. Ne nous laisse pas sombrer dans la violence et la vengeance. Toi qui as promis de ne jamais abandonner l'humanité à d'irréremédiables déchéances, aux enfers que nous avons nous-mêmes créés. Que la croix de Ton fils innocent vienne sauver avec nous la terre et ses enfants. Tu le sais, le mal a atteint une telle démesure que Toi seul peux avec nous le surmonter Au seuil de l'univers, en cette fin de novembre, aide-nous à le traverser avec un cœur de printemps, dans la foi en Ta force ressuscitante.

Méditation sur l'hiver

L'hiver ne fait pas partie du paysage de la Bible et des Évangiles. Et pourtant ses alternances d'âpres sauvageries et d'enchantements sont bien là tout au long de l'histoire du salut tout autant que dans la marche de l'humanité, et nos expériences intérieures. Notre foi connaît aussi cette saison de gel, de froid, de repli. La mystique du désert du Sinaï peut très bien se transposer dans le vaste horizon tout blanc de neige sur nos plaines, nos montagnes, nos lacs et même nos villes avec les tempêtes qui s'y abattent.

Temps de luttes qui mettent à l'épreuve et renforcent nos capacités de résistance, de persévérance, de folle espérance, comme dans la foi.

Temps d'horizons plus larges et plus lointains qui symbolisent nos désirs illimités, nos rêves impossibles, nos vœux d'éternité. Cette mystérieuse ouverture sur l'infini au creux de notre finitude humaine.

N'est-ce pas Toi, Seigneur Dieu créateur et ami de l'homme, qui nous as faits à Ta ressemblance ? Il y a quelque chose de Ta transcendance et de la nôtre dans cette vision à perte de vue de nos champs de neige et la fête de nos yeux.

Mais comme la mer avec ses rives enchanteresses et ses cris de goélands, que seraient nos hivers interminables, sans les glissades de nos enfants heureux, les mésanges qui s'ébattent dans les conifères au soleil d'un ciel [206] plus bleu ? Et ces grosbecs, à la fête des graines de tournesol ? Et puis ces petits bonheurs quotidiens qui redonnent le goût de vivre ? Tout cela nous invite à une foi plus modeste, seule capable de pressentir ta présence si discrète au milieu de nous. Toi l'infiniment grand en nous, les infiniment petits que tu élèves sans cesse en dignité et en dépassement. Eh oui, il y a autre chose que nos misères et nos soucis, autre chose dans l'hiver que ses inconvénients, autre chose dans la foi que ses doutes, ses incertitudes. On peut traverser l'hiver avec un cœur de printemps...

Ce matin nous venons à Toi pour célébrer notre foi en Toi, en nous-mêmes, en Ta Création, en notre humanité, en Ton Royaume, avec ces humbles symboles de la nature et de la vie. Nous avons tellement la tentation d'en remettre sur le mal, l'injustice, l'« hommerie », la laideur qui sont déjà là, comme hier on le faisait avec une longue liste de péchés. On ne sait plus l'innocence. On n'y croit plus. Des anciennes surculpabilisations de soi nous sommes passés à la surculpabilisation des autres. On s'accuse mutuellement si bien que personne n'est innocent. Pas même l'enfant. Est-ce folie de chercher à retrouver un peu d'innocence ? Sans elle peut-on bâtir la paix ? N'est-ce pas son premier nom ? Et celui auquel Tu tiens le plus avec nous. L'hiver peut être un temps de paix. Dieu ! comme tout aboutit à la foi, au défi de foi dans notre monde d'aujourd'hui ! Pas facile, moins que jamais, de croire en la paix possible, en l'innocence possible.

La neige blanche et pure marque les traces de nos pas. Au fond, Ta Bible est un peu comme la neige, que des traces de Toi dans nos pas. J'aime l'humilité des traces. Elles ne s'imposent pas. Elles évoquent à la fois le chemin, la recherche, le désir, l'aventure, le mystère, et quoi d'autre encore ! De notre vie aussi nous ne laissons que des traces pour ceux qui nous suivent. Et Tu nous dis, avec raison, qu'il ne restera de nous que ce que nous avons donné. La neige abondante et généreuse nous parle

de tes dons sans limites. L'eau de pluie s'évapore ou s'enfonce dans la nuit de la terre, mais la neige demeure un bon moment parmi nous comme un temps précieux pour ressaisir le tracé de notre vie, de notre foi, et les signes que tu lui imprimes.

L'hiver, notre plus longue saison, a des virtualités symboliques et spirituelles que j'ai trop longtemps ignorées. En effet, l'hiver peut nous redonner un regard neuf, une âme neuve. Je relis et médite les psaumes d'une autre façon. La prière au Dieu protecteur et veilleur [207] n'a rien d'infantile. Sans le manteau de neige, la terre ne pourrait retiger, et les sources printanières ressurgir, ressusciter et monter en sève avec les sucs du sous-sol. Tu es comme ça avec nous, en nous, pour nous. Je pense à cette superbe fille qui disait, lors d'un baptême : « Dieu, c'est celui qui veille sur moi. » Elle résumait toute la prière des psaumes, l'essentiel de la révélation du Dieu de la Bible et de Jésus.

L'hiver, les chevreuils se réfugient sous les sapins et leur microclimat moins rude. L'homme en prière se blottit en Dieu de la même façon pour refaire ses forces intérieures tout en s'abandonnant à la seule tendresse disponible dans un environnement hostile où il doit relever son défi de survie. Après des temps de prospérité facile, combien d'entre nous connaissent des défis de survie ? Plus l'âpreté s'accroît et la lutte s'impose, plus le besoin de paix intérieure grandit. On trouve aussi ces deux pôles existentiels dans l'Évangile. Lutte et paix, courage et abandon, force et tendresse. L'hiver est de tous les paradoxes, avec ses grands espaces et son invitation à plus d'intériorité, avec ses froids à pierre fendre et la douce chaleur de nos foyers.

« Mieux apprivoiser l'hiver », dit-on. Entre Dieu et nous, n'y a-t-il pas une aventure de mutuel apprivoisement ? La peur de Dieu nous vient du fond des âges. L'itinéraire biblique en témoigne par son long cheminement d'apprivoisement. Avec patience, Dieu se révèle de façon progressive comme compagnon de l'humanité et de chacun de nous, comme s'il s'oubliait lui-même pour mieux se faire accepter des nôtres. Non plus un Dieu tout-puissant, écrasant, mais un Dieu amoureux qui mendie notre affection. La religion s'inverse. Jésus est un messie à l'envers, le Fils de l'homme nous fait fils de Dieu. Comme le vrai sens

de l'hiver, de la neige qui épouse la terre pour un prochain printemps de fécondité, pour une vie nouvelle. Mais ce n'est pas sans un patient cheminement de fréquentation, d'apprivoisement que symbolise la longueur de cette saison où sauvagerie et domestication se disputent. La sauvagerie de l'hiver a quelque chose du Dieu tout autre qu'on ne peut pas domestiquer et qui ne veut pas nous domestiquer. Car domestiquer un canard sauvage, ce n'est pas lui ravir seulement sa liberté, mais aussi son sens de l'orientation. Il y a donc aussi en nous comme en Dieu, entre Lui et nous, une [208] mystérieuse et merveilleuse distance qui fait place au désir, à la recherche réciproques, au respect mutuel de nos libertés, à une foi et un amour aventureux, à des horizons jamais clos. Ce rapport est pluriel, ponctué d'imprévus, d'inattendus, et même d'inespérés, comme nos hivers au climat de plus en plus incertain

Pour paraphraser Saint-Exupéry, ce qui fait la beauté de l'hiver, c'est qu'il cache et dévoile à la fois ses annonces d'un nouveau printemps. Il en va de même pour la promesse de Dieu, l'aventure de notre foi, notre façon chrétienne de voir la vie, le monde et l'histoire, et notre façon d'apprivoiser nos sauvageries sans les domestiquer, nos instincts et nos libertés sans les aliéner, nos croyances sans les imposer aux autres, nos doutes sans les laisser nous paralyser. Eh oui, lutter contre l'hiver et en goûter les beautés.

On a dit que les plus beaux êtres humains sont ceux qui ont su intégrer les paradoxes de la vie et de la condition humaine. Ce que j'aime dans la foi chrétienne, son Dieu et l'Évangile de son Jésus, c'est qu'ils passent par ces passionnants paradoxes de notre aventure terrestre et de ses horizons de désirs impossibles, où folie et sagesse se fécondent mutuellement.

Le Dieu libre s'offre gratuitement à notre liberté. Point de maquette dessinée à l'avance. Dieu ne sait pas l'autre que nous sommes, l'autre que nous faisons de nous. Il est en attente de nos signes, et nous, des siens. Pour se chercher et s'apprivoiser, des traces que l'un et l'autre laissent. La plus longue saison - celle de nos hivers avec nos pas qui marquent la neige pour révéler leur tracé - peut inspirer notre foi et nous faire deviner un Dieu autre et pourtant si proche qui se fait semblable à nous.

Comme le faisait remarquer un bambin en parlant de Noël et de Jésus : « C'est le bon Dieu qui vient nous visiter pour nous inviter chez lui à son tour. » Un grand théologien, ce petit !

[169]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Deuxième partie.
Un jardin de prières

13

Les saisons de la vie et de l'âme

En amont, l'enfant

[Retour à la table des matières](#)

L'enfant qu'on a été. L'enfant de nos amours. La génération montante. L'enfant-roi mal éduqué. L'enfant poète qui nous enchante. L'enfant pauvre éreinté au départ de sa vie. L'enfant qui suscite en nous d'incroyables dépassements. L'enfant qu'on se donne comme le bien ultime à consommer. L'enfant angoissé de voir le monde se déchirer et l'avenir de plus en plus incertain. L'enfant qui nous aime inconditionnellement. L'enfant que l'on met au monde dans un acte de foi plus que de nature ou de raison. L'enfant fécondé in vitro qu'on a voulu avec un espoir entêté. L'enfant adopté de la lointaine Chine. L'enfant unique en qui on investit au point de l'étouffer. L'enfant, seul lien durable dans cette ère de l'éphémère. L'enfant sans avoir ni pouvoir qu'on aime pour lui-même.

Comment ne pas reconnaître en l'enfant notre fibre la plus humaine, la plus sacrée ? Il est l'une des plus fortes raisons de vivre, d'aimer, de lutter, d'espérer, de croire. L'enfant nous apprend notre finitude et son ouverture infinie. Sa fragilité nous renforce en motivation, en courage, en persévérance. Et pas seulement nos enfants, mais aussi ceux des autres qui nous émeuvent tout autant, nous réclament.

Durant plus de cinquante ans, dans mon métier d'éducateur, j'ai accompagné au moins trois nouvelles générations successives. Et je poursuis, même à la retraite, cette foulée passionnante qui a donné tant de sens à ma vocation, à mon célibat. Que serait la vie sans lien avec les enfants ? Voyez la tristesse des quartiers urbains sans enfants. [210] La dénatalité chez les Blancs est un drame humain, spirituel, qu'on refoule, occulte, qu'on ne veut pas reconnaître. On nous accuse de moralisme détestable, borné, culpabilisateur. Bref, l'esquive. Une fuite mortifère. Un présent sans avenir. Une perte de foi dans ce qu'elle a de plus humain. je retiens ici un moment de ma vie qui m'a marqué profondément.

* * *

Je la vois encore sous le gros pin qui jetait une ombre de paix sur ce dimanche brûlant de juillet.

Elle avait six ans. Un petit air moqueur et enjoué. Ses yeux brillaient de la lumière du plein ciel. Et quelle grâce dans sa danse folle et légère autour de l'arbre protecteur ! Y a-t-il quelque chose de plus beau au monde que cet hymne à la vie chanté par un enfant ? Ce poème vivant qui d'un geste, d'un mot, d'un regard, vous libère le cœur. Sa cabriole la plus insignifiante a toujours de l'âme. Dommage que nous ayons désappris si vite à danser notre vie, à la faire jaillir de la source.

Soudain la petite s'arrête et pose sa fragile menotte sur l'écorce rêche du pin. Les paupières se plissent. L'œil se fixe. je sens cette tendresse se muer en inquiétude, s'agiter en pressentiment. Catherine lance un cri de détresse. Un cri violent, sauvage, terrifié. jamais je n'oublierai cette clameur suivie de sanglots irrépessibles. Pendant

deux heures, la crise n'aura de relâche. Catherine est inconsolable et moi, totalement démuni.

Catherine venait de voir une monitrice sauter dans les bras de ses parents et de ses frères et sœurs. Un geste bien naturel. Pourquoi ce traumatisme ? La petite a tout à coup compris ce qu'elle avait vaguement senti au cours de la semaine. Son père et sa mère étaient venus la conduire à notre colonie d'orphelins. En aparté, ils avaient dit à la religieuse leur situation précaire : un divorce à l'horizon. Chacun des deux paraissait pressé de liquider toute trace du passé. Même l'enfant de leur chair. Oh, les choses n'étaient pas si claires... assez bien enrobées d'empêchements logiques et pratiques. Tous les deux devaient refaire leur vie... se reposer après cette séparation difficile. Avec [211] Catherine, on risquait de ne pas avoir l'esprit assez libéré. Toute l'opération de vidange a duré moins d'une heure. La religieuse éberluée les a laissés partir sans mot dire. Il ne lui restait plus qu'à accueillir l'enfant abandonné. je me rappelle ses remarques lourdes de tristesse.

Autrefois, ils se chicanaient la garde des enfants. Aujourd'hui chacun des deux veut s'en débarrasser. Il n'y a de solutions que pour les adultes. Sur demande ou à la Cour. L'enfant, lui, n'a pas pareil recours. Et dire qu'hier encore on nous traitait de bêtes inhumaines avec notre morale québécoise. Depuis la grande émancipation (!) que je n'ai jamais vu les hommes d'ici aussi malheureux. Ils prétendent que l'enfer n'existe pas. Mais comment peuvent-ils nier celui qu'ils se sont créé eux-mêmes avec de pseudo-libertés irresponsables ? Les voilà en quête de ces mêmes pensionnats qu'ils maudissaient hier. Quel monde de fous ! À bien y penser, il y a peu de différence entre les orphelins du Vietnam et les enfants abandonnés de notre prétendu monde libre. Quel Québec indépendant vont-ils faire après avoir saccagé les liens humains les plus profonds ? ils associent ces ruptures à la révolution. Pardonnez-moi, mais j'ai le goût de leur dire « merde ».

Je suis resté là pantois devant cette vieille religieuse qui me semblait rassembler en un seul cri le désespoir de ses soixante enfants adoptifs.

Pourtant, elle était si douce, si patiente avec eux. Il y avait là quelque chose de la colère de Dieu. J'étais loin de Péguy et de son enfant qui s'endort en faisant une prière de rêve. Mais aujourd'hui, cette petite Catherine abandonnée, que je n'arrive pas à consoler, me secoue jusqu'au plus profond de mon être.

Plus que jamais je comprends la portée symbolique de Dieu qui se présente dans le monde sous les traits d'un enfant. Comme pour nous dire que l'enfant est le premier sacrement de la foi et de l'espérance, le test de notre humanité, le révélateur de notre condition de fils de Dieu.

Heureusement, le sens de la filiation reprend de l'importance, comme un des rares lieux et liens à long terme. On ne peut jamais dire mon ex-enfant. Il y a là quelque chose de transcendant qui [212] traverse la mort et nous fait espérer follement des retrouvailles éternelles. Et plus encore, si j'en juge par cette promesse divine : « Même si ton père ou ta mère t'abandonne, moi, ton Dieu, je ne t'abandonnerai jamais. »

Pouvoir toujours en appeler à Toi, de bout en bout de la vie et dans l'au-delà, n'est-ce pas le plus beau cadeau que Tu nous as fait ? Il est déjà là dans l'amour maternel et filial inconditionnel que Camus a si bien décrit dans un de ses plus brûlants ouvrages où il fait état de cette capacité mystérieuse de trouver un sens là où il n'y en a plus. « Une sainteté laïque », pourquoi pas, dit Dieu en retrait.

Cela dit...

« It takes a whole village to raise a child. » Autrement dit, on n'élève pas un enfant en serre chaude. Nous sommes tous concernés. La société, ses institutions, ses gouvernements, ses citoyens, bien au-delà des politiques sociales, des calculs économiques, doivent sonder leurs attitudes les plus profondes face à ce qui se passe chez les enfants d'aujourd'hui. Par exemple, au chapitre des taux de pauvreté, de décrochage scolaire, de suicide chez les jeunes, et de familles dislo-

quées, sans compter le problème majeur de la dénatalité dans la communauté francophone de souche.

Heureusement, nous en prenons davantage conscience, si j'en juge par ces remarques fréquentes souvent formulées sous forme de questions du genre : qu'est-ce qui se passe au juste dans nos rapports à la vie ? Y aurait-il là-dessous une crise de foi et d'espérance, sinon de confiance en l'avenir ? Même s'il y avait les meilleures politiques sociales de soutien à la famille, ferait-on plus d'enfants ? « J'en doute », disent plusieurs en soulignant le matérialisme, l'individualisme et le consumérisme qui servent de mesure de toutes choses, et d'objectifs et de choix déterminants.

Ce sont ceux qui ont des enfants qui semblent le plus conscients de ces problèmes, quand ils soulignent tous les messages négatifs qu'on leur lance : « vous avez fait le choix d'avoir des enfants, assumez-en les conséquences »... comme s'il s'agissait uniquement d'une liberté de goût ou d'intérêt, comme si la responsabilité n'était que du côté des parents. Il y a, comme cela, une foule de raisonnements tordus pour minimiser le grave problème d'un peuple qui ne [213] se reproduit plus. Même quand on reconnaît tant soit peu ce drame, on a tôt fait de le noyer dans les priorités d'intérêt individuel : baisse de ses taxes, rendement de ses placements, sa propre retraite de la société le plus vite possible, comme seul avenir signifiant.

Le rapport à l'enfant est l'indice le plus révélateur et concret de la philosophie de la vie, de la conscience sociale, de la foi en l'avenir et du tonus moral et spirituel d'une société. Nous allons vers une société de plus en plus vieillissante qui risque de se scléroser sans la poussée vitale motivante, humanisante, porteuse d'espérance et bienfaitante d'une génération montante saine, assez nombreuse, aimée et désirée, soutenue et bien éduquée.

Refuser, sinon ne pas tenir compte de cette requête du plus élémentaire bon sens, c'est faire preuve de la plus navrante inconscience et de la plus radicale irresponsabilité. D'aucuns s'en prennent au féminisme. je m'en étonne quand je pense à tant d'hommes qui fuient quand une femme veut avoir des enfants. Mais ce que je retiens le plus, c'est ce fréquent raisonnement qui réduit le choix d'avoir des

enfants à l'aune de tous les autres choix de consommation, de style de vie, d'intérêt individuel et de confort personnel.

Bien sûr, on ne saurait sous-estimer les considérations économiques, les conditions sociales, les tensions travail/ famille, les politiques familiales insuffisantes. Là où le bât blesse le plus, ce sont les mille et une raisons que l'on évoque unilatéralement pour expliquer la dénatalité, au point d'en faire une sorte de conséquence inéluctable de la vie moderne. Nos prédécesseurs qui nous ont donné la vie auraient pu eux aussi trouver un tas d'autres raisons pour ne pas s'y risquer. Sans la première saison de la vie, il n'y en a plus d'autres après.

Les jeunes adultes

Depuis cinq décennies, j'accompagne les nouvelles générations de jeunes adultes, à l'université et aussi dans des projets sociaux qui les concernent, par exemple, la formation et la réinsertion au travail des jeunes décrocheurs ou chômeurs, la prévention du suicide, qui est la principale cause de mortalité dans ce groupe d'âge. Toutes les jeunes générations que j'ai connues ont vécu une mobilité sociale [214] ascendante avec de meilleures conditions que celles de la génération qui les précède, mais aujourd'hui, pour la première fois, une importante cohorte de jeunes vit le contraire, particulièrement les garçons. Il y a de toute évidence un malaise masculin. Celui-ci n'est pas seulement psychologique et social, mais aussi moral et spirituel, et leur haut taux de suicide en témoigne. Comme si ces jeunes retournaient contre eux-mêmes leurs difficultés de s'insérer dans la société, entre autres. Ils sont en quelque sorte témoins d'un phénomène plus large, à savoir une conscience masculine qui, contrairement à celle des femmes d'aujourd'hui, s'est peu repensée et redéfinie comme telle. J'y reviendrai.

Le monde des jeunes ne constitue pas un bloc monolithique. Je tiens d'abord à évoquer sa riche diversité, et tout autant à refuser soit l'idéalisation, soit un regard misérabiliste qui en remet sur leurs problèmes et leurs travers. Notons aussi que la plupart des jeunes n'ont pas le cœur à un conflit de générations. Ce qui ne m'empêche pas de souhaiter qu'ils soient un peu plus pugnaces au plan politique, car leur

situation présente et future aura beaucoup à voir avec l'orientation de la société dans ses choix collectifs et dans son vieillissement, qui va centrer l'attention sur les aînés.

C'est peut-être aux deux extrémités de la vie que se logeront les défis les plus crus. Ceux-ci retentiront aussi sur un mitan de la vie surchargé de responsabilités. Par exemple, nombre de gens de la quarantaine et du tournant de la cinquantaine ont quatre générations sur le dos. De cela aussi il sera question au chapitre du mitan de la vie. Voyons ces différents types de jeunes que nous avons identifiés dans notre recherche, mais auparavant voici une parabole qui introduit bien la typologie que j'ai bâtie à partir de notre enquête sur cette génération.

* * *

Éric a 20 ans. Il maîtrise les principaux outils de la nouvelle culture informatique. Son arrière-grand-père de 85 ans lui demande de l'initier à la navigation sur Internet. Il y a une étonnante connivence entre ces deux êtres aux deux extrémités de la vie, et quelque chose [215] d'inédit, à savoir une coéducation entre les générations. Éric fait entrer son papi dans un monde qu'il ne connaît pas. Et ce dernier lui raconte les grands changements de styles de vie qu'ont amené les nouvelles techniques au cours du XXe siècle : l'électricité, l'automobile, le téléphone, la radio, la télévision. Mi-figue, mi-raisin, le vieillard dit à Éric :

- Tu sais, quand la télévision est entrée dans la maison, on était tellement fasciné par ça qu'on ne se parlait presque plus. Toi, tu passes des heures et des heures devant ton appareil. Tu communique avec un tas de gens, jusqu'en Australie. Mais il me semble que tu communique de moins en moins avec tes proches.

- Tu as raison, papi, mais tu vas voir tout ce qu'on peut découvrir sur Internet. Ça va agrandir ton monde. Je n'ai pas fini mes études et on m'offre déjà plusieurs emplois. J'ai le goût de sauter tout de suite dessus.

- Penses-y bien, mon gars. L'éducation, c'est plus qu'une maîtrise de certaines techniques. Elle t'aide à te façonner une philosophie de la vie pour comprendre l'être humain, pour te comprendre, toi et les autres, ton époque, ta société, et aussi pour humaniser cette formidable révolution technologique dont tu vas être un acteur important.

* * *

Éric fait partie du *premier type de jeunes*. On pourrait les qualifier de « performants ». Ces jeunes du premier type ont bien profité d'une solide éducation familiale et scolaire. Dès la vingtaine, ils sont en mesure de réaliser des engagements durables d'adultes. Il y a chez eux une étonnante santé psychique et morale, une solide confiance en eux-mêmes et en l'avenir. Ils rêvent de bâtir une famille stable. Ils sont tout le contraire d'une certaine image misérabiliste de la jeunesse projetée dans les médias. On dit que chaque nouvelle génération est porteuse de touches propres. Ici, en l'occurrence, on peut noter chez eux une belle mixture de réalisme et d'idéalisme, de valeurs durables qui détonnent dans une société où tout se joue à court terme. Une belle surprise, quoi !

[216]

Le *deuxième* type de jeunes est celui qui pratique une stratégie de délais jusqu'aux abords de la trentaine, comme si ces jeunes avaient compris plus ou moins intuitivement qu'ils avaient besoin de plusieurs atouts en main pour s'inscrire dynamiquement dans une société de plus en plus complexe. Ils vivent en alternance plusieurs expériences d'études et de travail. Leur itinéraire est marqué assez souvent de tensions en eux-mêmes et avec leur entourage. On les soupçonne de ne pas trop savoir ce qu'ils veulent. Eux-mêmes ont parfois le sentiment de tâtonner. Certains se font dire : Comment ! tu es encore sur les bancs d'école à 28 ans, 30 ans, encore dans la maison de tes parents ! Ceux qui poursuivent des études doctorales en savent quelque chose ! Ces jeunes sont les boucs émissaires de certaines contradictions. Par exemple, reconnaître l'importance d'une plus longue scolarisation et en même temps ne pas accorder à l'éducation de valeur en elle-même et

pour elle-même. Ou encore, soutenir qu'il n'y a plus de plan de carrière à vie et reprocher à ces jeunes de s'adonner à diverses expériences de travail et d'études.

Le *troisième* type de jeunes est composé de décrocheurs, de déclassés, de blessés dans des familles éclatées, d'assistés sociaux ou de chômeurs chroniques. Au milieu d'eux, des toxicomanes, des suicidaires, des délinquants. Une nouvelle classe de pauvreté est en train de se constituer dans la jeunesse d'aujourd'hui, avec des racines jusque dans l'enfance. Ce groupe prend une ampleur croissante. Anthropologues et historiens nous rappellent qu'une jeune génération éreintée au départ risque de traîner toute sa vie ce déficit radical. Un déficit d'autant plus vivement ressenti qu'il se vit dans un contexte d'une nouvelle prospérité uniquement à la portée des « performants ». Comme nous l'avons vu plus haut, une importante cohorte de jeunes vit une mobilité descendante par rapport aux générations qui les précèdent. Peut-être y a-t-il là une bombe à retardement ? « Demain, se demandent certains analystes, y aura-t-il encore une classe moyenne ? »

Le *quatrième* type est le plus inédit, le plus complexe, le plus fascinant. Il mérite qu'on s'y attarde davantage. Voyons-en une figure concrète. Catou a 22 ans. Elle a connu confort et sécurité durant son enfance et son adolescence. Elle a besogné « dur » dans [217] ses études de droit. Et, contre toute attente, la voilà aux prises avec des dettes d'études, des boulots précaires souvent hors de son champ de compétence. Elle me disait ceci en entrevue : « Votre génération d'ânés est passée de l'austérité à la prospérité, nous, nous faisons le chemin inverse qui est autrement plus difficile. Arrêtez de nous dire que vous avez connu le même parcours que le nôtre. Votre inscription dans la société a été souvent bien plus facile que la nôtre. »

Mais je n'ai senti aucune aigreur chez elle, comme chez plusieurs jeunes de son type. Ils vivent une étonnante chimie entre leurs impératifs de survie, leurs fièvres de bonheur reliées aux valeurs de qualité de vie et une forte détermination à atteindre leurs propres objectifs, quitte à en baver.

D'où vient donc leur capacité de faire face à leurs nouvelles conditions de précarité, d'austérité avec une force morale qui détonne par

rapport à leurs antécédents douillets ? Ces jeunes seraient-ils la figure emblématique d'une nouvelle dynamique historique qui défie tous les diagnostics pessimistes sur l'avenir, sur la société de demain ? Y aurait-il là une autre preuve que gisent en l'être humain des ressorts de rebondissement dont l'histoire nous donne déjà tant d'exemples ? Encore faut-il que la société et le monde adulte aient assez de profondeur spirituelle pour croire à cette transcendance humaine génératrice de tels dépassements, et pour accueillir les idéaux dont témoigne cette catégorie de jeunes... À tort ou à raison je les considère comme un phénomène inédit dans l'évolution de notre modernité. Il y a là quelque chose d'inattendu, quand on songe aux modes de la psychologie populaire qui les entourent et les incitent à la facilité, au « lâcher prise ». Ces jeunes se démarquent aussi des critères matérialistes d'une performance basée sur des objectifs de prestige social, de consommation sophistiquée effrénée, de réussite individuelle sans grand souci des autres. C'est dans cette catégorie de jeunes que nous avons trouvé le plus d'engagement social, de générosité et d'altruisme.

[218]

Un clivage inquiétant

Plusieurs recherches récentes ont fait état d'un clivage de plus en plus marqué entre les garçons et les filles au chapitre de plusieurs paramètres sociaux : la persévérance et la réussite scolaires ; l'entrée dans le monde du travail ; la résistance aux cultures marginales et mortifères de la drogue, de la violence, des conduites à risque, du jeu compulsif et de tant d'autres formes d'aliénation.

Tout se passe comme si les jeunes filles bénéficiaient psychologiquement ou autrement du profond mouvement social d'affirmation des femmes dans notre société occidentale. Une nouvelle conscience féminine repensée, redéfinie, s'est transmise aux cadettes, même si celles-ci semblent s'en démarquer avec leurs caractéristiques propres, moins rigides au chapitre de leurs rapports avec leurs vis-à-vis masculins. Bref, elles profitent des luttes menées par leurs aînées. Elles commencent à se rendre compte de la profonde révolution historique

entreprise par les femmes modernes. Elles y participent davantage depuis quelques années, particulièrement en envahissant des créneaux professionnels plus ou moins réservés aux hommes jusqu'ici. Dans plusieurs professions et corps de métiers, elles sont devenues majoritaires. Ce phénomène ne cesse de grandir si on en juge par ce qui se passe dans les collèges et les universités. Notons ici que plusieurs jeunes femmes sont souvent déçues de leurs partenaires masculins qui marquent le pas en matière d'engagement et de détermination.

Les garçons, plus ou moins consciemment, sont tributaires de plusieurs déficits traditionnels et modernes : contrairement aux filles, les garçons souvent ne sont pas initiés à la responsabilité dès l'enfance ; on mise beaucoup trop exclusivement sur la culture du jeu pour les éduquer ; ils ont peu de modèles adultes d'une conscience masculine renouvelée dans le nouveau contexte de société, de rapports hommes-femmes, de recomposition des dimensions de la vie (intériorité, vie affective, travail, sens communautaire) ; les filles semblent plus à l'aise de s'intégrer dans une société définie de plus en plus comme une société de services (pensons aux nouveaux impératifs entraînés par le vieillissement de la population). Mis à part les [219] créneaux de l'informatique et du sport professionnel investis surtout par les garçons, on observe un clivage inter-sexes dans la plupart des autres domaines. Faudra-t-il bientôt mettre en oeuvre des mesures particulières de soutien aux garçons ?

Enjeux collectifs

La société de demain sera de plus en plus marquée par le vieillissement de la population. Par-delà le défi sous-estimé de la dénatalité dans nos pays dits développés, on ne saurait nier l'importance d'une jeunesse saine et dynamique.

Le faible poids démographique des jeunes pourrait bien se traduire en faible poids politique dans les choix collectifs si cette génération montante ne se solidarise pas davantage. Au lieu de percer son propre trou dans le plafond, il serait mieux de le soulever ensemble pour que la société de demain ne soit pas dominée par une mentalité de rentier.

Déjà des jeunes nous ont dit qu'ils n'entendaient parler que de retraite chez bien des gens, même ceux de la quarantaine. « C'est pas très emballant pour nous ! », disent-ils.

L'enjeu de demain sera de plus en plus intergénérationnel. Il faudra surmonter, dépasser une tendance lourde qui se dessine déjà : une majorité d'inactifs (jeunes et vieux) et une minorité d'actifs d'une seule génération (les 30 à 50 ans), surchargée de travail et de tâches de soutien des autres générations.

Tout cela appelle une nouvelle politique de générations. C'est une illusion de penser que la majorité des jeunes vont poursuivre ces longues études nécessaires aujourd'hui sans de véritables responsabilités sociales qui leur donnent l'estime d'eux-mêmes et le sentiment d'être utiles à la société. Il en va de même de cet énorme groupe de retraités de 55 à 75 ans dont la plupart sont en bonne santé physique et financière et dont les richesses inestimables d'expériences et d'expertises seraient très précieuses pour la société et pour la génération montante. Cela vaut aussi pour les travailleurs âgés à qui on pourrait offrir un programme de retraite progressive dans lequel une part du temps pourrait être consacrée à la transmission de leur expertise aux nouveaux venus.

[220]

Dans le déséquilibre démographique actuel de bien des milieux de travail, il y aura des mises à la retraite massives sans qu'on ait prévu et mis en place de véritables politiques de transmission. Mais il y a plus.

Derrière cet enjeu des rapports intergénérationnels, il y a la mise en question d'une société où tout se joue à court terme dans la plupart des domaines. La référence générationnelle permet de mieux conjuguer les patrimoines reçus, les tâches du présent et les défis sociaux, culturels, économiques et politiques d'avenir. Quel monde est-on en train de léguer aux générations futures ?

Une nouvelle économie semble s'amorcer. Celle-ci peut nous apporter de nouveaux moyens matériels, financiers et autres pour trouver des solutions plus efficaces et plus justes, à condition que les nouveaux « performants » soient davantage sensibles et responsables so-

cialement, parce que la nouvelle société risque d'être très aride pour ceux qui ne peuvent suivre le mouvement de plus en plus précipité des changements technologiques et économiques. À la *high tech saurons-nous* apporter une *high touch* d'humanité ?

Toujours dans la perspective de cette réflexion sur les générations, et particulièrement sur la jeunesse, comment ne pas reconnaître l'importance majeure, incontournable, de son avenir comme première assise humaine de nos motivations, de notre solidarité à bâtir ? Redisons-le, n'est-ce pas l'enfant qui peut susciter chez tout adulte des ressources intérieures de dépassement ? Cette caractéristique humaine fondamentale est-elle assez présente dans nos grands débats de société, dans nos choix collectifs, dans nos batailles de fric, de pouvoir et d'intérêts immédiats ?

La plus problématique des saisons de la vie moderne ?

On en est venu à parler de post-adolescence jusqu'au tournant de la trentaine. Autrefois on passait presque directement de l'enfance à l'âge adulte. L'adolescence et son prolongement que je viens d'évoquer ne sont pas sans rapport avec l'avènement de la modernité : allongement de la vie, de la scolarisation, du temps d'insertion dans la société. Des phénomènes sous-estimés accompagnent cette [221] révolution historique. Par exemple, le sentiment de frustration que peut provoquer cette interminable transition sans véritables responsabilités qui fondent l'estime de soi et la conscience d'être utile à la société. Alors, le jeune a la tentation de s'installer dans ce *no mans land*, de rester à la maison familiale, de remettre à plus tard des engagements d'adulte. Chez certains, ce long intermède provoque une crise d'identité, un étranglement intérieur dont le suicide n'est qu'un indice parmi d'autres.

Ajoutez à cela une culture narcissique d'adulte « adulescent » et son mythe d'une éternelle jeunesse. On ne souligne pas sans raison le manque de figures pertinentes d'adultes dans l'environnement de bien des jeunes. Même des aînés essaient de rattraper à la retraite ce qu'ils pensent n'avoir pu vivre durant leur jeunesse. Dans certains cas,

l'expression « retomber en enfance » s'applique vraiment à cette régression, tel un divertissement permanent avec sa quête de satisfactions illimitées et de surprises multipliées. Une sorte *d'infantophilie* qui se prête mal au mûrissement, à la maturité.

L'esprit d'une adolescence de plus en plus prolongée se poursuit à l'âge adulte et à la retraite. Un de ses effets pervers, souterrain et méconnu, est une inconsciente abolition des saisons de la vie. Cette abolition est source d'un désenchantement innommable qu'aucune thérapie ne peut consoler !

Il y a là-dessous un drame moral et spirituel pratiquement jamais reconnu comme tel. Il tient d'une idolâtrie, sinon d'une illusion, celle d'une jeunesse qu'on veut éternelle, au point d'en faire presque un horizon religieux, un mythe paradisiaque qui devient un enfer quand arrivent les chocs des limites incontournables, comme la maladie, le vieillissement et ses handicaps inévitables.

Adieu les transmissions intergénérationnelles éprouvées par l'histoire qui nous a précédés. Ce sont les jeunes qui en paient les plus lourdes factures. Se peut-il que l'évanescence de la référence religieuse et la sécularisation de l'existence aient quelque chose à voir avec cette rupture historique ? La mémoire de l'humanité s'est constituée religieusement. Et c'est dans ce lieu de l'âme humaine que la transcendance, l'espérance, le plus grand que soi, un horizon d'avenir, ont jailli. Surgit ici la question hélas refoulée de multiples [222] façons : *qu'avons-nous transmis aux générations qui nous suivent ?* Elle précède l'autre : *que voulons-nous leur transmettre ?* Combien d'adultes nous ont dit : « On ne sait plus trop quoi transmettre. » Et pour cause !

En cela, on trouve chez les jeunes d'aujourd'hui le miroir le plus révélateur de notre modernité, et le plus cru de sa crise spirituelle.

Le cri de Dédé Fortin

On sait le battage médiatique quasi hystérique autour du suicide du rocker québécois Dédé Fortin. Dieu qu'on tombe si souvent dans la démesure ! Au vu et au su de jeunes qui ont pourtant besoin d'inscrire leurs aspirations, leur liberté dans les limites du réel. Voici une chanson du rocker qui en dit long sur ce drame et le mal à l'âme qu'il révèle.

Tassez-vous de d'là, y faut que j'voye mon chum
 Ça fait longtemps que j'lai pas vu
 Y'était parti, y'était pas là
 La dernière fois que j'y ai parlé
 Son cœur était mal amanché
 Sa tête était dans un étou
 Y'était pas beau
 Y'avait de la coke dans ses yeux
 Y'avait d'l'héro dans l'sang
 Y'avait tout son corps qui penchait par en avant
 Y'avait le goût d'vomir, y'avait envie de mourir
 Qu'est-ce qu'on fait dans c'temps-là ?
 Moé j'avais l'goût d'm'enfuir.

Un drame spirituel sans les mots pour se dire, autres que la matérialité du corps, de la coke, de l'héroïne, du sang et des vomissures. « Tassez-vous, je veux voir... et puis m'enfuir. » Était-ce l'annonce de son prochain suicide qui sera aussi brutal ? D'où vient donc cette difficulté d'accès au sens et à l'âme ? Les explications sont aussi primaires et réductionnistes. Souvent des lieux communs et des coquilles vides, même chez certains psychologues cités par des journalistes. [223] Rien sur les couches profondes de la conscience. Combien de problèmes de cet ordre sont traités comme cela ! Est-ce seulement un déficit de culture, de philosophie ? Évoquer ici d'autres déficits comme ceux de croire et d'espérer, comme ceux d'une conscience infor-

me, d'une âme absente, d'une perte de sens, & une mémoire religieuse abolie, tout cela est tabou. La cinéaste Anne-Claire Poirier, à la suite du suicide de sa fille, disait : « Je lui ai tout donné, sauf l'horizon possible de Dieu. » De toutes les ruptures historiques de transmission, celle de l'héritage spirituel est la plus tragique. Des jeunes nous ont dit des choses étonnantes à ce chapitre :

- Moi, je ne connais rien de la religion. je n'ai même pas des mots pour en parler. je ne comprends pas les mots religieux qui pourtant circulent abondamment sur la planète d'aujourd'hui, et encore moins les mots religieux d'hier. Je suis une analphabète de l'âme.
- Mes parents ont enjoint à mes grands-parents de ne jamais me parler de leur religion, de la foi qui a inspiré leur vie. Et l'on me dit que ce sont les esprits religieux qui sont fanatiques !
- De la religion, je ne connais que les sarcasmes méprisants, les sacres à qui mieux mieux, et l'intolérance dont elle est l'objet. Malheur à celui qui se disait croyant, c'était un pestiféré.
- Je n'ai jamais été mis en situation pour chercher ou trouver un sens à l'expérience religieuse. Même dans mes cours d'histoire du monde et du Québec. Comme si on ne devait pas tenir compte de cette part importante de la réalité.
- Jamais je n'ai senti le moindre doute autour de moi sur la pertinence du refus global de tout ce qui est religieux. C'était comme un dogme à l'envers. jamais la moindre question sur ce qu'on a pu perdre en sacrant tout cela par-dessus bord.

Bien sûr, il faut faire la part des choses, comprendre que notre rupture historique en la matière a eu aussi une signification de libération, a entraîné une dynamique d'émancipation de travers religieux indéniabiles ; comprendre aussi que cette rupture est relativement récente. Mais ce n'est pas une raison pour écarter tout retour critique sur ce refus global qui a également évacué des choses importantes en discréditant toute notre histoire passée, en faisant [224] l'impasse

sur notre expérience religieuse, sur les rôles du « croire » dans la dynamique humaine, et surtout en éliminant la transmission intergénérationnelle.

Les propos qui précèdent nous laissent entendre que la jeune génération d'aujourd'hui est la première de notre histoire à vivre la discontinuité aussi radicalement. Les baby-boomers, malgré leurs contestations, avaient gardé une certaine mémoire imprimée dans leur enfance. Mais pour les générations suivantes, c'est plutôt le vide, comme l'évoquent les témoins cités plus haut. Prétendre que les problèmes d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec cette vente de feu, rien à voir avec un quelconque vide spirituel, avec l'univers intérieur des jeunes, c'est là un des pires aveuglements sur leur présent et leur avenir, sur les capacités de rebondissement de l'âme humaine. J'entends encore ici des protestations incapables de la moindre autocritique.

Au mitan de la vie

Au mitan de la vie, on a fait toutes les expériences de base de l'aventure humaine. C'est le temps d'un premier bilan. Heureux ceux qui s'y prêtent lucidement. Bien sûr, cette démarche est particulière à chacun. Mais n'y a-t-il pas aussi un fond de questions communes ? Une spiritualité du mitan de la vie ? En relatant l'expérience d'un de mes amis, j'invite chacun à se dire la sienne.

Je venais de casser la croûte en vitesse à la maison, après une longue matinée à l'hôpital. Un patient m'attendait à la clinique médicale du centre-ville. Quinze minutes, à moi seul, avec mes pensées. C'est le temps que je mets pour regagner mon bureau. Sur le trottoir, au milieu de la foule pressée, j'apprécie un anonymat propice à la réflexion personnelle. Il y a quand même de bonnes choses dans la cité moderne. On peut s'isoler plus facilement qu'on pense. Encore faut-il avoir le goût de se retrouver au fond de soi...

À 45 ans, déjà habité par bien des expériences, on ne rumine pas du vent. Tant de choses à mâcher, à digérer... et aussi à éliminer ! Mais c'est étrange : la vie m'apparaît à la fois plus simple et plus compliquée. Je sais davantage ce que j'aime, ce que je veux. Et, par ailleurs, je [225] souffre de ce qui m'échappe. Sans compter les échecs. Même acceptés, ils continuent de me tordre les tripes douloureusement. Mais en faisant le bilan, j'ai bien réussi dans ma vie, sauf avec mes enfants. Pourtant, ce que j'ai pu investir pour leur bonheur. Éric, à la table ce midi, m'a traité de vieux cinglé qui ne comprend rien à la vie d'aujourd'hui. Des trois, j'avais cru que celui-ci gardait quelque connivence avec moi. Est-ce une rupture passagère ? Ça me fout par terre. Je pense à Nelligan : « Qu'est-ce que le spasme de vivre ? »

Voyons, je n'ai pourtant pas le cœur au désespoir. Il me reste un long temps à vivre ? À quoi bon m'empoisonner de l'intérieur. Ces débuts d'après-midi me sont toujours pénibles. Je me sens lourd et sans grand entrain. Mais le travail à faire me « recrinque ». Au fond, c'est le métier qui nous sauve. Les jeunes, ils sont foutus s'ils n'y croient plus. Il y a quelque chose ici d'essentiel. Un rituel de base. Une trame qui sous-tend le canevas original qu'on porte. Le travail bien fait, c'est un peu comme le battement du cœur qui passe par nos mains. Oh, je sais bien qu'il y a des besognes insignifiantes. Mais aucun métier n'échappe à une certaine cuisine automatique. Que de gestes répétés plus ou moins vides ! Leur humanité vient plutôt de l'intérieur et aussi des rapports qu'on noue avec les autres.

Allons, il faut presser le pas. Tu es en retard. Ce n'est pas ton habitude de faire attendre un patient. L'habitude ? Elle peut créer d'infranchissables tampons de résistance devant l'inédit d'une souffrance qui vous envahit. Chez chacun de mes malades, j'ai si souvent rencontré un drame unique qui aurait exigé des heures d'accueil et d'attention. Tu ne peux pas porter le monde entier sur tes épaules. Mais comment éviter ce sentiment si naturel ? Toute l'humanité est présente dans le cri d'un enfant leucémique et dans l'écho qu'il répercute chez ses

parents. Mais qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ? On dirait un presentiment...

Le coeur gonflé de cette tristesse inexplicable, je traversais la salle d'attente, quand un homme haletant et tout en sueur me dit :

- Docteur, il faut que je vous voie tout de suite. C'est très pressé. je ne puis attendre... je vais en crever.

J'ai cru à un mal plutôt psychologique. Calme et rassurant, je l'invite à s'asseoir. je lui signale la patiente qui m'attend depuis un moment. Dans quinze minutes je serais a son service. J'étais quand même inquiet. Aussi ai-je précipité l'examen de mon premier malade.

L'homme entre en coup de vent dans mon bureau. Très agité, il me décrit rapidement sa situation... brutalement même.

[226]

- Je sors de prison. Les salauds, ils étaient prêts à me laisser mourir. Ils m'ont gardé jusqu'à la dernière minute. je suis intoxiqué. Quand je me suis vu coincé par la police, j'ai pris de trop fortes doses. J'ai le sentiment d'être à la limite. je vais craquer si vous ne faites pas quelque chose. Mon cœur ne tient plus le coup.

Cet homme faisait vraiment pitié. Du sang dans l'œil. Un rictus à la bouche, qui ne laissait pas de doute. Il se courbait de temps à autre, comme pour ramasser sa douleur et la projeter à l'extérieur de sa cage trop étroite. Puis il se frottait le bras gauche. Mais moi, je ne pouvais réprimer un mouvement intérieur d'effroi. Les trois enfants de ma chair m'ont fait connaître cette détresse des drogués, c'est le mal auquel je suis le plus sensible. il a frappé ma propre maison.

Mon patient, bientôt, se calme. La crise est passée. Mais elle peut revenir plus forte dans un moment. Cet homme a perdu toute résistance. je sens qu'il a besoin de parler. Le voilà comme un mendiant qui veut arracher au passant un peu de réconfort.

- Docteur, mon histoire est tragique. je suis un homme d'affaires. J'ai fait de l'argent à la pelle. Puis j'ai tout perdu. Vous savez, on n'oublie pas facilement un gros train de vie qui vous apportait tout : considération, amis, voyages, luxe. Pour continuer dans la même voie, il me fallait trouver un moyen efficace et rapide. je suis devenu *pusher*. A cause de mon âge, de ma réputation, j'ai vite atteint un poste-clé dans le réseau. je sais que vous êtes tenu au secret professionnel... n'est-ce pas ?

- Oui, lui dis-je, perplexe et hésitant.

Je n'aimais pas cette interpellation. Et pour cause, j'ai tellement souffert de voir mes enfants se détruire. Une violence presque démentielle me remonte du cœur quand je vois une possibilité de lutter contre ces bandits les plus ignobles du monde. « Maîtrise-toi », me dis-je au fond de moi.

- Avant d'être pris au piège, j'ai pu monter une organisation extraordinaire. À la polyvalente X, je pouvais compter sur une cinquantaine d'intermédiaires. Des élèves audacieux et débrouillards.

Il me décrivait son opération un peu comme un chroniqueur de hockey à la télévision. Ce qui ne contribuait pas à diminuer ma pression intérieure. Plus il me donnait de détails, plus j'en arrivais à l'identifier au grand boss dont Jean m'avait parlé quand il était revenu de la cour. C'était donc lui. J'avais devant moi l'homme qui avait presque brisé vingt ans de patiente éducation. jamais, de toute ma vie, [227] je n'ai eu aussi mal. je voulais bondir sur lui... lui casser la figure... l'écrabouiller... le torturer à petit feu... et quoi encore ! Comment vous dire la tornade de sentiments rageurs qui siphonnait tout mon sang ? Il a dû voir ma face devenir pourpre et mes lèvres se plisser subitement.

- Oh ! je sais que ça vous scandalise. Mais je me dis... moi ou un autre, les mêmes choses arriveraient. Regardez ce que font les politiciens. Et puis un peu tout le monde. Il y a bien des sortes de *pushers*. Les gens sont prêts à tout pour la piastre. Même ceux qu'on croit honnêtes. je ne suis peut-être pas pire qu'un

autre. La société est faite comme ça. C'est pas moi qui vas la changer. Autant en profiter.

- Écoutez, mon cher monsieur, ça, je ne le prends pas. L'argument est trop facile. Savez-vous que vous contribuez à détruire des êtres irrémédiablement ? Des tissus brûlés, c'est sans retour. Avez-vous perdu tout sens moral ? Vous êtes là à la limite de votre vie (j'ai regretté mon expression)... du moins en très mauvaise condition physique, n'est-ce pas le moment d'évaluer ce que vous avez créé de misère chez des milliers d'innocents ?

J'allais le traiter de criminel, je voulais lui crier ma révolte... le faire pendre. Pour me calmer, je lui demande :

- Avez-vous une femme, des enfants ?
- Oui, me dit-il à mi-mot.
- Et eux, ils en prennent de la drogue ?
- Non.
- Qu'est-ce que vous feriez, si c'était le cas ?

J'avais touché juste. Il éclate. Entre deux sanglots, il me dit, suppliant :

- Docteur, pitié !

Me voilà tout à coup honteux. je suis en train de fouler aux pieds un être déjà écrasé, knock-out, malade, désespéré. Mais ma rage intérieure est si profonde. Depuis longtemps, j'ai peine à retenir ce violent sentiment de vengeance. Tous les jours, des bouffées de colère m'opressaient au point de m'asphyxier le cœur. J'étais pris de vertige à chaque fois. Or cet homme qui m'a fait tant de mal est là devant moi, à ma merci. Pour me justifier, j'ai pensé un moment lui révéler la vraie raison de ma rage contre lui. J'hésitais. Une telle révélation allait peut-être provoquer une panique fatale.

- Docteur, qu'est-ce que vous attendez ? On dirait que vous êtes paralysé sur votre siège.

[228]

Mais mon regard l'avait quitté depuis quelques minutes. Un regard fixe, à paupière levée... raide... imperturbable. Mon visage a dû l'apeurer :

- Docteur, je commence à frissonner, j'ai des sueurs froides au front.

Tout se passait comme si mon débat de conscience m'emmuait. je ne pouvais en sortir qu'en le dénouant. je sursaute et me tourne vers lui :

- Je ne suis pas ici pour vous juger mais pour vous soigner.

Et je lui donnai ce dont il avait besoin. Mais je ne comprenais pas encore comment j'avais pu réagir aussi soudainement contre cette colère qui m'emprisonnait. J'allais mieux saisir la profondeur et la vérité de ce geste un peu plus tard dans la soirée.

Je me réserve toujours un moment de réflexion en fin de journée. C'est ma prière, sans formule, pour retrouver de la paix, de l'âme... et mon Dieu. Ce soir-là, j'ai pris conscience que seule ma foi chrétienne a pu m'amener à soigner cet homme, malgré ma colère noire contre lui. Dieu que le pardon est difficile ! Dieu seul peut nous en rendre capables. je pensais à Valéry qui disait : « Seul le Christ donne un sens à la douleur quand elle nous est devenue insupportable », avec un goût de mort, un profond sentiment d'absurdité. Ton pardon, Seigneur, nous incite à refuser toute condamnation irrémédiable, toute peine de mort. Un pardon qui se veut guérisseur. Un pardon qui restaure notre dignité commune.

Faut-il pour cela, Seigneur, écarter tout sens à la colère, toute indignation devant l'injustice ? La tolérance peut devenir lâcheté quand elle cède devant l'intolérable. N'as-tu pas chassé violemment les vendeurs du temple ?

Alors j'ai griffonné cette pensée :

C'est maintenant notre tour

de donner à de vraies colères
les raisons de l'amour
pour vaincre d'aussi folles misères.
Point de justice sans pardon
ni de pardon sans justice.
N'est-ce pas ton Évangile, Seigneur ?
Mais quel douloureux sacrifice
de nos plus naturelles raisons
pour croire à ta promesse de bonheur !

[229]

*En aval, les aînés d'hier,
d'aujourd'hui et de demain*

Quel paradoxe que celui d'une société vieillissante tout investie dans l'utopie d'une éternelle jeunesse ! Et pourtant quelle grâce de pouvoir mûrir son expérience de vie plus longuement. Une vieille dame me disait :

J'ai dû quitter ma grande maison pour vivre dans un appartement plus modeste. Mon environnement s'est rétréci de bien des façons, mais mon intériorité ne cesse de s'élargir, de s'approfondir. J'ai moins d'espace, mais plus de temps pour m'enrichir du dedans, m'ouvrir au monde, accueillir les autres, fréquenter mon Dieu et le vaste horizon qu'il offre à mon âme. Me voilà plus rêveuse et poète, ce que je n'ai pu me permettre auparavant. Le dépouillement dont parle l'Évangile prend tout à coup un autre sens... un sens d'enrichissement inattendu. Je sais mieux apprécier les choses, les biens, les joies qui demeurent, comme le disait le beau psaume de la messe de ce matin. Les richesses spirituelles n'ont pas de limites. Je sais, je sais... je vis à contre-courant de mon époque. Mais j'ai comme le pressenti-

ment que mes petits-enfants vont découvrir cela un jour. je les sens si près de moi. Ils m'écoutent et m'en redemandent...

Cette mamie est porteuse d'une spiritualité du vieillissement une spiritualité qui ouvre sur un autre type de croissance. On a à peine exploré les nouvelles terres spirituelles de la longévité accrue. Même si cette vieille dame connaît son lot de handicaps, elle fait preuve d'une grande vitalité intérieure, insoupçonnée des regards obsédés par les maladies du grand âge.

Je dirais la même chose des amours qui ont traversé la vie et qu'on croit trop facilement usées, fatiguées. En observant plus particulièrement deux amoureux, il m'est venu ce poème que j'ai tenté d'écrire avec leurs mots à eux, à l'occasion de leurs noces d'or.

Il y a les fleurs annuelles et les vivaces.
Les premières ne durent qu'un moment.
Les secondes sont d'une tout autre race.
Elles résistent à l'hiver comme d'éternels printemps.

[230]

Dans mon pays aux étés si courts,
Certains cultivent d'éphémères amours.
Mais j'en connais des quatre saisons,
Qui ont cueilli cinquante moissons.

Des amours qui n'ont plus d'âge.
Des fiançailles comme au premier jour.
De tendres passions sans retour.
Des fidélités aussi folles que sages.

Ce qu'ils sont beaux, les vieux amoureux,
Quand ils nous révèlent leur aventure.
Je vois tant d'humanité dans leurs yeux,
En écoutant le récit de ces cœurs mûrs.

Ils ont pris au sérieux leur serment.

Ils ont connu toutes les crises des amants.
Mais, dans la peine comme dans la joie,
Ils se retrouvaient au creux de la même foi.

Confiance et patience, tendresse et noblesse,
Venaient à bout des plus dures épreuves.
ils savaient, eux, comment faire peau neuve.
Ni curés ni malins ne surent leurs ivresses.

Vivant d'une riche et profonde harmonie,
Ils ont pu soutenir de fortes dissonances.
Un geste, un regard, tout était compris.
Beauté et finesse d'une longue romance !

Quand on a entendu ces violons si bien accordés,
Quand on a lu ces poèmes si bien écrits,
Quand on a vu ces mains bellement nouées,
Quand on a connu ces amants d'une vie.

On se demande pourquoi la société
Tient tant à les mettre hors circuit.
Comment réduire au statut d'assistés,
Ceux qui ont vraiment assumé leur vie ?

[231]

Ils ont tant à nous apprendre,
Ces amants du troisième âge.
Dans un monde froid à pierre fendre,
Leur humaine chaleur est vivant héritage.

Dites-moi, vous qui avez perdu la trace
Des valeurs, des biens, de l'affection durable,
Croyez-vous encore qu'il n'y a plus de place
Pour ces témoins heureux de l'impérissable ?

Ces poètes de nos rêves d'enfants.
Ces veilleurs à l'affût de tous nos élans.

*Ces saints de la noble vie quotidienne.
Ces « espérants » au milieu de nos déveines.*

*Comme le vieux sapin de la maison paternelle,
Vous avez un je-ne-sais-quoi d'éternel.
Votre mémoire nous rend à l'histoire.
Nous avons besoin de vous, compagnons du soir.*

L'allongement du cycle de la vie se prête à d'autres étapes de croissance, de maturation, de développement, de fécondité sociale, de créativité culturelle, d'actualisation de soi, d'approfondissement spirituel, d'exploration de nouvelles virtualités. Ce qui dépasse le repère unique et trop simpliste de la santé physique et psychique qui tiendrait lieu de toute autre promesse.

Il y a des aînés qui vivent de très fortes expériences d'épanouissement, de parachèvement et d'utilité sociale, malgré leurs handicaps, leurs pertes et leurs deuils. Bref, une logique de vie plus forte que la mort.

J'ai en mémoire plusieurs témoignages émouvants de jeunes adolescents de l'enquête que j'ai dirigée. Ces derniers nous parlaient de leurs grands-parents comme des « êtres forts qui sont passés à travers bien des épreuves et qui gardent confiance en la vie », malgré le pessimisme ambiant de la société. Notons ici que souvent les grand-mères sont un des rares pôles stables de la société, et cela, avec une étonnante vitalité de cœur et d'âme. Eh oui ! ces jeunes trouvaient en elles un horizon d'espoir. Quel héritage d'avenir !

[232]

Voilà le superbe paradoxe inspirant de plusieurs aînés contemporains. Ce serait dommage que nos hantises d'adultes face au vieillissement oblitèrent une telle dynamique, surtout au moment où le discours dominant sur les aînés projette des représentations misérabilistes et parfois vindicatives sur le prétendu fardeau social et économique qu'ils seraient pour la société d'aujourd'hui et de demain. Comment alors interpeller ces mêmes aînés sur leurs nouvelles responsabilités sociales de partage et de transmission ? Il y a des apprentissages que

souvent seuls les aînés peuvent apporter aux générations montantes. Nos sociétés occidentales au nord de l'Atlantique ont trop longtemps mis en veilleuse cette intelligence culturelle en séparant les générations les unes des autres.

Les aînés sont tout autant les porteurs de notre modernité que les porteurs de nos traditions. Par leur longévité accrue, ils interrogent une société, une culture, une philosophie de la vie, souvent confinées au « présent le plus immédiat ». Ces deux générations (3e et 4e âges) ont travaillé très fort pour l'avenir de leurs enfants et petits-enfants. Elles ont su s'inscrire dans des dynamiques et des pratiques de durée, de renouvellement, de « développement durable », comme on dit aujourd'hui. La mémoire des expériences et les leçons d'histoire ainsi que le souci créateur d'avenir ont inspiré leur vie entière.

Ne sont-ils pas, ces aînés, les rares figures concrètes de valeurs, de pratiques et de politiques capables de bâtir l'histoire, de nouer des liens plus solides, d'inspirer des chantiers et des réformes plus durables ? À qui d'autre l'enfant trébuchant, le décrocheur scolaire, le jeune travailleur ou chômeur précaire, l'adulte pressé, peuvent-ils se référer pour apprendre la patience constructive et féconde ? Cet enjeu déborde l'aire privée et familiale, car c'est toute la société, toute la collectivité et les gouvernements qui ont à redécouvrir ou à réinventer des stratégies porteuses d'avenir. Faut-il le répéter, nous sommes passés si souvent d'une réforme à l'autre, d'une expérience à l'autre sans en laisser mûrir une seule. Or, la plupart des problèmes cruciaux actuels ont une portée à long terme que ne peuvent comprendre et assumer les modes psychologiques du jour et les combats de l'heure centrés sur des revendications à courte vue.

[233]

M'est avis que les aînés ont beaucoup à dire et à faire, fût-ce à partir de leur expérience historique. Comme aînés, nous avons connu durant notre enfance, au cours de la crise des années 1930, un bel exemple d'une génération d'aînés qui, avec une foi et un courage extraordinaires, nous ont permis de traverser l'une des plus dures épreuves de notre histoire. Maintenant, c'est la génération montante qui a besoin de nous.

Chez bon nombre de professionnels et de chercheurs, l'intelligence spirituelle de l'aventure humaine est taboue ou simplement ignorée, alors que bien des aînés y trouvent sens, assises culturelles, questionnements majeurs et « mots pour le dire ». Sans ces prises de conscience, comment un certain professionnalisme peut-il communiquer son expertise et surtout décoder ce qui se passe dans les profondeurs psychiques, morales et spirituelles de la conscience des aînés ? Fût-ce une compréhension minimale des drames intérieurs reliés aux bouleversements religieux et aux chocs culturels que bien des aînés, surtout du grand âge, ont vécus au cours des dernières décennies, et vivent encore plus ou moins secrètement soit au chapitre de leurs valeurs et de leur rôle de transmission, d'héritage à léguer, soit face aux mythes nord-américains de la « jeunesse éternelle », de l'individu totalement indépendant des autres, de l'idéal inaccessible qui commande d'être à la fois jeune, beau, riche, instruit, en parfaite forme et fibre de toute contrainte. Sur cette ligne d'horizon, les « vieux » défauts physiquement, malades, dépendants, assujettis à une mort prochaine, ne peuvent que représenter un spectre repoussoir qu'on doit tenir à distance et parquer dans les centres qui leur sont réservés. C'est aux deux extrémités de la vie, chez les enfants et chez les vieillards, que ces mythes ont les effets les plus dévastateurs.

Comment ne pas faire le pari contraire, celui d'un autre regard plus positif et dynamique sur les nouvelles possibilités de cet inédit historique d'une longévité accrue ? Nouvelles possibilités culturelles, sociales et spirituelles. Nouvelles possibilités de vie et de sens, d'expérience et de conscience, de transmission et d'utilité aux autres. Nouvelles possibilités de bonheur et de maturation. Nouvelles possibilités de solidarité intergénérationnelle, la plus chaude et la plus [234] humaine de toutes les solidarités. De la naissance à la mort, et dans l'au-delà.

Les vieux

Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et dorment
trop longtemps

Ils se tiennent la main, ils ont peur de se perdre et se perdent
pourtant.

Et l'autre reste là, le meilleur ou le pire, le doux ou le sévère
Cela n'importe pas, celui des deux qui reste se retrouve en en-
fer

Vous le verrez peut-être, vous la verrez parfois en pluie et en
chagrin

Traverser le présent en s'excusant déjà de n'être pas plus loin
Et fuir devant vous une dernière fois la pendule d'argent

Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui leur dit : je
t'attends

Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non et puis qui nous at-
tend.

Jacques Brel

[169]

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Deuxième partie.
Un jardin de prières

14

Bouquets

Tiens ta lampe allumée

[Retour à la table des matières](#)

La flamme du lampion qu'on allume à l'église, celle de la bougie au centre de la table d'un repas intime. Feu amoureux de Dieu qui réchauffe et illumine nos âmes,, ravive notre foi. Feu sacré de nos courages, de nos luttes pour la vie, pour la justice. Feu purificateur de nos âmes et de nos cœurs et le mot « foyer » pour parler de notre maison, de notre famille. C'est sur le sens spirituel du feu que nous allons méditer.

D'abord, une prière trouvée dans l'église de Sainte-Luce-sur-Mer. Quelqu'un l'avait laissée un jour devant la lampe du sanctuaire et le tabernacle.

*Je ne sais pas prier
Je ne sais que dire.
Je n'ai pas beaucoup de temps.*

*Alors le lampion que je t'offre, Seigneur,
est un peu de mon bien,
un peu de mon temps,
un peu de moi-même.
Cette flamme, ce feu,
cette lumière qui brille
symbolise ma prière
que je continue
tout en m'en allant.*

[236]

*Accueille, Seigneur, mon silence priant.
Je pars avec ta flamme,
ton feu sacré dont j'ai tant besoin
pour affronter les défis sur mon chemin.*

* * *

« Gardez vos lampes allumées. » Cette invitation de Jésus se trouve aussi dans les psaumes. Nos plus lointains ancêtres humains, après avoir appris comment faire du feu, maintenaient des braises jour et nuit. De cette expérience ils ont tiré des sens pour leur vie, pour leur âme, pour communiquer avec le divin, avec l'au-delà.

Les mots « veiller, foyer, lampe allumée, bougie à la table et feu sacré » ont tous la même filiation spirituelle. Pendant nos camps scouts d'été, nous passions toujours une veillée sur la rive du lac Labelle, entouré de forêts, dans le silence, à la belle étoile. Seul le hurlement des loups de l'autre côté du lac faisait parfois tressaillir notre recueillement. Des étoiles filantes avec leur traînée de feu réjouissaient nos yeux. Aucune formule de prière. Un peu comme Claudel qui disait dans sa prière à Marie : « Je ne viens pas prier, je viens vous regarder et savourer votre présence. » Dieu, qui veille sur chacun de nous, mérite bien que nous gardions la lampe allumée de notre présence pour l'accueillir, le désirer, et l'attendre.

Le silence et le feu ont des connivences. Mère Teresa disait : « When it is difficult to pray we must help ourselves, to do so. The first means to use is the silence, for souls of prayer are souls of great silence. We cannot put ourselves directly in presence of God if we do not practice internal and external silence. God is the friend of silence. »

Mère Teresa disait donc : Quand on a de difficulté à prier, il faut s'aider soi-même. Et le premier moyen, c'est de faire le silence en soi. On ne peut se mettre en présence de Dieu directement si on ne supporte pas le silence en soi et autour de soi, car Dieu est l'ami du silence. La veillée autour du feu en silence l'été et celle de la fin de soirée en hiver devant les braises du foyer symbolisent si bien l'expérience spirituelle probablement la plus chaleureuse de la présence à nous-mêmes et à Dieu.

[237]

Nous venons à Toi avec le riche héritage spirituel de l'humanité qui t'associe au soleil et au feu. Ton feu qui purifie comme chez les hindous. Ton feu qui régénère aussi bien l'âme que la forêt. Comme dit le Bouddha : « J'attise la flamme en moi... mon cœur en est l'âtre, même sur la cendre, tu es là comme une braise inextinguible. » Et dans la Chine la plus ancienne le feu de la connaissance pénétrante, de l'illumination intérieure. Et pour nous, chrétiens, les belles liturgies de la célébration du feu dans la nuit de Pâques et de la Résurrection du Christ qui entraîne notre propre résurrection.

Le feu aussi de la Pentecôte, en écho à cette parole de Jésus : « Je suis venu apporter le feu amoureux de Dieu sur la terre. »

Le feu des étoiles et du soleil, le feu qui couve au centre de la terre, le feu de nos foyers, nous rappellent qu'il est un élément important de Ta Création, Seigneur Dieu. Que serions-nous sans ton soleil qui nous illumine et nous réchauffe. Ton soleil qui fait pousser les plantes, les fleurs et les fruits. Et plus encore, ton feu amoureux que tu as communiqué à nos cœurs, à

nos âmes, à notre vie. Le feu de nos passions qui nous font vivre, aimer, lutter, entreprendre et espérer. Feu sacré qui illumine l'intérieur où il fait toujours nuit. Le feu de l'étoile que tu réserves à chacun de nous. Le feu des aurores boréales qui dansent à la fin du mois d'août au nord de nos montagnes, comme un autre signe spirituel du réenchancement de la vie et de la foi que tu opères en nous. Ton feu purifie et élève notre regard, change notre vision du monde et avive notre espérance. Tout cela fonde la paix et l'assurance intérieures de notre foi et de ta présence chaleureuse, généreuse et merveilleuse.

[238]

Béatitudes

« Voyez ! Les pauvres sont heureux :
ils sont premiers dans le Royaume ! »

« Voyez ! Les artisans de paix :
ils démolissent leurs frontières ! »

« Voyez ! Les hommes au cœur pur :
ils trouvent Dieu en toute chose ! »

« Voyez ! Les affamés de Dieu :
ils font régner toute justice ! »

« Voyez ! Les amoureux de Dieu :
ils sont amis de tous les hommes ! »

« Voyez ! Ceux qui ont foi en Dieu :
ils font danser les montagnes ! »

« Voyez ! Le peuple est dans la joie :
l'amour l'emporte sur la haine ! »

« Voyez ! Les humbles sont choisis :
Les orgueilleux n'ont plus de trône ! »

« Voyez ! Les doux qui sont vainqueurs :
ils ont la force des colombes ! »

Didier Rimaud

[239]

Chaque larme, chaque goutte de sang...

*Aucune larme, aucune goutte de sang
ne sera perdue à cause de Lui
sur la croix de nos épreuves et tourments.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
peut devenir une semence d'éternité
à cause de Lui, mort et ressuscité.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
vécue et partagée courageusement
par des parents pour leurs enfants.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
de nos peines, nos fautes et nos amours,
de nos chemins, nos travaux et nos jours.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
devient avec Lui un ensemencement,
un dur, mais fécond accouchement.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
de la Passion du Dieu crucifié
nous révèle son attachement amoureux.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
dans le lit de nos nuits intérieures
révèle ce qu'il y a de meilleur en nous.*

*Chaque larme, chaque goutte de sang
que Lui et nous avons chèrement payées
devient grain au centuple multiplié.*

[240]

*Rappelons-nous cette Parole de Dieu :
« J'essuierai toute larme de vos yeux »
ici-bas aussi bien que dans les cieux.*

*En Jésus il s'est fait des nôtres,
de nos blessures et nos pardons,
de nos fidèles soucis des autres,
de nos plus âpres saisons,
de nos sueurs pour le pain quotidien,
de nos lourdes fatigues en chemin,
de nos projets et nos pas incertains,
ressuscitant nos croix en vie nouvelle,
ouvrant nos désirs sur l'Éternel,
voilà aujourd'hui sa Bonne Nouvelle !*

*Mon frère, ma sœur, mon ami,
entends-Le qui te dit :
« Vas-y, fonce au large de ta vie,
moi, ton Dieu, je veille sur toi,
ma croix donne sens à tes soucis,
sème ma paix dans la trace de tes pas,
je te lègue ma force et ma voix
pour que tu puisses témoigner de Moi ;
le sais-tu, y crois-tu, mon ami,
tout est grâce dans ta vie,
même tes croix de chemin
j'ai aussi besoin de toi,
j'ai besoin de ta foi
pour redonner force et confiance
à ceux qui sont en mal d'espérance. »
Aucune larme, aucune goutte de sang,
rien ne sera perdu
pour ceux qui ont cru
à ma promesse et à ses deux Testaments.*

[241]

Dis-leur...

Tu as la foi jusqu'à transporter les montagnes ? Tu vois ta prière devenir torrent d'espérance ? Tu sens qu'autre chose naît que le possible immédiat ?

Tu as la foi grosse comme un grain de semence, fluette comme une goutte de source ? Tu recueilles en toi l'eau vive comme un trésor dans l'escarcelle de tes doigts ?

Alors dis-leur ce que le vent dit au rocher, ce que la mer dit aux montagnes, dis-leur qu'une immense bonté pénètre l'univers. Dis-leur que Dieu n'est pas ce qu'ils croient, qu'il est un vin que l'on boit, un festin partagé où chacun donne et reçoit. Dis-leur qu'Il est le joueur de flûte dans la lumière de midi, qu'Il s'approche et s'enfuit, bondissant vers les sources. Dis-leur que sa voix seule pouvait t'apprendre ton nom. Dis-leur son visage d'innocence, son clair-obscur et son rire. Dis-leur qu'Il est ton espace et ta nuit, ta blessure et ta joie.

Mais dis-leur aussi qu'Il n'est pas ce que tu dis et que tu sais si peu de Lui, mais que tu es sûr de Lui.

Il y a toujours une foi

*À la fine pointe de solides convictions
Au creux de profondes libérations
Au-delà de longues hésitations
À la source de courageuses réalisations
Il y a toujours une foi.*

*Quand tu vas au fond des choses
Quand tu poursuis ta route dans la nuit*

*Quand tu aimes avec un goût d'infini
Quand tu décides de donner la vie
Il y a toujours une foi.*

*Chez ceux qui voient avec le cœur
Chez ceux qui ne jouent pas leur conscience*

[242]

*Chez ceux qui se reconnaissent une âme
Chez ceux qui parient la liberté contre la peur
Il y a toujours une foi.*

*Derrière et devant les peuples courageux
Dans la foulée des justes révolutions
À l'origine des projets collectifs audacieux
Au sein des plus humaines civilisations
Il y a toujours une foi.*

*Si ton amour l'emporte sur tes haines et tes préjugés
Si ton esprit croit à la victoire de la vie sur la mort
Si ton espérance vient à bout de tes espoirs trompés
Si tu sais être libre, juste, vrai et fort
Il y a toujours une foi.*

*Pour ne te laisser arrêter par aucun mur
Pour aller au bout de ton humaine aventure
Pour nouer des solidarités infrangibles
Pour créer de nouveaux « possibles »
Il y a toujours une foi.*

*Quelle est la tienne ?
A-t-elle un nom, un visage, une histoire ?
Est-elle enracinée dans ton terroir ?
Sais-tu la dire, la célébrer, la partager ?
Anime-t-elle ta vie, tes amours et tes pensées ?*

La mienne...

*je l'ai reçue, contestée, enfouie, retrouvée,
toujours en revenant à cet inconnu de Galilée.
Il habite le fond et l'horizon de mon être.
Une folle passion qui me fait renaître.*

[243]

Recueillement

*Ta bonté, Seigneur, est pour tous,
Ta tendresse pour toutes tes œuvres.
Tu aimes la vie,
Toi dont le souffle impérissable
anime tous les êtres
Tu n'aurais jamais créé un être
en ayant de la haine pour lui.*

*Que tes œuvres te rendent grâce
et que tes fidèles te bénissent.
Tu es vrai en tout ce que tu dis,
fidèle en tout ce que tu fais.
Tout homme qui croit en toi
à la -vie éternelle.*

*Tu défends ceux qu'on humilie.
Tu rends leur dignité
à ceux qu'on méprise.
Tu aimes le monde et l'humanité
au point de te faire Fils de l'homme.
Tu te fais plus proche quand on est malheureux.
Tu jubiles quand on est
debout, libre, solidaire, heureux.*

*Et tu rouvres sans cesse
des horizons à nos espoirs*

*pour nous amener
à ton Royaume éternel
au-delà de nos désirs les plus chers.*

*Ô Dieu, Toi qui fis jaillir de l'ombre
le monde en son premier matin,
Tu viens au fond de notre nuit*

[244]

*comme lumière et source de vie.
Quand tout décline, tu demeures.
Quand tout s'efface, tu es là.*

*Je t'aime, Seigneur, ma force,
Mon roc, mon libérateur.
Écoute mon cri qui t'appelle.
Fais-moi connaître tes chemins.
Enseigne-moi tes passages.
Que ta paix nous réunisse.*

*Seigneur, je n'ai pas le cœur fier
ni le regard hautain.
Je n'ai pas pris un chemin de grandeurs
ou de prodiges qui me dépassent.
Non, je garde mon âme
dans la paix et le silence.*

*Apprends-moi à mieux discerner
les biens qui passent
et ceux qui demeurent.
Rassemble-nous tous en ta garde.
Avec Toi, tout est grâce dans la vie.
Avec Toi, je ne crains aucun mal.*

*Que viennent à moi ton amour
et ton salut comme tu l'as dit.
Sois mon secours, ne me délaisse pas.*

*Rends-moi la Joie d'être sauvé.
Remets en moi un esprit résolu.*

*Comme Toi, je veux être bonté envers tous,
tendresse, compréhension et pardon.
justice et paix qui s'embrassent
Amour et vérité qui se cherchent
Courage et esprit d'abandon...*

[245]

Si tu vis comme si...

Si tu vis comme si la plupart de tes activités ne regardaient pas le Seigneur, ne t'étonne pas de ne pas savoir ce qu'Il peut faire en toi et autour de toi.

Si tu te comportes durement, sans pardon ni compréhension, ni compassion, ne t'étonne pas qu'aucune goutte de sa miséricorde ne vienne humecter tes lèvres et adoucir ton cœur.

Si tu penses, vis et agis devant Dieu comme s'Il était un Maître intransigeant qui punit, comment peux-tu te tenir disponible et joyeux sous son regard de bonté surabondante ?

Si tu te plains de Dieu dans toutes les contrariétés de l'existence, comment pourrais-tu le fréquenter comme un ami et te plaire en sa présence ?

Si tu doutes qu'il soit assez puissant pour te sauver de tes fautes, que peux-tu avoir de plus avec Lui qu'une conversation polie, qu'une relation superficielle ?

Si tu ne l'éprouves pas comme une brûlure de l'âme qui t'apporte un feu sacré de courage et d'amour, on voit d'ici quel genre de contact glacial tu vas avoir en tête-à-tête avec Lui.

Si tu traites sa parole avec moins, d'intérêt que ton journal quotidien, on se demande ce qu'il pourra bien te dire quand tu prétendras l'écouter.

Ce merveilleux scandale

*Seigneur Dieu, ton Jésus ne cesse de bouleverser nos idées,
nos évidences, nos rites et même nos morales*

quand il nous incite à aimer nos ennemis,

*quand il dit que les prostituées nous précéderont dans le
Royaume des cieux,*

*quand il refuse de condamner irrémédiablement la femme
adultère,*

*quand il reconnaît le fond de la bonté de Zachée aux riches-
ses douteuses,*

*quand il pardonne à l'enfant prodigue qui a dilapidé une bonne
partie de l'héritage familial,*

*quand il dit bienheureux les pauvres, les humbles et ceux
qu'on méprise ou qu'on tient pour pas grand-chose, Dieu est
avec eux,*

[246]

quand il vante la foi de gens qui sont d'autres religions,

*quand il célèbre l'humanité généreuse du bon Samaritain qui
fait du bien sans se référer à Dieu,*

quand il chasse au fouet les commerçants du temple,

*quand il apostrophe le pouvoir religieux sur les consciences
et les autres pouvoirs de domination, de possession ou d'exclu-
sion.*

*On l'a crucifié pour ça. Il a payé cher ce premier avènement
des droits humains fondamentaux. Rien ici d'une religion facile
et à l'eau de rose, ou d'un spirituel bonbon.*

Aide-nous, Seigneur Dieu, à mieux comprendre, à mieux vivre le sens libérateur du message humain et divin de ton Fils Jésus.

Par Lui, avec Lui et en Lui, à toi Dieu le Père et l'Esprit Saint pour les siècles.

Le sens du mystère

Heureuse béance de mystère au fond de nous qui rouvre sans cesse des espaces libres pour échapper à nos évidences enfermantes et à la pensée d'un inéluctable destin paralysant.

Heureuse brèche de notre âme et conscience qui nous délivre de tous les « pleins » décevants et laisse place à l'« autrement » et au dépassement pour de nouveaux horizons de sens et de liberté.

Heureuse transcendance bienfaisante qui vient du plus intime de soi et nous projette au-delà de notre finitude pour mieux faire respirer et inspirer notre vie.

Heureuse ombre des faux bonheurs qui nous fait chercher plus de vérité, plus de discernement, plus d'authenticité, pour mieux goûter une solide paix intérieure.

Heureuse foi espérante et entreprenante qui défie les logiques assurées du pouvoir, de l'avoir, du savoir et du valoir pour redonner au désir sa soif d'éternité sur l'horizon d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle.

Heureuse évocation du Dieu toujours autre qui love son mystère dans le nôtre et noue avec nous de secrètes complicités pour une alliance de la plus pure gratuité.

Heureuse nouvelle conscience planétaire de tous les tiers sans voix, sans statut, exclus des rapports de forces et d'intérêts, qui sans armée ni argent nous font plus humains et nous parlent de Toi.

[247]

Heureuse folie cachée aux savants et aux sages, qui parie sur Toi, Te devine et T'espère.

Heureuse innocence de l'âme à l'affût de Ta présence invisible, secrète et fidèle.

Heureuse assurance de Ta promesse de vie éternelle déjà en germe dans notre pain quotidien partagé.



Plus j'avance dans la vie, plus je découvre la complexité de l'expérience humaine, intime ou politique. Mes connaissances scientifiques m'apparaissent bien limitées. Et à plus forte raison mes choix, mes partis pris.

Et que dire de ma foi, du Dieu invisible qui l'enveloppe de mystère au point de me rendre de plus en plus muet dès qu'il s'agit de témoigner de Lui ?

Les paroles d'hier me semblent de plus en plus lointaines au regard de ce long silence intérieur qui me tient aujourd'hui sur la réserve, au plus vif de ma chair, au plus cru de nos combats.

Comme si cette nouvelle conscience voulait mouiller vraiment le dernier bateau de mon aventure terrestre.

C'est par le mystère de mon être et de mon expérience humaine que je vais à la rencontre du Dieu invisible. Et je trouve tout à coup une connivence entre Sa réserve et mon silence, entre ce monde complexe, ouvert de l'histoire et l'indicible révélation d'un Royaume en aval de cette béance humaine.

Mon expérience de Dieu comme mon aventure d'homme passent de la certitude au risque.

Il m'est avis que Dieu échappe au Livre un peu comme la conscience à la science et à tous les systèmes.

L'Esprit 'est pas bavard.

Le fait que la Promesse, le Royaume, l'Heure - horizons décisifs de notre erre spirituelle - ne soient jamais précisés ou définis marque déjà une invitation à délester la foi de son trop-plein de rationalisation, pour redonner plus de place au Mystère de Dieu et de l'homme, à ce qu'il y a de plus profond en nous.

[248]

Einstein, au soir de sa vie, s'en prenait autant aux athées qu'aux curés qui, chacun à leur façon, « ont dépouillé le monde et Dieu de leur mystère ». (Lettre à Maurice Solovine)

On comprend l'explosion récente de l'irrationnel, du religieux sauvage dans un monde où, tour à tour, le Capital, le Parti et le Laboratoire ont enfermé la conscience dans les forceps de la technocratie savante ou de la bureaucratie asséchante.

Le mystère de la conscience fibre ne trouve plus sa place à l'intérieur d'une aventure humaine sclérosée quotidiennement par mille et une logiques closes issues de la publicité et du dogmatisme scientifique ou religieux. Et l'on voudrait se consoler dans les fuites ésotériques pour compenser les programmations obligées et cet épais matérialisme qui cache mal son vide d'âme et de sens.

Jamais je n'ai autant apprécié la profondeur humaine d'une expérience religieuse authentique, et surtout la réserve de Dieu présente à ma soif, à mon propre mystère. L'Évangile du témoin Jésus m'invite constamment à redonner espace, densité, horizon à une conscience plus libre, plus gratuite, plus ouverte, plus inventive, là où surgit mystérieusement l'Amour, cet Amour seul capable d'innover bellement la chair et l'esprit.

Ne forment qu'un l'amour et la foi, l'homme et Dieu dans la soif mystérieuse au fond de soi et de l'autre.

L'homme est plus question que réponse, contrairement à l'animal. C'est, par cette ouverture de transcendance que passe Dieu pour nous atteindre au vif de l'âme, au nu du cœur.

Dieu de la question, de la soif, de l'amour gratuit jusque dans l'angoisse pascale de la mort. Dieu du pari et non de la certitude. Dieu du

risque et non de la sécurité. Dieu de la folie lucide et non de la logique fermée.

Dis-moi quelle est ta soif, je te dirai quelle est ton humanité et ton Dieu, ton monde et ta foi ¹⁶.

¹⁶ Pour prolonger la réflexion, M. PICARD, *Le monde du silence*, Paris, PUF, 1953 ; D. LE BRETON, *Du silence*, Paris, Métailié, 1997 ; THÉOLOGIQUES, volume 7/2 - Automne 1999, Faculté de théologie de l'Université de Montréal. Et cette pensée magnifique de Max Picard : « Quand deux hommes s'entretiennent, il y a toujours un tiers présent : le silence ; il écoute. Ce qui donne de l'ampleur à la conversation, c'est que les paroles ne se meuvent pas dans l'espace étroit des interlocuteurs, mais qu'elles viennent de loin, de là où le silence écoute. » Et cette autre perle qui vient de F. Nietzsche : « Les plus grands événements - ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses. Ce n'est pas autour des inventeurs de fracas nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que gravite le monde : il gravite. »

[249]

En toute sérénité

Sereinement

Laisse

Laisse l'invisible imprimer en ton côté le plus vulnérable

Les traces de sa présence

Creuse

Creuse dans la glaise enfouie de tes soucis

Le puits où sommeille la source

Éveille ton âme au chant des ondes

Comme si elles devaient devenir sillage dans la mer,

Alors sans même que tu le saches

En toi la sérénité sera au large

Silencieusement

Laisse

Laisse la rosée venir

À la frontière de ta nuit

Écoute

Écoute sans interrompre

Celui qui en ton abîme est l'écho de ton cri,

Alors sans même que tu le saches

À travers toi la sérénité rayonnera

Adorablement

Laisse

Laisse faire en toi le travail du silence

De cet espace fibre où Dieu repose,

Fidèle à la promesse du Septième jour,

Alors sans même que tu le saches

L'Esprit avec toi renouvellera la face de la terre

Et ce sera à tout jamais

la sérénité.

Pierre Talec

[250]

*Comme la mer tout entière
dans l'oreille d'un coquillage*

J'avais neuf ans lorsque j'ai vu la mer pour la première fois. C'était en Gaspésie. C'est là que j'ai cueilli avec ravissement mon premier coquillage et je me disais avec un je-ne-sais-quoi de sentiment de mystère : mais comment donc la mer peut-elle sculpter une telle merveille ?

Je plongeai mon petit doigt dans l'étroite cavité du coquillage : il n'y avait rien de vivant, comme s'il était vidé de lui-même. « Il est mort, me disais-je avec tristesse. Ça n'a pas de sens, et pourtant il est si beau. » je ne sais par quel instinct ou inspiration j'approchai l'oreille du coquillage de la mienne et j'entendis l'immense chant des vagues de la mer devant moi. Comment un tout petit coquillage peut-il contenir toute la beauté du monde, de l'univers infini ?

Ce fut ma première expérience mystique, mon premier éveil au sacré, au mystère. Je vivais à ce moment-là le deuil de mon grand-père adoré. Les adultes oublient vite leurs désespoirs d'enfant. Et là, voici que je trouvais un sens à la vie, à la mort. Dieu dont on m'avait parlé devenait tout à coup intime. Lui et mon grand-père me parlaient à travers ce petit coquillage. Il y avait autre chose que la vie si courte. De la mort dans la vie, de la vie dans la mort, et quelque chose de plus, de très grand, de très beau. « Et si c'était ça, Dieu ? », disais-je à ma mère étonnée par ma soudaine gravité silencieuse.

Je ne me souviens plus de ce qu'elle m'a dit à ce moment-là, ni de ce qui s'est passé par la suite, sauf ce long moment muet que j'ai passé dans ses bras. Je pense que je venais de pincer une corde sensible en elle, comme si elle sentait peut-être que son fils avait trouvé son âme et que c'était là un sanctuaire inviolable habité par [251] une autre présence... une autre histoire qui commençait... une vocation qui s'amorçait...

Je lui suis reconnaissant d'avoir si bien respecté cette part secrète en moi. Lieu d'émergence de ma conscience, de la capacité d'intimité avec moi-même, et de ma propre expérience de Dieu. C'était mon baptême à moi, ma première prière vraiment personnelle.

Le silence accueillant de ma mère est peut-être une sorte de sacrement de Toi, Seigneur Dieu, de ton émouvante réserve, de ta bouleversante discrétion dans la trace de nos pas, comme le laissent entendre tant de psaumes de la Bible. Nous sommes si petits dans ce vaste univers, comme le coquillage échoué sur la rive de l'immense océan, vidé de lui-même, et mystérieusement porteur du chant de toute la création et de son Créateur.

La mer nous effraie moins, vue de ses rives avec leurs dunes, leurs mouettes, leurs coquillages, leurs odeurs de varech. Ainsi, Seigneur Dieu, tu t'es fait des nôtres, tout en sacrifiant de ta Grandeur, comme l'Océan qui a fait les continents en se retirant. Et tu as pris goût à notre terre.

Je pense à Péguy qui t'a fait dire ces paroles inoubliables en commentant la prière du Notre Père : « Mon fils, tu me reviens avec un goût de terre et d'homme que je ne soupçonnais pas. » C'est de là que je te chante ce poème.

*Comme une entaille d'érable
qui laisse couler
la sève de son meilleur suc
pour la fête du printemps*

*Comme une pierre
qui heurte la nuit de l'eau
pour faire gicler mille étincelles d'étoiles
et vibrer des ondes d'aurore jusqu'à l'infini*

*Comme un feu qui,
telle une âme ardente,*

[252]

colore du dedans

le métal le plus froid, le plus résistant

*Comme un soleil de pourpre
qui saigne sur les nuages noirs
de mon crépuscule*

*J'entre avec Toi, Seigneur,
dans les secrets de l'âme du monde,
dans le mystère de ta chair ressuscitée.*

*Mais il a fallu que ma prière
fût jeûne avant d'être festin
et nudité du cœur avant d'être
manteau de ciel bruissant de mondes.*

*Car on doit creuser souvent et longtemps
le puits de sa vie, de sa terre
pour atteindre le roc et la source
du Dieu de satiété.*

*Alors, les gerçures, les morsures,
les cris de ma lèvre
ont retrouvé ta fraîche et tendre Parole d'éternité.*

*Et du cratère éteint, muet, de mon épreuve
l'Esprit a surgi en torrent de flammes
pour purifier mon âme
et ouvrir mon sol comme un fruit.
Depuis cette irruption
Tu m'attires, tel un fer l'aimant,
et je ne puis que m'abandonner au Royaume
qui m'entraîne plus qu'il ne m'oblige.*

[253]

*Mon eau, mon arbre, mon rocher,
l'Évangile, l'Église, l'histoire,
se sont mis à chanter le rude*

et doux psaume des Béatitudes.

*Je n'ai plus hurlé la peine de me perdre
quand j'ai compris que la pauvreté de soi
doit aller jusque-là pour être capable
d'aimer, de croire, d'espérer avec ta croix.*

*Je n'ai plus idolâtré les grandeurs usées de ma rive
quand j'ai consenti à arracher l'ancre qui tenait
mon voilier loin de l'appel des mers et des cieux nouveaux
que Tu as tenus en réserve pour nos soifs les plus vives.*

*Avec Jean, de la Croix...
je la connais cette source,
elle coule, elle court,
mais c'est de nuit.*

*Je sais qu'il ne peut y avoir chose plus belle,
que ciel et terre viennent y boire,
mais c'est de nuit.*

*Je sais que c'est un abîme sans fond,
que nul ne peut la passer à gué,
mais c'est de nuit.*

*De là, elle appelle toutes les créatures
au plus vif, au plus fou, au plus secret,
au plus incroyable de leurs désirs,
mais c'est de nuit.*

*Pour en être, j'ai dû mourir au Dieu que je connais,
renaître au Dieu qui me reconnaît,
comme le regard de Jésus sur la Samaritaine,*

[254]

*comme la mendicité du Très-Haut qui se fait
le Tout Proche de l'humble : M'aimes-tu ?*

*Et l'aveugle a vu,
le paralytique a marché,
l'affamé du désert nu
est devenu champ de blé.
« Je suis celui qui suis... »
Marche, risque, va de l'avant,
tu sauras qui Je suis.*

*Toi, le contraire du destin,
Toi, la liberté, la création, la vie
Toi, le nécessaire et le gratuit,
Toi, la faim et le pain.*

*En Jésus,
Prométhée désenchaîné,
Antigone désemmurée,
Du rien au Tout,
De la croix nuit au Matin fou,
Homme trop grand
pour se suffire du dedans*

*Dieu de Moïse et Christ de Jean le Baptiste,
Tu n'es réponse
que dans nos questions,
Tu n'es présence
que dans nos silences
Tu n'es nourriture
que dans nos faims,
Tu n'es Écriture
que dans nos blancs parchemins.*

[255]

*Tu n'es liberté
que dans la brèche de nos sécurités,
Tu laisses vivre
ce qui nous arrive,*

*Tu nous rejoins
là où nous sommes en chemin.*

*Tu es l'Autre
qui ne s'impose pas,
qui ne se défend pas.
Toi, venu de si grand
pour être si peu,
tantôt gel, tantôt feu,
qui lézarde le mur de notre néant.*

*Et depuis ce temps,
tu mêles à nos humbles rivières
la rumeur, la paix, la prière
des lointains rivages de ton Océan.*

*Mais notre cœur est inquiet
jusqu'à ce qu'il se repose en Toi
et aussi en ces êtres à travers qui
Tu nous as aimés.
Dieu d'Abraham et de Jésus,
sois-en remercié.*

Dans la foulée du Notre Père

*Rien ne se perd avec Toi.
Rien ne peut nous arrêter dans la foi.
Sur la route de nos pas, tu traverses avec nous
épreuves et exils, guerres et déserts, violences et misères,
et résolument, patiemment tu bâtis avec nous
un monde nouveau qui anticipe notre ultime rendez-vous avec
Toi.*

[256]

*Que nos tables soient
des lieux de partage et d'amitié.
Fais de ton Église*

*un carrefour de fraternité.
Que nos travaux rehaussent notre humanité.
Fais de nos peines et de nos joies
des semences d'éternité.
Que nos amours soient des signes de ta fidélité
Que ta paix soit toujours avec nous.*

*Tu es la source qui fend le rocher
au désert de nos soifs et de nos errances.
Tu es la manne inattendue
à l'aube de nos nuits et de nos désespérances.
Tu es le sel qui redonne goût
à nos faims les plus profondes.
Tu es le levain qui soulève le pain de nos labeurs.
Toi, le Dieu à l'orée de nos vies,
soucieux de ne pas timposer à nos libertés.
Au cœur de nos silences, qui sait,
peut-être sommes-nous en train de découvrir
d'autres paroles plus justes
pour te parler et t'appeler.
Ce matin nous voulons chanter
la grandeur de ta création,
de ton projet sur le monde,
de la mission que tu as confiée à chacun, chacune de nous.
Aide-nous à rendre ce monde meilleur
pour anticiper ton Royaume promis.*

*Seigneur Dieu et Père,
nous savons un peu tes dons
mais si peu ton immense accueil
qui nous reçoit tout entier
avec toute notre vie et nos espoirs démesurés...
Tes bras immenses capables*

[257]

*de réunir tous les êtres chers à nos coeurs.
Tes bras qui reçoivent sans retenir*

*qui aiment sans posséder.
Oui, un accueil plein d'attention et de tendresse,
de respect et de gratuité.
Tu es le guérisseur de nos blessures,
le libérateur de nos destins,
le dernier port de nos aventures,
le compagnon de tous nos chemins.*

*Souviens-toi de notre coin de terre
où tu as gravé sur chaque pierre
un signe, un éclat de Ta lumière.
Mais tu le sais :
la vie fait des siennes,
le temps se fait vieux
derrière nos persiennes,
toujours les mêmes aveux,
les mêmes saisons,
les mêmes raisons.
Viens faire autres et nouvelles
notre vie et notre foi
qui ont besoin de résurrection et d'ascension
pour réapprendre à espérer*

« Allez aux départs des chemins pour les inviter tous au banquet de Dieu », nous dit Jésus. Rassemblez-vous tous, un peu comme les oiseaux migrateurs le font à l'automne après la dispersion de l'été.

Avant le départ vers le soleil du Sud les oiseaux migrateurs refont communauté. Toi seul, Seigneur, peux nous relier dans une même communauté de destin, d'humanité et d'espérance au-delà de nos luttes de territoires, d'intérêts et de pouvoirs. C'est à la table de ton Royaume et de ton pain que tu nous convies pour nous réapprendre à partager, à se partager, à croire au grain qui produit le centuple. À nous rassembler comme les épis de blé qui deviennent pain pour ceux qui ont faim.

[258]

*Comme l'étoile de nos nuits
Au bout du monde de nos rêves,
À l'horizon infini de nos vies,
Toi, l'infiniment grand
qui se lie d'amitié
avec nous, infiniment petits.
Petite mèche de la foi
qui peut tout rallumer,
même le plus vert de nos bois.
Diamant que rien ni personne
ne peut payer.
Trésor que ni la rouille
ni les vers ne peuvent ronger.
Puits intarissable aux
mille et une veines cachées,
tenues en réserve pour nos nouvelles soifs.
Tu nous as faits par grâce
à ta hauteur, à ta grandeur
pour vivre d'égal à égal
avec nous une incroyable complicité.*

*C'est sans doute Toi qui as inspiré
ces paroles à l'écrivain Mauriac :
« Que notre misère ne nous aveugle jamais
sur notre grandeur
Quoi que nous observions de honteux
autour de nous et dans notre propre cœur,
ne nous décourageons pas
de faire crédit à l'homme,
avec la même foi que toi Dieu le Père
tu as insufflée par ton Esprit en chacun de nous. »*

[259]

Action de grâce

Seigneur Dieu, nous venons à toi ce matin pour célébrer la vie nouvelle et notre foi toujours neuve comme nos printemps, avec ces signes et symboles qui font chanter nos yeux et nos cœurs.

Avec ces outardes qui traversent le ciel comme pour nous signifier nos élans d'espérance aventurée.

Avec cette grive qui revient dans nos jardins, comme toi, Seigneur, dans notre vie.

Avec ces fleurs aux mille dessins et couleurs qui nous rappellent ces beautés qui font resplendir nos âmes. Avec leurs parfums qui ravissent, ravivent notre joie de vivre.

Avec cette tendresse de la terre qui nous invite à la douceur, à la compassion, à la patience, à une vie de bonté.

Nous célébrons cette fête du printemps, de la vie nouvelle, de la Résurrection du Christ. Fête du Dieu vivant en nous, de son esprit bienfaisant et vivifiant.

Apprends-nous à mieux faire respirer notre âme et notre vie. Viens, Esprit Saint, nous inspirer, nous transformer intérieurement. Viens réenchanter nos regards, dissiper le brouillard de nos yeux, et redonner à nos travaux et à nos jours un nouvel élan de confiance, de courage et d'espoir.

Reçois l'offrande de nos chants de reconnaissance.

Bénédictions

Bénis, Seigneur, tous les gestes quotidiens marqués de soins et de soutien. Bénis nos longues patiences d'automne et d'hiver entêtés qui préparent la verdure et les parfums de l'été. Bénis nos luttes pour la vie et pour le pain qui font de nous le prochain des autres. Bénis nos efforts d'un nouveau « vivre ensemble » qui sèment la paix, la confiance et l'entente. Bénis

ceux que nous avons peine à aimer, ceux que nous aimons, ceux de qui nous nous savons aimés, ceux que nous sommes enclins à exclure ou guerroyer

Toi, Dieu de tendresse, guérisseur de toute détresse, présent à toute solitude, rends-nous à notre tour capables de la même sollicitude, et cela, chaque jour

[260]

Que ta bénédiction, Seigneur, nous fasse découvrir le sens sacré de la vie, de ta création, de notre humanité, de nos rapports humains.

Bénis nos amours, nos travaux, nos maisons.

Bénis nos efforts d'humanité.

Tu nous as confiés les uns aux autres et appelés à vivre ensemble ton projet temporel et éternel de réunir tous les fils et filles dispersés en une seule famille dans ton Royaume déjà commencé.

Sois béni pour ton souci des plus petits parmi nous. Ceux qui n'ont jamais fait parler d'eux et qui n'ont pas laissé d'héritage, ceux dont on ne dit pas un mot, qui n'ont laissé pour trace qu'un coin de terre ou un berceau.

Ces bienheureux du quotidien qui n'entreront pas dans l'histoire, ceux qui ont travaillé sans gloire et qui se sont usé les mains à pétrir et à gagner leur pain.

Tu nous bénis à travers eux que tu as faits témoins de ton amour, de ton attachement pour nous en ton humble serviteur de Nazareth pour la suite des siècles.

Bénédictions amérindiennes

*Que le Seigneur bénisse votre regard :
qu'il soit clair comme la pleine lune.*

Que le Seigneur bénisse vos pensées les plus secrètes :

*qu'elles soient pures et franches comme la glace sur le lac.
Que le Seigneur bénisse votre travail :*

qu'il soit fécond comme le maïs dressé dans le champ.

Que le Seigneur bénisse votre famille :

qu'elle soit joyeuse comme des loutres

et travaillante comme les abeilles.

Que le Seigneur bénisse votre temps :

qu'il coule calmement comme la rivière après la débâcle.

Que le Seigneur bénisse même vos larmes :

qu'elles soient douces comme celles de l'érable

au retour du corbeau.

Que le Seigneur bénisse votre vie et votre mort :

qu'elles soient à jamais entre Ses mains

puissantes et généreuses.

[261]

Méditation sur le « passeur de frontière »

Cette expression a mauvaise presse. On l'associe à des escrocs qui font traverser la frontière à des clandestins ou encore à des passeurs de drogue. Mais il y a aussi ces passeurs qui connaissent des « passes cachées » pour franchir une frontière et accéder à la liberté. Des libérateurs, quoi ! Qui n'a pas lu de ces histoires passionnantes, fascinantes ?

Les recherches exégétiques nous font découvrir comment Jésus lui-même a refusé de s'enfermer dans les frontières d'Israël. Il a séjourné dans les villes païennes de Tyr et de Sidon, de culture et de religion différentes. Il a passé les frontières de la tradition, de la propriété, de la famille. Il a vanté la foi des étrangers : la Cananéenne,

le centurion romain, le bon Samaritain. Plus largement et profondément, il amenait ses interlocuteurs à voir et à croire autrement, à mettre en doute les évidences, les préjugés, la religion en ce qu'elle a de figé, de monopole de la vérité, de dogmatisme, d'intégrisme de la lettre, de position arrêtée, irréformable, et quoi encore du même cru...

Le passeur de frontière sait les chemins de libération, mais il ne peut rien pour ceux qui n'osent pas risquer, croire, espérer ou aller au-delà d'eux-mêmes. Après la libération de l'esclavage d'Égypte et le passage libérateur de la mer Rouge, les Israélites se sont retrouvés au désert, lieu physique et spirituel de la liberté intérieure mise à l'épreuve, de la vérité à faire en soi, de la foi en soi, en la vie, en les autres et en Dieu. Lieu où l'on sonde ses reins, son cœur et son âme. Lieu du « croire » comme pari, comme décision personnelle, comme sens à faire jaillir, comme on cherche au désert une source, un roc ou un sol solide pour reprendre pied. Lieu des solidarités les plus fondamentales qui refont surface, car l'individu ne peut y survivre sans la communauté. Et aussi lieu où Dieu se fait davantage proche tout en nous mettant à l'épreuve de nos vrais sentiments envers Lui.

C'est ce qui est arrivé à ces nomades. Les pages de la Bible sur l'expérience du désert sont les plus brûlantes, les plus révélatrices, non seulement du vrai visage de Dieu, mais aussi de notre visage à nous, les humains. Dans ce temps et cet espace de passage, un débat crucial entre les Israélites s'est tenu. Trois positions principales se sont affrontées :

[262]

- Il y avait ceux qui regrettaient d'avoir quitté l'Égypte : « On était esclave, mais on avait de quoi manger à notre faim, on avait une sécurité du lendemain. Ici, c'est l'angoisse, l'incertitude, le sentiment d'être abandonné de Dieu, l'avenir bloqué. »
- Puis il y avait ceux qui revenaient de leurs incursions dans les riches terres de Canaan les bras chargés de fruits. « Il faut conquérir ces terres, tuer leurs habitants. Si Dieu nous a libérés d'Égypte, c'est pour nous donner ces terres. Mais, c'est aussi à nous de les conquérir. »

- Et les vrais fils d'Abraham et de Moïse qui voyaient dans ces deux positions une caricature, une fausse conception de Dieu, de la foi et de l'être humain. Le désert, comme espace ouvert et passage, délivre d'un passé clos et fait pointer un avenir de liberté pour tous, de solidarité radicale avec tous et un horizon de transcendance qui empêche le monde, les cultures, les religions, les intérêts de se refermer sur eux-mêmes. Le Dieu autre nous amène aussi au-delà... vers ces choses que nous ne pouvons pas nous donner et qui nous aident à comprendre que les dons de sa création et de sa grâce ne peuvent être objets de domination, de possession exclusive, d'exclusion surtout des pauvres.

On pense ici aux trois tentations de Jésus dans le désert : celle du pouvoir qui aliène la liberté, celle du miracle qui oblige, celle de l'avoir sans l'amour, la justice, le droit, le partage. Dieu refuse ces cartes aliénantes et presse les humains de ne pas les jouer entre eux. Parce qu'elles dressent des murs, des frontières, des fossés qui deviennent infranchissables dans l'au-delà, comme dans la parabole de Lazare et du riche.

Le XXe siècle a été particulièrement marqué par la guerre de deux empires. Le XXIe siècle, lui, annonce déjà des guerres culturelles, religieuses, ethniques pour des frontières fermées, pour exclure l'autre. Cette menace est aussi grave que celle d'une mondialisation au service des pouvoirs économiques et de leurs marchands des cinq continents. On peut changer le cours et le sens de cette mondialisation en solidarité. Mais il est plus difficile de franchir les frontières fermées, de faire sauter leurs verrous. Chaque époque a ses défis, ses [263] propres appels au dépassement, ses épreuves de désert. Ces dernières révèlent aussi des traits particuliers de Dieu, en l'occurrence dans la nôtre... le Dieu passeur de frontières qui appellent les croyants à s'inscrire dans cette foulée.

Nous ne saurons pas trouver des brèches de sens dans la frontière ultime qu'est la mort si, dans la vie, on garde la frontière fermée, que ce soit individuellement ou collectivement. Il y a une multitude de formes de ghettos, même dans nos villes cosmopolites. Nous nous gargarisons de beaux discours sur le pluralisme, mais souvent nos pratiques

réelles les démentent. En Occident, le premier ghetto tient d'une culture narcissique fort répandue, celle d'un Moi hypertrophié qui se veut la mesure de toute chose... avec le monde entier à son service. De soi à soi, il n'y a pas de chemin, d'altérité. L'autre ne m'intéresse que s'il est mon miroir, ma copie conforme, mon profit. Heureusement que nos cités de plus en plus pluralistes nous confrontent quotidiennement à l'altérité et à la recherche de nouveaux « vivre ensemble ». Reste entière l'importance des passeurs de frontières. La grâce et le salut de Dieu, aujourd'hui et demain, emprunteront ces chemins libérateurs de notre humanité la plus profonde. Ce n'est qu'en étant hôtes les uns des autres que nous pourrons croire que nous sommes les hôtes du Dieu éternel et de son amour pour chaque être humain sans exception.

*Seigneur, enseigne-nous la finesse de cœur et d'âme
qui sait passer toutes les frontières.
Délivre-nous de nos tentations de dresser
des murs qui nous empêchent d'aller vers l'autre.
Tu le sais, même l'amour connaît chez nous
pareille méfiance du cœur
Aide-nous à bâtir de nouveaux « vivre ensemble »
plus heureux, plus chaleureux, plus solidaires.
Comme jamais, la foi et l'espérance
sont livrés au risque, jusque dans
celui de donner la vie à un autre que soi.
Et plus nos cités sont pluralistes,
plus nous avons la tentation du ghetto*

[264]

*entre nous, par nous et pour nous.
Toi, le passeur de toutes les frontières,
Tu nous entraînes dans ton merveilleux sillage.
Mais Tu le sais, les pires frontières sont celles
que nous dressons nous-mêmes
sans nous rendre compte que nous rapetissons.
Comme les racines qui étouffent
dans un terreau sans espace ni profondeur,
comme un corps sans l'oxygène*

*des grands vents,
comme une plante
sans un champ spacieux de lumière.*

*Peut-être avons-nous à mieux Te découvrir
comme espace de liberté,
écho de nos cris,
aube de nos nuits,
grand large de nos jetées.
Horizon infini de nos mystères,
entends ce soir ma prière
qui, dans le brouillard de mes yeux,
cherche Ton chemin de lumière
et la chaleur de ton feu
sur notre précieuse terre
en quête de Ton Royaume.*

Le regard d'un autre : Umberto Eco

Il arrive que des gens qui ne croient pas en Dieu ou qui se disent agnostiques, c'est-à-dire qui doutent de son existence, tiennent des propos étonnants, émouvants et très beaux sur la foi chrétienne. Tel ce propos d'Umberto Eco.

Si j'étais un voyageur venu de lointaines galaxies et que je trouve sur la Terre des humains un message comme celui du Christ avec son amour universel, son pardon aux ennemis, sa vie offerte pour le salut d'autrui, [265] son souci des plus faibles, sa liberté intérieure ouverte sur d'incessants horizons de dépassement, d'espérance et de sens, je me dirais, même en voyant tant de mal chez les Terriens et dans leur histoire, qu'il y a sur cette planète un modèle de dignité, une foi, une transcendance qui rendent vraisemblable, plausible, souhaitable le pari de l'existence de Dieu et d'un Dieu qui a créé les êtres semblables à Lui, qui est tombé amoureux de cette humanité capa-

ble d'une telle grandeur en dépit de toutes les horreurs qu'elle a vécues et vit encore. Les disciples chrétiens du Christ qui partagent et vivent pareille foi en l'humanité et en ce Dieu créateur amoureux et sauveur m'interrogent et souvent me bouleversent. Il m'arrive de les envier.

La mission

L'histoire de l'humanité est modelée par un nombre infini d'actes individuels de courage et de foi. Chaque fois qu'un homme ou une femme défend un idéal, s'emploie à l'amélioration du sort de ses congénères ou fait barrage à l'injustice, il met en mouvement une minuscule vague d'espérance ; la rencontre de millions de ces toutes petites vagues créera une marée capable de balayer les plus puissants remparts de l'oppression et de la résistance au progrès de l'humanité. Si ton séjour sur terre permet que le monde soit un peu meilleur, ta vie aura eu du sens et le Dieu Père et ami de l'humain, le Dieu fait homme en Jésus t'accueillera les bras ouverts sur l'autre rive.

Et tu seras un pied-à-terre dans l'Au-delà pour accueillir les humains de bonne volonté qui accepteront d'entrer dans le Royaume éternel de Dieu.

Une mémoire de feu

On a dit de nos pères qu'ils avaient été des pauvres types, des porteurs d'eau, des résignés qui n'avaient d'autre but que de survivre.

On a dit de nos mères d'hier qu'elles n'avaient fait que des enfants, qu'elles n'avaient pas vécu leur vie de femme.

On a dit de notre passé qu'il n'avait été qu'une suite d'échecs et de défaites bénis par la religion et projetés dans un ciel illusoire.

[266]

On a dit que nos villages et nos paroisses étaient des forteresses d'isolement qui étouffaient les plaisirs et les désirs de la vie.

On a dit que nos écoles et nos hôpitaux étaient l'œuvre d'une charité détestable, méprisante, aux mains d'un pouvoir religieux arriéré.

On a dit qu'il fallait se débarrasser de cette histoire honteuse, de cette société malheureuse, de ces familles nombreuses, de cette religion hideuse comme autant de défroques démodées et ridicules.

Mais on n'a pas dit ce que nos pères et nos mères ont eu de courage, de foi et d'humanité pour nous amener à ce qu'on a de meilleur aujourd'hui et de plus solide sous nos pieds.

On n'a pas dit ce qu'ils ont su faire avec leurs dix doigts, avec leur cœur au ventre et leur travail acharné.

On n'a pas dit ce que nos mères ont pu réussir avec un rien de budget pour bâtir un foyer digne et humain.

On n'a pas dit ce que nos pères souvent humiliés ont eu de tendresse besogneuse, silencieuse, ingénieuse pour gagner notre pain.

On n'a pas dit que leur foi était l'âme, la force, le moteur, l'élan de cette belle et rude fibre humaine qui a su affronter tant d'épreuves et jeter les bases d'un nouvel avenir livré à nos responsabilités.

Du bord de la mort

On ne mesure pas la vanité de la vie, mais sa grandeur, sa beauté, sa gravité.

Un peu comme l'arbre qui dans la forêt semble pareil à tous les autres, d'égale taille. Mais abattu, couché, il révèle son étonnante grandeur, son caractère unique.

C'est là aussi le regard de Dieu sur nous dans notre mort comme dans notre vie.

Nous sommes d'une tradition chamelle et spirituelle qui traite de la naissance et de la mort, du pain et du vin, de l'angoisse et du désir, de la justice et de l'amour comme des composantes sacrées et saintes de

la vie et de la conscience humaines, comme des traces brûlantes de l'Esprit qui, depuis le matin du monde, ne cesse de nous inspirer un souffle, un élan qui répond à notre vœu d'immortalité. Il nous a confiés les uns aux autres. Confucius en est l'écho quand il fait de l'art [267] de conforter les autres la plus fine des interventions humaines. Le Dalai-Lama nous dit la même chose quand il parle de compassion.

Cela tient aussi d'un discernement capable d'une profonde compréhension tissée d'empathie, de foi en l'autre, de présence attentive, de tendresse, de souci du plus faible, de fidélité affectueuse et de communion d'âme à âme.

* * *

Nous sommes d'une foi en Dieu qui nous fait traverser le temps, la vie et la mort, d'une foi en Dieu présent à tous nos deuils pour effacer toute larme de nos yeux, d'une foi en Dieu qui relie les vivants de la terre et du ciel, d'une foi en Dieu qui veut sauver tous les êtres humains de bonne volonté, d'une foi en Dieu qui fait de nos humbles travaux, de nos modestes efforts des semences d'éternité, d'une foi en un Dieu d'amour qui transfigure nos amours vraies en anticipation de son Royaume qui nous rassemblera en une seule famille, d'une foi en un Dieu de paix, de réconciliation et de pardon qui brûle le mal, la haine, la mort pour faire rejaillir avec nous la bonté, la justice et la vie.

Que Ta paix soit toujours avec nous.

* * *

« Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. » À la question des sadducéens qui, contrairement aux pharisiens, ne croyaient pas à la vie éternelle, Jésus répond que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Vivants de la terre et vivants du ciel. Dieu de la vie éternelle qu'il nous offre de partager avec Lui si nous y croyons, si

nous la désirons. Car aucun homme ne peut se donner la vie éternelle. J'ai appris au cours des ans que pour les croyants chrétiens, y compris pour moi-même, le mystère de la Résurrection est le plus difficile à croire, plus encore que celui du Dieu fait homme. On peut trouver une certaine plausibilité de la foi en un Dieu créateur, en un Dieu sauveur, en un Dieu qui se fait présent à nous, compagnon de nos routes. Croire qu'il s'est fait humain lui-même, en Jésus de Nazareth, c'est là un saut plus mystérieux pour notre foi [268] mais, en même temps, il y a là quelque chose de plus près de nous que la Résurrection. Dieu peut faire une telle démarche, mais la Résurrection, c'est le sommet du mystère de notre foi chrétienne. Un sommet que même des chrétiens pratiquants trouvent inaccessible. Avec la réincarnation, on en reste à la condition terrestre selon l'interprétation que plusieurs retiennent, à savoir la possibilité d'autres vies terrestres. Mais que l'être que je suis, tel que je suis, limité dans le temps et l'espace, puisse accéder à une vie éternelle, cela semble impossible aux yeux de plusieurs.

Les enquêtes sur les croyances religieuses dans nos sociétés occidentales de souche chrétienne nous révèlent une diminution constante du nombre de gens, y compris de chrétiens pratiquants, qui croient en la Résurrection. Certains concéderont que « pour le Christ c'était possible, puisqu'il est Dieu fait homme, mais pas pour nous, les humains », d'autres, que « la foi chrétienne comporte des valeurs inestimables pour bien vivre notre vie terrestre, mais qu'après il n'y a rien ».

Chacun de nous doit prendre position par rapport à cela. Où nous situons-nous ? Quelles questions nous posons-nous ?

Saint Paul disait : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. » Comment comprenons-nous cela ? Sommes-nous d'accord avec Lui ?

Quand Jésus nous dit : « Si quelqu'un croit en moi, même s'il meurt, il vivra... », « Celui qui croit en moi aura la vie éternelle », y croyons-nous vraiment ?

Je vous propose d'inverser la question, comme saint Paul le fait.

Comment penser et croire que Dieu, après nous avoir aimés et accompagnés toute notre vie, pourrait ne pas nous désirer avec Lui dans son éternité ?

Bien sûr, nous ne pouvons nous donner cette vie éternelle. Même nos mérites sont bien petits en regard de cette grandeur qui nous dépasse. Mais n'y a-t-il pas dans la conscience, dans le cœur et l'âme humaines, un vœu, un souhait, un désir d'éternité ? Ce désir, ne serait-ce pas Dieu qui l'a semé en nous ? Les Pères de l'Église, dès le début du christianisme, avaient une expression qui en dit long, une expression très audacieuse : l'être humain est *capax Dei*, disaient-ils, c'est-à-dire *capable de Dieu*, non pas une capacité issue de nos propres forces, [269] mais une capacité que Dieu nous a donnée gratuitement. Ce don, on ne peut le reconnaître que dans la foi, et l'accepter que dans la liberté.

S'il en était autrement, si c'était là un lien nécessaire et obligé avec Lui, nous ne serions pas fibres de l'accepter. Cette foi, comme l'amour, ne s'impose pas. On en a un exemple dans la conception du mariage chrétien. Le christianisme, au cours des premiers siècles, a promu la liberté des futurs époux entre eux, alors que c'étaient les familles qui choisissaient les conjoints, et cela, dans toutes les sociétés de ce temps. De même, le Dieu libre tient à ce que nous soyons libres avec Lui, devant Lui. Il ne peut concevoir que nous soyons forcés de vivre éternellement avec Lui. Si la Résurrection était une évidence et un horizon imparable, inévitable, ce ne serait plus un don gratuit et fibre. Le mystère de la Résurrection a un sens particulier d'espace fibre pour y croire ou non, l'accepter ou non, librement.

C'est Dieu d'abord qui a pris le risque de nous laisser fibres. Il s'attend à ce que nous prenions le risque librement à notre tour de nous ouvrir à sa présence.

En Jésus, il a poussé très loin ce risque. Au jardin des oliviers et sur la croix, Jésus, homme comme nous, crie vers Dieu : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné à la mort ? »

Alors, faut-il nous étonner que, face à la mort, nous aussi, nous doutions de cet au-delà de Dieu possible ?

C'est là le plus grand défi terrestre de notre foi, de la foi tout court. On ne peut y faire face avec une foi superficielle, une foi qu'on a peu réfléchi, peu cultivée. Le signe le plus manifeste de l'affadissement de la foi, c'est lorsqu'on ne croit plus à la Résurrection, à la

vie éternelle. C'est le signe le plus sûr d'une foi déficiente, parce que, de toutes les grâces de Dieu, c'est celle qui est à la démesure de Dieu lui-même. Lui demander des bonnes choses, fût-ce le bonheur ici-bas, cela est à notre mesure. Mais la vie éternelle, ça nous dépasse infiniment. Seule la foi peut nous amener à ce risque. Il n'y a que de la foi dans notre croyance en la Résurrection. Une foi à l'état pur, une foi toute nue. On peut croire à bien des choses avec notre foi humaine, mais avec la mort, on sait qu'on va les perdre toutes. La mort est la seule certitude absolue de [270] tout être humain. Seul Dieu peut franchir ce mur et nous le faire franchir.

Les derniers mots de Jésus sur la croix sont : « Père, entre tes mains je remets mon esprit. » Jésus se rend, s'abandonne à Dieu dans la confiance la plus totale et la plus profonde.

Je pense que c'est la prière la plus importante du croyant religieux, du chrétien. C'est la prière qui me revient sans cesse.

Je me dis que si je ne la Lui dis pas souvent dans ma vie, je ne saurai la Lui dire au moment de ma mort.

Si je ne cultive pas cette foi d'abandon, de confiance absolue en Dieu dans la vie, je ne saurai le faire au seuil de ma mort.

Face aux épreuves que tous nous vivons, il y a des moments un peu comme ça, où l'on a à s'abandonner à la grâce de Dieu, après avoir fait tout ce qui relève de notre propre responsabilité.

J'entends des gens dire que la plus belle mort, c'est « la mort subite, sans qu'on ait le temps d'y penser », de vivre ce moment-là. Moi, je souhaite le contraire : pouvoir dire au Seigneur : « Entre tes mains je remets ma vie, mon cœur, ma foi, ma confiance en toi. »

Je ne sais rien de Ton ciel, de l'au-delà, mais tu m'as aimé sur terre envers et contre tout. J'ose croire que tu m'attends avec le même amour de l'autre côté de la mort. J'ose croire que ceux qui m'ont aimé et qui sont là-haut avec toi, eux aussi m'attendent. C'est avec cette confiance, avec cette foi que j'aimerais vivre mes derniers instants ou encore me préparer à la mort. La liturgie du mois de novembre porte sur le sens chrétien de la mort. Cette liturgie est pleine de vie : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »

Adieux spirituels

En pensant

à tous les êtres chers qui nous ont quittés,
à notre propre mort.

Seigneur,

Toi qui as fait de la vie une longue et difficile mise au monde qui mène vers Toi, aide-nous à croire à cette espérance qui traverse la mort et nous conduit au bonheur éternel.

Un jardin de prières 271

- Seigneur, écoute-nous.

Toi qui sais le scandale et la détresse de nos consciences humaines face à la souffrance et au mal, entends nos cris étouffés que Tu as vécus Toi-même.

- Seigneur, écoute-nous.

Toi qui n'as perdu aucun de ceux que le Père t'as confiés, accueille nos êtres chers dans Ton royaume de paix à la table qui rassemblera tous les fils et filles dispersés aux quatre coins de l'horizon.

- Seigneur, écoute-nous.

Toi qui n'es pas venu pour juger mais pour sauver, nous Te disons notre confiance et notre abandon à Ta grâce, à Ta tendresse et à Ton indéfectible fidélité.

- Seigneur, écoute-nous.

Toi qui as été sensible à la fragilité humaine, aux grandes épreuves de la vie et de la mort, ranime notre espoir de ce grand rendez-vous où Tu essuieras toutes les larmes de nos yeux.

- Seigneur, écoute-nous.

Toi qui aimes tous les êtres humains inconditionnellement, tu nous amènes aujourd'hui à trouver au tréfonds de nous-mêmes cette brèche, cette ouverture où Tu donnes sens à notre aventure humaine.

- Seigneur, écoute-nous.

Avec paix, confiance et abandon, nous te confions ceux qui nous ont quittés et à travers qui Tu nous a aimés, avec l'espérance de franchir un jour les portes de Ta demeure éternelle.

[272]

Ceux qui s'en vont ¹⁷

*Ceux qui s'en vont, ceux qui nous laissent
Les vrais parents les vrais amis
Ceux qui ont laissé leur jeunesse
Dans un paysage endormi*

*Ceux qui s'en vont, ceux qui nous laissent
Le cœur serré les cheveux gris
Ceux qui n'ont pas laissé d'adresse
Comme s'ils voulaient qu'on les oublie*

¹⁷ Ginette Reno ; paroles et musique : Didier Barbelivien.

Un souvenir inoubliable

Je le tiens d'Emmanuel Mounier à la suite de la mort de son enfant victime de paralysie cérébrale. Il en a fait part dans ses écrits intimes : « Je me sentais approcher de ce petit lit sans voix comme d'un autel de quelque lieu sacré où Dieu parlait par signes. Une tristesse mordante, mais mystérieusement légère et transfigurée. Et tout autour d'elle, je n'ai pas d'autre mot : une adoration. Je n'ai sans doute jamais connu aussi intensément l'état de prière que lorsque ma main disait des choses à ce front qui ne répondait rien. »

C'est cette reconnaissance de l'indicible de la mort que vient transfigurer la foi chrétienne arrimée au Dieu vivant, au Christ Ressuscité qui rejoint toutes nos croix de chemin, nos croix de chair meurtrie entre terre et ciel.

Une indéracinable espérance

Tout se passe comme s'il fallait ressaisir toutes choses à la racine du sens qu'elles portent, même les plus matérielles et charnelles. L'écologie n'est pas une mode. Elle nous apprend, réapprend qu'il n'y a plus d'espoir quand les assises de la vie se dégradent irrémédiablement. On ne peut plus rien construire sur cette ruine radicale.

[273]

En sirotant mon café après le petit déjeuner, je fis dans le journal un texte étonnant, inspirant, de l'anthropologue Serge Bouchard. Il s'intitule « L'espérance de vie ». J'y trouve une parole chaude qui me réchauffe le cœur et l'âme, et me fait tomber en prière. L'auteur nous révèle que la vie elle-même est porteuse d'une dynamique d'espérance. Une espérance qui grandit à mesure qu'on passe du végétal, à l'animal, puis à l'être humain. Et moi de poursuivre jusqu'à la foi en Dieu, qui nous offre gratuitement sa vie éternelle. Je refis ce texte en essayant de retracer cette montée de l'espérance que le Créateur a

greffée à la racine de la vie et de la foi. Voici quelques extraits de ce texte magnifique.

Quand une mousse pousse sur la face exposée d'une falaise nordique, juste au-dessus d'une eau glaciale elle-même battue par un vent froid, alors il nous faut admettre que cette mousse est espérante. Elle espère vivre là où elle est, vivre au maximum sa vie de mousse de roche, et rien ne lui fera lâcher prise sinon l'irréparable. La vie s'accroche à la pierre, à la terre, elle s'enfonce au plus profond des mers, elle est pleine de vie, et cela, même dans les temps les plus durs.

La vie veut vivre. L'espérance est un combat, ce combat, une vie. il faut espérer jusqu'à ce que tout soit perdu. Mais qu'est-ce qui pousse ainsi la vie à vouloir vivre ? Qu'est-ce qui pousse une petite épinette à pousser au pied des grandes, sans espoir immédiat d'aller chercher sa part de ciel ? Elle étouffe autant qu'elle croît, cette petite anonyme perdue au milieu de ses semblables ; si nécessaire elle végétera, mais dans l'intervalle, pas question de se laisser aller. Elle espère que les vieilles épinettes mourront et tomberont, qu'une situation inattendue viendra changer la donne. Tout d'un coup, contre toute attente, la lumière pourrait lui être donnée, le ciel pourrait s'éclaircir et elle pourrait se mettre à véritablement grandir. Elle aurait sa chance, comme on dit, et c'est ce qu'elle espère.

Les animaux sont pareils qui mettent tous leurs oeufs dans le panier de l'espérance. Les oiseaux font le tour de la terre dans l'espoir de trouver des cieux plus cléments.

L'espérance de vivre est la vie elle-même. À chaque espèce sa lumière, sa vérité, sa niche. Nous savons tous que l'espérance de vie augmente le « vouloir vivre ». Dans son histoire, il n'est rien que la vie [274] n'ait tenté. La vie fut végétale, animale et voilà qu'elle est conscience réfléchie, c'est-à-dire humaine.

Le désespoir est l'ennemi numéro un de l'être humain. Rien n'est plus tragique dans un visage humain que les marques de la désespérance. Car l'humain n'est pas simple, il se fait du mal

par-dessus le mal qu'on lui fait. Dans notre tête seulement, nous sommes capables de nous décourager sans l'aide d'aucune adversité. Où l'on verra l'humain perdre d'un coup son élan vital sans que l'on sache la véritable nature de sa blessure.

Cette maladie grave qui consiste à désespérer est un vice terrible de conception dans notre nature. L'humain souffre facilement des maladies de la conscience. Il perd l'énergie de l'espérance, c'est-à-dire la force de vivre. Or, est-ce un fait historique, il apparaît que plus l'humain s'éloigne des enjeux de la vie et de la mort, plus il développe cette maladie de l'âme qui consiste à ne plus espérer.

Il faut tenir l'espérance en estime, un peu comme l'oxygène et l'amour. (Un miracle est toujours possible). L'espérance de vie n'est pas une donnée statistique. C'est beaucoup plus que cela, c'est une question de vie ou de mort. Quand la vie n'espère plus, elle meurt, tout simplement ¹⁸.

Le propos de Serge Bouchard n'a rien d'une espérance facile, prête à porter. Des esprits religieux y succombent si souvent. Bernanos disait que l'espérance chrétienne défonce le désespoir sans nous épargner d'en vivre la brûlure dans notre chair et conscience. D'aucuns s'inquiètent du nombre grandissant des suicides d'enfants, ces êtres à la racine de la vie et de nos espérances. Une jeune mère m'a raconté une expérience fort éclairante à ce chapitre. Sa fille, âgée de dix ans, vient de lire pour la troisième fois le premier livre de la saga d'Harry Potter. Intriguée, elle décide d'interroger sa fille. Voici ce qu'elle découvre,

En me racontant les aventures d'Harry Potter, ma fille m'a fait découvrir son propre univers affectif, subjectif, moral et spirituel, ses sentiments les plus profonds, ses questions sur la vie, sur la mort, sur le [275] bien et le mal, ses inquiétudes et ses espoirs à propos de l'avenir. Ç'a été un gros choc pour moi.

¹⁸ Serge Bouchard, « L'espérance de vie », *Le Devoir*, 7 janvier 2002.

Comment ai-je pu ne pas me rendre compte de ces choses profondes qui se passaient à l'intérieur de ma fille, de son éveil à la conscience, de son besoin de comprendre, de réfléchir sur la vie, et surtout d'espérer ? Ma fille faisait des liens entre les malheurs d'Harry Potter et le terrible événement du 11 septembre, ces édifices qui s'écroulent, ces milliers de morts en quelques secondes : « Le monde va-t-il casser avant que je sois grande ? »

Je découvre que ma fille est en train de passer de l'univers magique, imaginaire de l'enfance à une première conscience de la dureté du réel de la vie. Un vrai drame spirituel en elle. Nous donnons tout à nos enfants. Mais sommes-nous des donneurs de sens et d'espérance ? Que répondez-vous à cet enfant qui vous pose pareille question ? Quelle foi ? Quelle espérance ? Quel sens donner à la vie ? Vous savez, je ne suis pas très religieuse. Mais là, j'ai eu ma claque, moi-même. Je crois en quoi, en qui, j'espère quoi au juste dans la vie ? J'ai délaissé la religion depuis un bon moment. Je l'ai remplacée par quoi ? Ma fille a une fibre religieuse et je ne sais pas quoi faire avec ça. Je lui ai tout donné, excepté la foi en Dieu.

Et voilà ma fille qui se débat intérieurement entre désespoir et espérance, et voilà ma fille qui me parle avec angoisse du suicide d'un jeune garçon de sa classe qui avait tout pour être heureux. Qu'arrivera-t-il à ma fille si elle est entourée d'adultes qui ne croient plus en grand-chose ? Peut-on espérer sans croire ? Croire sans espérer ? Je me suis dit que ma fille, pour espérer, avait besoin d'adultes qui croient que le bien peut être plus fort que le mal, que l'amour peut être plus fort que la haine, que l'espérance est plus forte que le désespoir. Est-ce que je me trompe si je dis que Dieu, puis Jésus, nous donnent cette conviction, ce sens-là, cette force-là. C'est pour ça que mon mari et moi, on vous demande de baptiser notre grande fille.

Alors je me suis dit : « Tu vois bien, mon gars, que le bon Dieu ne nous a pas abandonnés, qu'il y a encore de l'espoir pour l'avenir de notre foi chrétienne. »

De plus en plus de gens se rendent compte du vide intérieur, du vide de sens qu'amènent une vie sans but spirituel, une éducation sans profondeur spirituelle, une conscience sans foi ni espérance, un monde clos sur lui-même, sans au-delà, sans Dieu.

[276]

Mais l'espérance que Dieu a plantée dans la vie ne cesse de rebondir et de nous élever vers Lui. Le baptême que nous avons vécu ensemble par la suite n'avait rien d'un vieux disque usé et fatigué. C'était plutôt une fête d'espérance inoubliable...

* * *

[277)

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

Conclusion transitive

Ré-aventurer la foi

[Retour à la table des matières](#)

Le prochain tome sera un travail plus systématique sur les fondements et les pratiques du discernement spirituel, sur les enjeux cruciaux du tournant historique actuel du christianisme et du, monde contemporain, particulièrement au chapitre des tendances sociales, culturelles et religieuses les plus susceptibles de marquer l'avenir.

Le premier tome est porteur d'une intention pédagogique qui a beaucoup à voir avec une tendance majeure chez beaucoup de gens d'ici et d'ailleurs dans nos sociétés occidentales, et cela, dans ce que notre modernité a de meilleur, à savoir une réappropriation personnelle à la fois critique et dynamique de leur conscience, de leur corps, de leur affectivité, de leur subjectivité, de la conduite de leur vie, de leur univers intérieur, de leur quête de sens.

Les travers de notre modernité récente ont été analysés sous toutes les coutures par plusieurs auteurs : individualisme, narcissisme, consommation effrénée, diffusion de l'esprit néolibéral chez un grand nombre d'individus, appauvrissement du lien et du tissu social, bricola-

ge de croyances et de recettes de psychologie [278] populaire, etc. On s'inquiète, non sans raison, des tendances régressives qui, outre les inégalités croissantes, génèrent les problèmes de la violence, du suicide, de la drogue, et, plus largement, les décrochages de tous ordres, y compris la crise du politique qui mine une des instances principales pour bâtir un nouveau « vivre ensemble » et contrer un économisme sauvage. Et puis il y a cette multiplication des guerres culturelles et religieuses qui retentissent chez nous de diverses façons.

Le climat est à la morosité, au ressentiment sinon à une certaine angoisse flottante qui, chez certains, virent au désengagement et, chez d'autres, à un nihilisme parfois snobinard : « Apprendre à vivre dans l'incertitude », dit-on.

Mais enfin ! Il y en a déjà assez dans le réel pour ne pas en rajouter, comme le soulignaient Malraux, Aron, Taylor et tant d'autres...

Comme dans l'histoire, on sous-estime les gestations positives des consciences, particulièrement au creux des épreuves. Une nouvelle conscience est en train de prendre corps un peu partout sur la planète et chez nous. Elle se dresse au nom de la dignité humaine la plus fondamentale pour refuser que les individus soient de simples rouages de la machine techno-économique, de la techno-science qui est prête, par exemple, à vendre le génome humain à Wall Street, comme l'écrivait récemment Jean-Claude Guillebaud¹⁹, Churchill, dans ses mémoires, s'interrogeait sur l'éventualité, au XXI^e siècle, d'une immense onde de choc « entre l'argent et le nombre »... des déclassés et exclus dans le monde. S'il faut éviter ici la tentation apocalyptique, on ne saurait quand même sous-estimer le fait indéniable du cumul actuel de démesures de moins en moins contrôlables, sans compter l'esprit de démission que ce catastrophisme peut entraîner. Margaret Thatcher, il n'y a pas longtemps, soutenait qu'il n'y a pas d'alternative au libéralisme économique : « Suivez-moi, vous n'avez pas le choix. » Fukuyama dit la même chose dans son ouvrage *La fin de l'histoire*.²⁰

[279]

¹⁹ Jean-Claude GUILLEBAUD, *Le principe d'humanité*, Palis, Seuil, 2001.

²⁰ Francis FUKUYAMA, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992..

Ce fatalisme n'a rien à envier à la *moira* grecque et au *fatum* romain. Le judéo-christianisme, malgré ses travers, oppose un refus radical à cette vision unilatérale des choses et de l'histoire. Il rouvre sans cesse de nouveaux horizons de sens, de nouvelles possibilités de salut et de résurrection. La transcendance humaine et divine est déjà inscrite dans la capacité de féconder une foi qui sait repérer les ressources intérieures de rebondissement de la conscience humaine avec la conviction que derrière ce qui se défait, des pousses nouvelles peuvent surgir, une « terre nouvelle, des cieux nouveaux ». Il y a dans la dynamique humaine une positivité que le négativisme des derniers temps semble sous-estimer. Des jeunes nous disaient dans l'enquête que j'ai dirigée : « On veut bien apprendre à vivre dans l'incertitude, mais on a quand même besoin de sens qui font vivre, aimer, lutter, espérer. De grâce, ne tuez pas l'idéal en nous. »

Je rugis quand j'entends des nantis, financièrement et autrement, rivaliser de cynisme devant tout ce qui a pour nom projet de société, nouvelles solidarités, partage des richesses, lutte contre la pauvreté, comme s'il n'y avait pas là de beaux efforts positifs d'humanisation, d'espérance entreprenante, de mission terrestre.

En ces temps où tant de défis débouchent sur des actes de foi résolus en l'avenir, je crains que trop de gens dans la prospérité aujourd'hui ne succombent à la tentation qu'on trouve dans les premières pages de la Bible : « Après nous le déluge, de toute façon on ne sera plus là. » La publicité de la *London Life* en est une figure emblématique : « Sur une plage de Floride, à 55 ans... » pour l'éternité ! Serait-ce l'horizon de vie et de retraite désiré chez un grand nombre ? Des jeunes nous disaient : « On n'entend parler que de ça chez plusieurs de nos aînés... ce n'est pas très emballant, on ne semble plus croire en grand-chose. »

Mais par-delà ce procès qui n'est pas sans fondement, dans tous les milieux et groupes d'âge, à y a aussi des courants de conscience qui résistent à ces tentations de démission, de « confort et d'indifférence ». Il y a un mûrissement d'esprits plus conscients des temps difficiles qui s'annoncent, et de la nécessité de ressources morales et spirituelles plus profondes pour se reprendre en main individuellement et collectivement. Ces démarches commencent souvent par un [280] souci

de retrouver du sens, comme si on découvrait cette dynamique spécifiquement humaine que je traduirais ainsi : *Quand on est en prise sur le sens de ce qu'on vit, de ce qu'on fait, de ce qu'on croit, on est beaucoup plus en mesure de faire face aux difficultés et aux défis de son parcours. C'est là une des fines touches humaines de discernement, en philosophie et en éducation.*

Que ce soit au chapitre des nouveaux impératifs de foi et d'espérance ou à celui de ces nouvelles recherches de sens chez nos contemporains, je pense que le christianisme a beaucoup à apporter, si tant est que ses tenants soient capables de se renouveler. Mais une parole chrétienne pertinente ne saurait s'acquérir sans être partie prenante des enjeux cruciaux contemporains et des divers acteurs impliqués. Depuis trop longtemps, trop de gens d'Église se sont repliés sur leurs terres, sur les réformes internes. Ce ne sont que des minorités d'engagés chrétiens, au demeurant fort intéressants, qui SI exposent sur le terrain des autres. Le choix pour nous, chrétiens, est de plus en plus évident : se protéger ou s'exposer. S'il en est un qui s'est exposé à plein et à fond, c'est bien Jésus de Nazareth, et, derrière Lui, le Dieu de la Bible, qui s'est aventuré dans l'histoire humaine en risquant tout de Lui-même, comme s'Il ne voulait pour représentation de Lui que l'être humain avec sa mission d'amour, de justice et d'incessants dépassements en humanité avec, à l'horizon, un Royaume qui ouvre sur la vie éternelle offerte à la famille humaine patiemment rassemblée fraternellement.

Aujourd'hui, tout se passe comme si les vertus théologiques de foi, d'espérance et d'amour étaient inversées. Au moment où l'humanité a la tentation de ne plus croire en elle-même, de désespérer d'elle-même, le Dieu de la Bible réaffirme sa foi en notre humanité envers et contre tout. N'est-ce pas Lui qui nous a espérés et aimés le premier ? C'est là notre foi biblique et évangélique comme chrétiens.

Ce déplacement de la foi n'est qu'un exemple des nécessaires réinterprétations du christianisme jusque dans ses sources. Il serait dommage que nous refusions d'entreprendre courageusement et lucidement ce travail de discernement spirituel, de réinterprétation de nos propres sources et des signes du temps présent. Et cela, au moment où des esprits laïques prennent conscience de la tâche [281] ma-

jeune de réinterpréter les fondements culturels et religieux de la civilisation occidentale pour mieux comprendre ce qui lui arrive, pour un peu mieux anticiper ce qui l'attend et ce qu'il faut rebâtir.

De part et d'autre, un immense et passionnant travail de discernement est à entreprendre. Le prochain ouvrage veut y contribuer avec, bien sûr, toutes les limites de ma parole singulière. Ce premier tome est une entrée en matière, une première exploration des voies d'accès à ce discernement, et de leurs expressions symboliques qui, souvent, sont des anticipations de ce qu'on veut construire. L'admirable explosion de la créativité culturelle chez nous et ailleurs en Occident est peut-être, elle aussi, une anticipation d'une société autre, d'un autre art de vivre, d'aimer et de croire. L'argument s'impose, le symbole donne plus librement à penser.

Quant au christianisme lui-même, je ne sais pas s'il entre dans une nouvelle étape d'exil ou plutôt dans une migration accompagnée de rudes déplacements.

Mais, dans les deux cas, il ne pourra pas éviter de profondes réinterprétations, comme à tous les tournants de l'histoire. J'entends des propos sur « l'essentiel de la foi chrétienne » qui tiennent d'une pensée figée, du « rien de nouveau sous le soleil », du déjà tout dit de l'Évangile. On ne saurait mieux contredire la conception biblique et évangélique de l'histoire, y compris celle du salut sans cesse en marche et jalonnée d'inédits de signes des temps. Comment alors parler de l'Évangile comme Bonne Nouvelle, comment discerner l'inattendu, l'imprévu du Dieu qui, plus que jamais, surgit, sous un mode encore plus gratuit, dans une société qui fonctionne sans Lui ? Comment soutenir d'une façon crédible que l'Esprit Saint est aussi à l'oeuvre dans le monde profane et ne trouver en celui-ci aucun signe positif d'humanité qui « plaît à Dieu » ?

« Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son Fils. » Cet amour habite-t-il notre Église ? Notre foi sait-elle reconnaître la foi des autres, comprendre les questions des autres, accueillir ce qu'ils ont à nous apporter ? Dialoguer, en vérité, c'est risquer de devenir soi-même autre. Le Dieu autre est aussi en devenir avec nous, depuis le commencement où il a risqué d'envoyer des êtres libres comme Lui dans une aventure qui n'a rien d'un plan de voyage assuré, tout [282]

tracé d'avance pour éviter le moindre imprévu. Il m'arrive de penser que la crise actuelle du christianisme est une grâce pour réaventurer notre foi chrétienne et la vivre en complicité avec ceux qui sont aussi en marche, en lutte pour une humanité plus juste, plus aimante, plus fraternelle. Savons-nous y voir une anticipation du Royaume de Dieu ?

Le déchiffrement des signes des temps, du monde et de Dieu est une tâche à reprendre sans cesse, même pour un vieux clerc comme moi, parvenu au soir de sa vie. M'y invite, m'y presse, l'Évangile ponctué de verbes actifs : « lève-toi, marche, avance au large... », « même devant la mort », me dis-je, car l' Au-delà de Dieu lui aussi est aventure.

Mais je suis aussi habité, comme plusieurs aînés de ma génération, par un souci blessé mais toujours brûlant de transmettre le feu du buisson ardent du Dieu qui a si souvent fait reflamber ma vie et mon âme, mes engagements et mes espoirs. Avec la conscience que j'ai cent fois plus reçu des autres que ce que j'ai pu leur apporter.

Ce si peu de moi s'arrime à cette conviction évangélique : quand on quitte cette terre, il ne reste que ce que l'on a donné. Alors on peut dire en bout de route dans la foi : « Je ne quitte pas, j'arrive. »

[283)

Réenchanter la vie.
Tome 1. Pour un nouvel humanisme.

POSTFACE

[Retour à la table des matières](#)

JE TERMINE CET OUVRAGE avec un sentiment de modestie obligée. La formidable poésie de la foi exigerait beaucoup plus de talent que je n'en ai. Je le redis, je suis un bien piètre peintre du dimanche avec une écriture sans mystère. Mais diable, que je me dis, n'y a-t-il pas un fond de poésie chez tout un chacun ? C'est à partir de cette conviction que j'ai osé aborder l'enjeu important du discernement spirituel par ce biais symbolique.

L'argument s'impose, le symbole donne à penser. il est à la portée de chacun, instruit ou pas. Il lie tous les sens, la matière et l'esprit, le corps et l'âme, la nature et la culture, le désir et le manque, l'immanence et la transcendance, la foi et la raison, l'imaginaire et le réel, et quoi encore !

Les fameux procès contemporains de la raison instrumentale, de la pensée unique, s'appliquent aussi au monde religieux ou spirituel. Le symbole, avec sa virtualité de sens multiples, nous sauve, nous libère de cette univocité appauvrissante et souvent agressive. Il y a tout un monde entre une pensée dogmatique et les symboles de la foi. Ce que mon Église a trop souvent oublié dans son parcours multimillénaire. Pourtant Bible et Évangiles sont imprégnés, de part en part, d'un lan-

gage symbolique et d'une âme poétique. C'est là plus qu'un trésor culturel qui a inspiré tant d'œuvres remarquables [284] dans tous les arts... j'y vois la touche de Dieu lui-même qui ne veut pas s'imposer à nous. Il nous a créés libres pour penser, transformer et réenchanter le monde, pour donner du sens et créer à notre tour, pour engager notre propre histoire. Il nous veut non pas couchés, mais debout, acteurs, interprètes-décideurs dans la vie comme dans la foi. Justes, solidaires et heureux. Cette grandeur de tout être humain, Dieu la reconnaît, en offrant à chacun de vivre une alliance gratuite avec Lui. Dans notre finitude, il a ouvert des horizons infinis au-delà de la mort, offerts à notre liberté.

Ô bienheureuse et merveilleuse béance de mystère au fond de nous. Ce qu'elle a pu inspirer de dépassements civilisateurs dans l'histoire humaine... La mémoire de ressentiment qui empoisonne plusieurs contemporains tient d'une logique de mort et non d'une pratique de vivant. N'est-il pas urgent de réagir pour revisiter les trésors amassés par l'âme humaine au cours des siècles ? Trésors à forte teneur symbolique, justement, pour créer de nouveaux sens et ouvrir d'autres chemins libérateurs.

On pourrait appliquer à bien d'autres domaines ce que Milan Kundera dit de l'amour : « Tu veux savoir si tu es vraiment en amour, demande-toi si l'autre fait partie de ton paysage poétique intérieur. » La poésie, on ne la voit nulle part, si elle n'habite pas en soi. Il en va de même pour une foi sans poésie. Eh oui, cela vaut même pour l'éducation, la morale ou la politique. Nos débats et nos combats les plus nobles pour la justice dérivent bien vite s'ils ne sont pas animés par un amour profond de l'humanité, par une foi en elle envers et contre tout, par ce je-ne-sais-quoi de poétique que nous inspirent la beauté du monde, l'espoir d'un enfant, la folle croyance en des horizons qui dépassent tous nos calculs et toutes nos raisons.

Sans cette assise première, comment croire à la plausibilité de la présence de Dieu qui s'y cache et nous fait découvrir sans cesse des sources cachées pour étancher nos nouvelles soifs ? « Et Dieu vit que cela était bon », nous dit la Bible dès le matin du monde. Et de commenter Péguy : « Dieu dit à Jésus, tu me reviens avec un goût de terre et d'humanité que je ne soupçonnais pas. » Quelque chose ici se res-

soude mystérieusement au fond de nous. Une nouvelle complicité avec l'Autre.

[285]

C'est peut-être la plus fine touche du salut déjà en gestation dans l'histoire. Ce salut appelle un rude, mais passionnant, enfantement dans l'histoire de l'humanité et aussi dans la nôtre, plus modeste. Dieu est devenu, et devient sans cesse Autre avec nous. L'amour fou qu'il nous manifeste refusera toujours de nous sortir de notre humanité, de notre attachement à la terre et à notre brûlante chair. Cette foi vient de la tradition judéo-chrétienne dont on dit tant de mal en Occident. Quel aveuglement historique ! Bien sûr, celle-ci est justiciable de bien des misères. Mais que de grandeurs n'a-t-elle pas inspirées ? Et cela vaut pour aujourd'hui et demain. D'où mon souhait d'un plus judicieux discernement spirituel qui appelle de patients déchiffrements. La démarche poétique en fait une délicieuse aventure, même chez le plus souffrant des poètes.

Picasso disait : « Je ne cherche pas, je trouve. » Bien peu d'entre nous pourraient s'en vanter. À l'autre extrême du spectre, il y a la tentation nihiliste qui serait, dit-on, un des grands symptômes d'un certain mal de vivre chez les Occidentaux d'aujourd'hui. Trop de réel absurde et étouffant. Redisons-le avec Gaucher, la laïcité semble déjà épuisée spirituellement. Alors pour certains, plutôt le vide que la moindre des croyances. Plutôt rien, le néant. Ressurgit, chez d'autres, le pari de Pascal. Rappelons-le.

Cette vie, vous n'en savez pas le sens ni la fin puisqu'elle s'arrête à la mort qui n'en résout pas le mystère. À ce terme, vous êtes devant l'alternative : ou le néant ou Dieu qui vous promet une autre vie, éternelle. Il vous faut choisir de toute manière puisque ne pas choisir, c'est choisir quand même. Optez pour le néant, vous perdez tout. Optez pour Dieu, vous risquez de tout gagner. Et si vous perdez vous ne perdez rien puisque tout est déjà perdu.

Pascal, qui a opposé l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie, ramenait ici géométriquement son pari à une logique de nécessité, sinon à un « croire » obligé et obligeant. Est-ce bien le rapport que le Dieu de la Bible et des Évangiles offre gratuitement à notre liberté ? L'argu-

ment de Pascal s'impose, et, du coup, entraîne la foi hors du champ libre de la conscience. Et pourtant, ailleurs, Pascal nous dit que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu que [286] rejettent certains philosophes. Certains proclament la mort de Dieu et du monothéisme à la suite du meurtre nécessaire du Père, au nom du fils et de ses frères. La modernité aurait amené un changement radical de paradigme : point d'égalité, de fraternité, de liberté sans le meurtre du père, dont Dieu est l'ultime figure à abattre. L'histoire des deux derniers siècles témoigne des effets pervers et mortifères de cette opposition simpliste. Avec ironie, comment ne pas souligner ici une étonnante contradiction ? En effet, des esprits lucides s'inquiètent, non sans raison, des influences dévastatrices de l'absence du père, de l'interdit, de la « limite » en éducation et dans nos sociétés permissives. Ils s'inquiètent aussi d'un monde clos dans son immanence sans transcendance.

Mais nous aussi, les chrétiens, nous sommes confrontés à de nouveaux discernements jusque dans nos propres sources. Paradoxalement, les critiques contemporaines que je viens d'évoquer pourraient être de précieux outils de purification de nos fausses images et conceptions de Dieu et du Christ lui-même. Jérusalem, le sanctuaire des trois monothéismes, nés à sac et à sang, nous confronte à de douloureuses révisions et conversions, à notre propre « axe du mal » et à d'inédites réinterprétations de la paternité de Dieu et de la fraternité évangélique.

À mes risques et périls, je ne saurais éviter pareils défis de discernement dans le deuxième volume de cet essai. Oui, l'essai, en tant que genre littéraire, permet cette audace sans être une thèse. À ce chapitre, y a-t-il une quelconque thèse possible ? On comprend pourquoi l'approche symbolique et poétique de ce premier tome est un tremplin pour entrer dans les mystères de la condition humaine et de la foi. Mais cette approche est plus que cela. Elle précède, accompagne et dépasse les « raisons de notre espérance » et les tendances nihilistes qui les contestent. Seuls certains intellectuels sont enchantés du désenchantement du monde. La poésie du sens est ailleurs.

Je ne saurais terminer cet ouvrage sans dire mon espérance. il y a de ces vieux mots qui sont encore des mystérieux passeurs de l'âme et

de la foi, telle cette parole mystique qui porte loin : « L'Esprit souffle et on ne sait d'où il vient. » Peut-on mieux dire cette poétique de la foi que des simples croyants chrétiens m'ont révélée tout au [287] long de ma vie ? je n'en suis ici que l'écho. C'est leur fidélité à ce souffle intérieur qui n'a cessé d'inspirer mon espérance pour aujourd'hui et demain... et bien au-delà. Cela vaut aussi pour mes engagements les plus séculiers où, comme Bourdieu, je souhaite contribuer avec d'autres à « reconstruire des idéaux plus réalistes sans mystifier les consciences ».

Fin du texte